

Le Nain Noir

by
Sir Walter Scott

Powered By



Pdf Corner

**First
Published**

1817

Le Nain Noir Pdf

By

Sir Walter Scott



This version of pdf is

Re-designed by

[Pdfcorner.com](https://pdfcorner.com)

© Copyright Reserved 2018

Walter Scott

Le Nain noir



BeQ



Walter Scott

Le Nain noir

roman traduit de l'anglais par

Auguste Defauconpret

La Bibliothèque électronique du Québec

Collection *À tous les vents*

Volume 588 : version 1.0

Du même auteur, à la Bibliothèque :

Ivanhoé

Rob-Roy

La fiancée de Lammermoor

Contes et balades; mélanges poétiques

Le Nain noir

(Éditions de l'Aube, 2006.)

Ahora bien, dijo el cura ; traedme, señor huesped, aquesos libros, que los quiero ver. – Que me place, respondió él : y entrando en su aposento, sacó dél una maletilla vieja cerrada con una cadenilla y abriendola, halló en ella tres libros grandes y unos papeles de muy buena letra escritos de mano.

*Don Quijote, Parte primera,
capitulo 32.*

À merveille, dit le curé ; je vous prie, seigneur hôte, d'aller me chercher ces livres, j'ai envie de les voir. – De tout mon cœur, répondit l'hôte ; et il monta à sa chambre. Il en rapporta une vieille petite valise, fermée par un cadenas, qu'il ouvrit, et il en tira trois gros volumes et quelques manuscrits en beaux caractères.

Introduction

L'être idéal qui est ici représenté comme demeurant dans une solitude profonde, et tourmenté par la conscience de sa difformité et la crainte d'être un sujet de mépris pour le reste des hommes, n'est pas entièrement imaginaire. Un individu qui existait il y a des années suggéra à l'auteur l'idée de ce personnage. Ce pauvre diable avait nom David Ritchie. Il était du Tweeddale, et son père travaillait dans les ardoisières de Stobo. Sans doute il naquit difforme, bien que souvent il attribuât son infortune aux mauvais traitements qu'il avait essuyés dans son enfance. Il avait appris l'état de brossier à Édimbourg, et travailla dans plusieurs maisons dont il fut toujours renvoyé à cause de la sensation pénible que sa taille et son visage ne manquaient pas d'exciter. L'auteur l'a entendu dire qu'il avait été chercher de l'ouvrage jusqu'à Dublin.

Fatigué d'être un sujet de mépris et de dérision, David Ritchie résolut, comme un daim chassé du troupeau, de se retirer dans une solitude où il aurait le moins de communication possible avec un monde qui le repoussait, et il se réfugia dans un marais sauvage, au bas d'une digue, sur la ferme de Woodhouse, dans le vallon isolé de

la petite rivière de Manor, dans le Peebleshire. Les gens qui passaient par hasard en cet endroit éprouvaient une grande surprise, les plus superstitieux étaient même un peu alarmés de voir un être aussi étrange que l'était Bow'd Davie (c'est-à-dire David le tortu), occupé à une tâche pour laquelle il semblait n'avoir aucun talent, celle de construire une maison. La chaumière qu'il bâtit était très petite, mais les murs qui l'entouraient, ainsi que le jardin, étaient construits avec une prétention de grande solidité, et composés de couches de larges pierres et de gazon : quelques-unes des pierres angulaires étaient si lourdes, qu'on se demandait avec surprise comment un tel architecte avait pu les soulever. Le fait est que David avait reçu souvent l'assistance des passants et de ceux qu'attirait la curiosité ; et comme on ignorait généralement cette circonstance, l'étonnement restait toujours le même.

Le propriétaire du sol, feu sir James Naesmith, baronnet, passa par hasard devant cette singulière demeure, qui, construite à son insu, rappelait exactement cette expression de Falstaff, d'une « belle maison bâtie sur les terres d'un autre » ; et le pauvre David aurait pu perdre le fruit de son travail. Mais sir James n'eut pas même la pensée d'user de ses droits, et il sanctionna de bon cœur cette innocente usurpation.

On a reconnu généralement que la description du personnage d'Elshender de Mucklestane-Moor était un

portrait passablement exact, et peu exagéré, de David de Manorwater. La stature de David n'allait pas tout à fait à trois pieds et demi, puisqu'il pouvait se tenir droit sur le seuil de la porte de sa maison, qui avait juste cette hauteur. Les détails suivants sur sa personne et son caractère se trouvent dans le *Magasin écossais* de l'année 1817. On sait maintenant qu'ils ont été communiqués par l'ingénieur M. Robert Chambers, d'Édimbourg, qui a recueilli avec beaucoup de soin les traditions de la Bonne Ville et qui, dans d'autres publications, a ajouté à la masse de nos antiquités populaires. Sir Robert Chambers est le compatriote de David Ritchie, et il lui était plus facile qu'à tout autre de recueillir des anecdotes sur son compte.

« Son crâne, qui était oblong et d'une forme peu ordinaire, avait, assure-t-on, une telle force, que Ritchie pouvait le frapper avec violence contre le panneau d'une porte ou l'extrémité d'un baril. On dit que son rire était horrible ; et sa voix, qui ressemblait au cri d'un hibou, aigre, sauvage et discordante, était en rapport avec ses autres difformités. Son costume ne présentait rien de bien extraordinaire. Lorsqu'il sortait, il portait ordinairement un vieux chapeau, et chez lui une sorte de capuchon ou bonnet de nuit. Il ne mettait jamais de souliers (il lui eût été impossible d'en adapter à ses pieds de travers), mais ses pieds et ses jambes étaient toujours cachés et enveloppés dans des morceaux de drap ; il ne marchait

jamais qu'appuyé sur un long bâton beaucoup plus grand que lui. Ses habitudes étaient singulières sous beaucoup de rapports, et indiquaient un esprit en harmonie avec sa grossière enveloppe. La jalousie, la misanthropie, l'irritation, constituaient les défauts prédominants de son caractère. La conscience de sa difformité le poursuivait comme un fantôme ; et les insultes et les mépris auxquels l'exposait cette difformité, avaient rempli son cœur de sentiments amers et cruels, qui n'auraient point été dans sa nature s'il eût ressemblé au reste des hommes.

« David détestait les enfants à cause de leur penchant à l'insulter et à le poursuivre. Avec les étrangers, il se montrait généralement réservé, fantasque et bourru ; et bien qu'on ne se refusât jamais à l'aider et à lui donner des secours pécuniaires, il exprimait ou montrait rarement de la reconnaissance, même envers les personnes qui lui ayant souvent rendu service possédaient le mieux ses bonnes grâces. Il était souvent capricieux et jaloux. Une dame qui l'avait connu depuis son enfance, et qui nous a communiqué avec la plus grande obligeance quelques détails qui le concernaient, assure que, bien que David témoignât à la famille de son père autant d'attachement et de respect qu'il était capable d'en éprouver, les membres de cette famille étaient cependant obligés de mettre une grande prudence dans leurs rapports avec lui. Un jour qu'elle était allée lui rendre visite avec une autre dame, il les mena dans son jardin, et il leur montrait avec

satisfaction ses riches plates-bandes, lorsqu'elles s'arrêtèrent par hasard devant un carré de choux un peu maltraité par les insectes. David observant qu'une des deux visiteuses souriait, reprit subitement son caractère sauvage, et se précipitant au milieu des choux, il les mit en pièces avec son long bâton¹, en s'écriant : Je déteste les vers parce qu'ils se moquent de moi. Une autre dame, qui, elle aussi, le connaissait depuis longtemps, lui fit involontairement une injure sanglante dans une occasion semblable. La regardant d'un œil soupçonneux au moment où il lui faisait parcourir son jardin, il observa qu'elle crachait ; aussitôt il s'imagina que c'était en signe de mépris, et il s'écria avec la plus effrayante colère : – Suis-je un crapaud, femme, suis-je un crapaud, pour que vous crachiez à mon aspect ? Puis, sans vouloir rien entendre, il la mit dehors en l'accablant d'imprécations. Lorsqu'il était irrité par des personnes pour lesquelles il ressentait peu de respect, son mécontentement éclatait en paroles, parfois même en actions plus rudes encore. Dans ces occasions, il faisait usage de malédictions et des menaces les plus singulières et les plus sauvages². »

La nature maintient un certain équilibre de bon et de mauvais dans tous ses ouvrages, et il n'y a peut-être pas d'état si misérable qui ne possède quelque source de

¹ *Kent*. C'est une sorte de perche dont se servent les bergers pour sauter les fossés.

² *Magasin écossais*, vol. LXXX, page 207.

bonheur inconnu. Ce pauvre diable, dont la misanthropie était fondée sur le sentiment de sa repoussante difformité, avait cependant quelques consolations. Dans la solitude qu'il s'était choisie, il devint un admirateur passionné de la nature : son jardin, qu'il cultivait avec soin, et qui d'un marais inculte était devenu une terre productive, faisait sa gloire et ses délices. Poussant plus loin encore son admiration pour des beautés plus champêtres, la douce pente d'une montagne couverte de verdure, le bouillonnement d'une claire fontaine, ou les ombrages d'un bois épais, étaient des scènes qu'il contemplait pendant des heures entières, et qui, disait-il, lui causaient un inexprimable plaisir. C'est peut-être par cette raison qu'il aimait les pastorales de Shenstone et quelques passages du *Paradis perdu*. L'auteur a entendu sa voix peu harmonieuse réciter la célèbre description du Paradis, qu'il semblait apprécier à sa juste valeur. Ses autres études étaient d'une nature différente et principalement polémique. Jamais il n'allait à l'église de la paroisse, ce qui attirait sur lui le soupçon d'entretenir des opinions hétérodoxes, bien qu'il ne fit sans doute qu'éviter le concours d'assistants au milieu desquels il eût exposé sa hideuse figure. Il parlait d'une vie à venir avec une profonde sensibilité, souvent en répandant des larmes, et exprimait du dégoût à l'idée que ses restes seraient confondus avec le rebut commun (c'était son expression) du cimetière ; aussi, guidé par son goût ordinaire, avait-il choisi un site charmant et sauvage, dans le vallon qu'il

habitait, pour en faire sa dernière demeure. Pourtant il changea d'idée dans la suite, et fut inhumé dans le cimetière de la paroisse de Manor.

L'auteur a gratifié Wise Elshie de quelques qualités qui le font paraître, aux yeux du vulgaire, comme possédant un pouvoir surnaturel. La renommée faisait à David Ritchie un compliment semblable, car les ignorants et les enfants du voisinage le croyaient ce qu'on appelle *uncanny*¹ et il se montrait peu soucieux de détruire cette opinion qui, élargissant le cercle très resserré de sa puissance, flattait jusqu'à un certain point son amour-propre. Elle était un adoucissement à sa misanthropie, puisqu'elle augmentait ses moyens de causer de la peine ou de l'effroi. Mais il y a trente ans, même au fond d'une vallée d'Écosse, la sorcellerie n'était plus de saison.

David Ritchie affectait de fréquenter les lieux solitaires, particulièrement ceux qu'on supposait hantés par les esprits, et se vantait de son courage en ce point. Il est certain qu'il courait peu de chances de rencontrer quelque objet plus effrayant que lui-même. Superstitieux au fond du cœur, il planta plusieurs rowans (frênes des montagnes) autour de sa hutte, comme une protection assurée contre les sortilèges. Ce fut pour la même cause sans doute qu'il désira que sa tombe fût ornée d'arbres de

¹ *Uncanny*, mot écossais qui signifie *ligué avec le diable*, doué de pouvoirs surnaturels.

la même espèce.

Nous avons dit que David Ritchie admirait les beautés de la nature. Ses seuls favoris parmi les êtres vivants étaient un chat et un chien, auxquels il était très attaché, et des abeilles dont il avait le plus grand soin. Vers la fin de sa vie, il fit venir auprès de lui une de ses sœurs qu'il logea dans une hutte adjacente à la sienne, sans permettre jamais qu'elle entrât chez lui. Cette femme était d'une intelligence faible, mais sa personne n'avait rien de difforme ; simple, même un peu sotte, elle n'était ni triste ni bizarre comme son frère. David ne lui montrait aucune sorte d'affection, mais il la supportait ; il la soutenait de même que lui par le produit de son jardin et de ses ruches ; tous deux ils recevaient aussi un faible secours de la paroisse. Grâce au simple et patriarcal état où se trouvait alors le pays, des personnes dans la position de David et de sa sœur étaient sûres d'avoir de quoi vivre ; il leur suffisait de s'adresser au propriétaire le plus voisin ou à quelque fermier aisé, et elles les trouvaient toujours prêts à pourvoir à leurs modestes besoins. David recevait quelquefois des dons gratuits des étrangers, sans les implorer ni les refuser, et il ne semblait pas non plus en éprouver une vive gratitude. Effectivement la nature, lorsqu'elle l'affligea de cette difformité qui lui ôtait les moyens de se soutenir par le travail, lui avait donné le droit de se considérer comme un de ses enfants déshérités. Indépendamment de ces aumônes, il y avait au

moulin un sac suspendu au profit de David Ritchie, et tous ceux qui emportaient chez eux une mesure de farine ne manquaient pas d'ajouter une *poignée* à la provision du malheureux estropié. Enfin David n'avait aucun besoin d'argent, si ce n'est pour acheter du tabac, le seul luxe qu'il s'accordât libéralement. Lorsqu'il mourut (au commencement de ce siècle), on trouva qu'il avait amassé environ vingt livres, circonstance qui peint un des traits de son caractère ; car la richesse, c'est le pouvoir, et le pouvoir c'était ce que désirait posséder David Ritchie, comme une compensation à son exclusion de toute société humaine.

Sa sœur lui survécut jusqu'à la publication de l'ouvrage dont cette courte notice forme l'introduction, et je fus fâché d'apprendre qu'une sorte de « sympathie locale », et la curiosité qu'on éprouvait alors pour ce qui concernait l'auteur de *Waverley* et le sujet de ses ouvrages, aient exposé la pauvre femme à des importunités qui lui causèrent de la peine. Lorsqu'on la pressait de questions sur son frère, elle demandait à son tour si l'on ne voulait pas permettre que les morts reposassent en paix.

L'auteur vit ce pauvre et l'on peut ajouter ce malheureux homme, dans l'automne de 1797 ; car alors il était, comme il a encore le bonheur de l'être aujourd'hui, lié par l'amitié la plus sincère à la famille du vénérable docteur Adam Ferguson, le philosophe et l'historien, qui

habitait la *Mansion-House* d'Halyards, dans la vallée de Manor, à environ un mille de l'ermitage de Ritchie. C'est durant un séjour à Halyards que l'auteur connut ce singulier anachorète, considéré par le docteur comme un homme extraordinaire. M. Ferguson assistait David de diverses manières, il lui prêtait même des livres ; et bien que le goût du philosophe et celui du pauvre paysan ne fussent pas toujours en harmonie¹, le premier regardait l'autre comme un homme d'une grande capacité, dont les idées avaient de l'originalité, mais dont l'esprit avait été égaré par un amour-propre auquel le mépris causait la plus violente irritation, et qui croyait s'en venger sur le genre humain par une sombre misanthropie.

David Ritchie était mort depuis plusieurs années, quand l'auteur conçut l'idée qu'un tel caractère pourrait avoir un grand intérêt dans une fiction. Il traça celui d'*Elshie de Mucklestane-Moor*. L'ouvrage devait être plus long qu'il ne l'est, et la catastrophe plus adroitement amenée. Mais un critique de mes amis à l'opinion duquel je soumettais ma composition, pensa que le caractère de l'anachorète était d'une nature trop révoltante, et plus fait pour dégoûter que pour intéresser le lecteur. Comme j'avais des raisons de considérer mon conseiller pour un

¹ Je me rappelle que David désirait beaucoup relire un livre qu'il appelait, je crois, *Lettres aux Dames élues*, et qui, disait-il, était la meilleure composition qui eût jamais passé sous ses yeux. Mais cet ouvrage ne se trouvait pas dans la bibliothèque du docteur Ferguson.

excellent juge de l'opinion publique, je terminai mon travail aussi vite que possible, et n'ayant fait qu'un volume d'une histoire qui devait en avoir deux, j'ai peut-être produit un ouvrage aussi difforme que le Nain noir qui en est le sujet.

*Gens du pays fameux par ses gâteaux,
S'il est des trous à vos manteaux,
Cachez-les bien : votre compatriote
Vous observe, et de tout prend note.
Et puis, ma foi, le jour viendra
Où tout s'imprimera.*

Burns.

Chapitre premier

Préliminaires

Berger, as-tu de la philosophie ?
Shakespeare, *Comme il vous plaira*.

Par une belle matinée d'avril (quoique la neige fût tombée abondamment pendant la nuit et que la terre restât couverte d'un manteau éblouissant de blancheur), deux voyageurs à cheval arrivèrent à l'auberge de Wallace. Le premier était un homme grand et robuste vêtu d'une redingote¹ grise ; une toile cirée couvrait son chapeau ; il tenait à la main un grand fouet garni en argent, et des bottes armées de gros éperons protégeaient ses jambes ; enfin il montait une grande jument baie au poil rude, mais en bon état, dont une selle de campagne et une bride militaire à double mors un peu rouillé composaient le harnachement. Celui qui l'accompagnait paraissait être son domestique : il était porté par un poney² gris, avait sur la tête un bonnet

¹ *Riding-coat*, manteau de cavalier.

² Petit bidet d'Écosse.

bleu, une grosse cravate autour du cou, et de longs bas bleus au lieu de bottes. Ses mains, non couvertes de gants, étaient noircies par le goudron, et il observait envers son compagnon un air de respect et de déférence, mais aucun de ces égards affectés que prodiguent à leurs maîtres les valets des grands. Au contraire, ils entrèrent tous deux de front dans la cour, et la dernière phrase de leur entretien fut cette exclamation : – Dieu nous soit en aide ! si ce temps-là dure, que deviendront les agneaux ? Ces mots suffirent à mon hôte, qui s’avança, pour prendre le cheval du principal voyageur et le tenir par la bride pendant que celui-ci descendait et que son compagnon recevait le même service du garçon d’écurie. Enfin mon hôte, saluant le fermier, lui demanda : – Eh bien ! quelles nouvelles des montagnes du sud¹ ?

– Quelles nouvelles ? répondit-il ; d’assez mauvaises, je crois si nous pouvons sauver les brebis, ce sera beaucoup ; quant aux agneaux, il faudra les laisser aux soins du Nain noir.

– Oui, oui, ajouta le vieux berger (car c’en était un) en hochant la tête, le Nain aura beaucoup à faire avec les morts ce printemps.

¹ Par opposition aux montagnes du nord. C’est le nom qu’on donne aux montagnes des comtés de Hoxburgh, de Selkirk, etc.

– Le Nain noir ? dit mon *savant ami et patron*¹ Jedediah Cleishbotham ; et quel personnage est-ce là ?

– Allons donc, mon brave homme, vous devez avoir entendu parler du bon Elshie, le Nain noir, ou je me trompe fort... Chacun raconte son histoire à son sujet ; mais ce ne sont que des folies, et je n'en crois pas un mot depuis le commencement jusqu'à la fin.

– Votre père y croyait bien, dit le vieux berger, évidemment fâché du scepticisme de son maître.

– Oui, sans doute, Bauldie ; mais c'était le temps des têtes noires² : on croyait alors à tant d'autres choses curieuses auxquelles on ne croit plus aujourd'hui !

– Tant pis, tant pis, reprit le vieillard ; votre père, je vous l'ai dit souvent, aurait été bien contrarié de voir démolir sa vieille mesure pour faire des murs de parc ; et ce joli tertre couronné de genêts où il aimait tant à s'asseoir au coucher du soleil, enveloppé de son plaid pour voir revenir les vaches du *loaning*³... pensez-vous

¹ Nous avons ici et ailleurs imprimé en italique quelques mots que le respectable éditeur, M. Jedediah Cleishbotham, semble avoir interpolés dans le texte de son défunt ami M. P. Pattieson. Nous ferons observer une fois pour toutes que M. Jedediah n'a guère pris ces libertés que lorsqu'il s'agit de sa personne et de son caractère ; et certes il est meilleur juge que qui que ce soit de la manière dont il doit être parlé de lui. (*Note de l'auteur.*)

² *Black-faces*, loups-garous.

³ On appelle *loaning* un endroit découvert, près de la ferme, où l'on trait les vaches.

que le pauvre homme serait bien aise de voir son joli tertre bouleversé par la charrue comme il l'a été depuis sa mort ?

– Allons, Bauldie, prends ce verre que t'offre l'hôte, répondit le fermier, et ne t'inquiète plus des changements dont tu es témoin, tant que pour ta part tu seras bien toi-même.

– À votre santé, messieurs, dit le berger ; puis, après avoir vidé son verre et protesté que le whisky était toujours la chose par excellence, il continua : – Ce n'est pas, certes, à des gens comme nous qu'il appartient de juger, mais c'était un joli tertre que le tertre des genêts, et un bien brave abri dans une matinée aussi froide que celle-ci.

– Oui, dit le maître ; mais vous savez qu'il nous faut avoir des navets pour nos *longues* brebis, mon camarade, et que pour les avoir ces navets, il nous faut travailler rudement avec la charrue et la boue ; ça n'irait guère bien de s'asseoir sur le tertre des genêts pour y jaser du Nain noir, et autres niaiseries, comme on faisait autrefois lorsque c'était le temps des *courtes* brebis.

– Oui bien, oui bien, maître, dit le serviteur ; mais les *courtes* brebis payaient de *courtes* rentes, à ce que je crois.

Ici mon *respectable et savant* patron s'interposa de

nouveau, et remarqua qu'il n'avait jamais pu apercevoir aucune différence matérielle, en fait de *longueur*, entre une brebis et une autre ; remarque qui occasionna un grand éclat de rire de la part du fermier et un air d'étonnement de la part du berger. – C'est la laine, mon brave homme, c'est la laine, et non la bête elle-même, qui fait appeler la brebis *courte ou longue*, dit celui-ci. Je crois que si vous mesuriez leur dos, la courte brebis serait la plus longue des deux ; mais c'est la laine qui paie la rente au jour où nous sommes, et nous en avons bon besoin.

– Sans doute, Bauldie a bien parlé : les courtes brebis payaient de courtes rentes. Mon père ne donnait pour notre ferme que soixante pounds, et elle m'en coûte à moi trois cents, pas un plack ni un bawbie de moins¹. Mais ce qui n'est pas moins vrai, c'est que je n'ai pas le temps de rester ici à conter des histoires. – Mon hôte, servez-nous à déjeuner, et voyez si nos rosses ont à manger. Il me faut aller voir Christy Wilson, afin de nous entendre sur le luckpenny² que je lui dois depuis notre dernier compte ; nous avons bu six pintes ensemble en faisant le marché à la foire de

¹ Le *pound* d'Écosse ne vaut que le vingtième du *pound* anglais ou livre sterling, environ un schelling (vingt-cinq sous de notre monnaie). Le *plack* et le *bawbie* répondent à peu près à nos *liards*.

² C'est l'escompte qu'obtient dans un marché celui qui paie comptant.

Saint-Boswell ; et j'espère que nous n'en viendrons pas à un procès, dussions-nous passer autant d'heures à régler ce petit compte qu'il nous en coûta pour le marché lui-même. – Écoutez-moi, voisin, ajouta-t-il en s'adressant à mon *digne et savant* patron, si vous voulez savoir quelque chose de plus sur les brebis longues et les brebis courtes, je reviendrai manger ma soupe aux choux vers une heure de l'après-midi, ou si vous voulez entendre de vieilles histoires sur le Nain noir, et d'autres semblables, vous n'aurez qu'à inviter Bauldie, que voici, à boire une demi-pinte ; il vous craquera comme un canon de plume. Je promets de payer moi-même une pinte entière si je m'arrange avec Christy Wilson¹.

Le fermier revint à l'heure dite, et avec lui Christy Wilson, leur différend ayant été terminé sans qu'ils eussent recours aux messieurs en robes longues. Mon *digne et savant* patron ne manqua pas de se trouver à leur arrivée, autant pour entendre les contes promis que pour les rafraîchissements dont il avait été question, *quoiqu'il soit reconnu pour être très modéré sur l'article de la bouteille*. Notre hôte se joignit à nous, et

¹ La conversation sur les *brebis longues* et les *brebis courtes* ne peut avoir qu'un intérêt local. Le berger poète Hogg raconte qu'il avait eu un jour, en présence de sir Walter Scott, cette même explication avec l'homme d'affaires de celui-ci, M. Lairdlaw, et qu'il fut surpris de la trouver mot pour mot dans ce premier chapitre du *Nain noir*.

nous restâmes autour de la table jusqu'au soir, assaisonnant la liqueur avec maintes chansons et maints contes. Le dernier incident que je me rappelle fut la chute de mon *savant et digne* patron, qui tomba de sa chaise en concluant une longue morale sur la tempérance par deux vers du *Gentil berger*¹, qu'il appliqua *très heureusement* à l'ivresse, quoique le poète parle de l'avarice :

*En avez-vous assez, dormez tranquillement ;
Le superflu n'est bon qu'à causer du tourment,*

Dans le cours de la soirée, le Nain noir² n'avait pas

¹ Pastorales de Ramsay.

² Le Nain noir, qui est presque entièrement oublié aujourd'hui, était regardé jadis comme un personnage formidable par les habitants des vallons des frontières, et c'était lui qui encourait le blâme de tout le mal qui arrivait aux troupeaux de moutons ou aux bêtes à cornes. « C'était, dit le docteur Leyden, qui s'est servi de lui avec avantage dans la ballade appelée le *Cheval de Keeldar*, un être fée de la plus maligne espèce, le véritable Duergar du nord. » Les meilleurs et les plus authentiques détails sur ce nain mystérieux et malin se trouvent dans une anecdote communiquée à l'auteur par le savant antiquaire Richard Surtees, Esq., de Mainsforth, auteur de l'Histoire de l'évêché de Durham.

Suivant cette légende bien attestée, deux jeunes gens du Northumberland, étant à la chasse, s'étaient avancés jusqu'au fond des marais des montagnes qui bordent le Cumberland. Ils s'arrêtèrent pour se rafraîchir dans un petit fossé solitaire, sur le bord d'un ruisseau. Là, après avoir partagé

les provisions qu'ils avaient apportées, l'un d'eux s'endormit, et le second, ne voulant pas troubler le repos de son ami, sortit silencieusement du fossé, dans le dessein de regarder autour de lui. Il ne fut pas peu surpris de se trouver en face d'un être qui ne semblait point appartenir à ce monde ; c'était le nain le plus horrible que le soleil eût jamais éclairé : sa tête, de la grosseur de celle d'un homme ordinaire, formait un effrayant contraste avec sa taille, qui ne dépassait pas trois pieds ; elle ne portait pour toute coiffure que d'épais cheveux mêlés, qui pour la dureté ressemblaient aux poils du blaireau, et dont la couleur, d'un rouge brun, rappelait celle des boutons de bruyère. Ses membres paraissaient remplis de force, et il n'était autrement difforme que par la disproportion qui se trouvait entre sa grosseur et la petitesse de sa taille. Le chasseur terrifié contemplait cette horrible apparition, lorsque enfin le Nain, le regardant avec colère, lui demanda de quel droit il venait troubler et détruire les paisibles habitants des montagnes ; alors il essaya de l'apaiser en lui offrant de lui remettre son gibier, comme il l'eût fait envers le seigneur du manoir. Cette proposition redoubla la colère du Nain, et à ses yeux l'offense du chasseur ; il se dit le lord des montagnes environnantes, et le protecteur des créatures sauvages qui cherchaient un refuge dans leurs retraites solitaires, ajoutant qu'il abhorrait la conduite de ceux qui les tourmentaient ou leur donnaient la mort. L'étranger s'humilia, et, par ses prorestations sur son ignorance, par la promesse de ne plus commettre de tels crimes, il parvint à rendre le gnome plus traitable, plus communicatif même. Ce dernier, en parlant de lui, dit qu'il appartenait à une espèce d'êtres qui tenaient le milieu entre l'ange et l'homme, ajoutant néanmoins, ce qui eût semblé difficile à croire, qu'il participerait à la rédemption des fils d'Adam. Il venait d'inviter le chasseur à visiter sa demeure, qui était un peu éloignée, et avait engagé sa foi qu'il s'en retournerait en sûreté, quand les cris de l'autre qui appelait son compagnon se firent entendre ; et le Nain, qui ne voulait pas être vu par plus d'une personne à la fois, disparut tandis que le jeune homme sortait du fossé pour rejoindre son ami.

L'opinion de ceux qui ont le plus d'expérience dans ces sortes d'aventures est que, si malgré les belles promesses du Nain, le chasseur l'eût accompagné, il aurait été mis en pièces ou enfermé pendant des années dans les profondeurs de quelque montagne enchantée.

Tel est le dernier et le plus authentique récit de l'apparition du Nain noir.

été oublié : le vieux berger Bauldie nous fit sur ce personnage un grand nombre d'histoires qui nous intéressèrent vivement. Il parut aussi, avant que nous eussions vidé le troisième bol de punch, qu'il y avait beaucoup d'affectation dans le prétendu scepticisme de notre fermier, lequel croyait sans doute qu'il ne convenait pas à un homme qui paie une rente annuelle de trois cents livres, de croire aux traditions de ses ancêtres ; mais au fond du cœur il y avait foi. Selon mon usage, je poussai plus avant mes recherches en m'adressant à d'autres personnes qui connaissaient le lieu où s'est passée l'histoire suivante, et je parvins heureusement à me faire expliquer certaines circonstances qui mettent dans leur vrai jour les récits exagérés des traditions vulgaires.

Chapitre II

Vous voulez donc passer pour
Hearne le chasseur¹ ?
Shakespeare, *Les joyeuses Femmes de Windsor*.

Dans un des cantons les plus reculés² du sud de l'Écosse, où une ligne imaginaire, tracée sur le froid sommet des hautes montagnes, sépare ce pays du royaume voisin, un jeune homme nommé Halbert ou Hobbie Elliot, fermier aisé qui se vantait de descendre de l'ancien Martin Elliot de la tour de Preakin, si fameux dans les traditions et les ballades nationales des frontières³, revenait de la chasse et regagnait son habitation. Les daims, autrefois si multipliés dans ces montagnes solitaires, avaient presque entièrement disparu : le peu qui en était resté se retirait dans des lieux presque inaccessibles où il était fort difficile de

¹ Dans la pièce d'où ce vers est tiré, on persuade à Falstaff de se faire passer pour *Hearne le chasseur*, espèce d'esprit qui revient dans la forêt de Windsor. C'est une des mystifications dont le pauvre chevalier est la dupe.

² L'auteur désigne ici le comté de Roxburgh.

³ Mentionné dans les *Chants populaires des frontières de l'Écosse* (*Border-Ministrelsy*).

les atteindre, quelquefois même dangereux de les poursuivre. Cependant on voyait plusieurs jeunes gens du pays se livrer avec ardeur à cette chasse, malgré les périls et les fatigues qui y étaient attachés. L'épée des habitants des frontières avait dormi dans le fourreau depuis la pacifique union des deux couronnes sous le règne de Jacques, premier roi de ce nom qui occupa le trône de la Grande-Bretagne ; mais ces contrées conservaient des traces de ce qu'elles avaient été naguère. Les habitants, dont les occupations paisibles avaient tant de fois été interrompues par les guerres civiles pendant le siècle précédent, ne s'étaient pas encore pliés tout à fait aux habitudes d'une industrie régulière. Ce n'était encore que sur une très petite échelle que l'exploitation des bêtes à laine était établie, et l'on s'occupait principalement de l'élève du gros bétail. Le fermier ne songeait qu'à semer la quantité d'orge et d'avoine nécessaire aux besoins de sa famille ; et le résultat d'un pareil genre de vie était que bien souvent lui et ses domestiques ne savaient que faire de leurs loisirs. Les jeunes hommes les consacraient à la chasse et à la pêche ; et à l'ardeur avec laquelle ils se livraient à ces exercices, on reconnaissait l'esprit aventureux qui jadis guidait dans leurs déprédations les habitants des frontières de ce district.

À l'époque où commence cette histoire, les plus hardis jeunes gens de la contrée attendaient avec plus

d'impatience que de crainte une occasion d'imiter les exploits guerriers de leurs ancêtres, dont le récit faisait une partie de leurs amusements domestiques. L'*acte de sécurité* publié en Écosse avait donné l'alarme à l'Angleterre, en ce qu'il semblait menacer les deux royaumes d'une séparation inévitable après la mort de la reine Anne. Godolphin, qui était alors à la tête de l'administration anglaise, comprit que le seul moyen d'écartier les malheurs d'une guerre civile était de parvenir à l'incorporation et à l'unité des deux royaumes. On peut voir dans l'histoire de cette époque comment l'affaire fut conduite, et combien on fut loin d'abord de pouvoir espérer les heureux résultats qui en furent la suite. Pour l'intelligence de notre récit, il suffit de savoir que l'indignation fut générale en Écosse, quand on y apprit à quelles conditions le parlement d'Édimbourg avait sacrifié son indépendance. Cette indignation donna naissance à des ligues, à des associations secrètes, aux projets les plus extravagants. Les caméroniens mêmes, qui regardaient avec raison les Stuarts comme leurs oppresseurs, étaient sur le point de prendre les armes pour le rétablissement de cette dynastie ; et les intrigues politiques présentaient l'étrange spectacle des papistes, des évêques et des presbytériens cabalant contre le gouvernement britannique, poussés par un commun ressentiment des outrages faits à la patrie. La fermentation était

universelle ; et comme depuis la proclamation de l'acte de sécurité, la population avait été exercée au maniement des armes, elle n'attendait que la déclaration de quelques-uns des chefs de la noblesse qui voulussent diriger le soulèvement, pour se porter à des actes hostiles. C'est à cette époque de confusion générale que se rattache notre récit.

Le *cleugh* ou la ravine sauvage où Hobbie Elliot venait de poursuivre le gibier, était déjà loin derrière lui, et il était à peu près à mi-chemin de sa ferme quand la nuit étendit ses premiers voiles sur l'horizon. Il n'existait dans les environs ni un buisson ni une pointe de rocher qu'il ne connût parfaitement, et il aurait regagné son gîte les yeux fermés ; mais ce qui l'inquiétait malgré lui, c'est qu'il se trouvait près d'un endroit qui ne jouissait pas d'une bonne réputation dans le pays. La tradition disait qu'il était hanté par des esprits, et qu'on y voyait des apparitions surnaturelles. Il avait entendu faire ces contes depuis son enfance, et personne n'y ajoutait plus de foi que le bon Hobbie de Heugh-Foot, car on le nommait ainsi pour le distinguer d'une vingtaine d'autres Elliots qui avaient le même prénom.

Il faut convenir que le lieu dont il s'agit prêtait un peu à la superstition, et Hobbie n'eut pas besoin de faire de grands efforts pour se rappeler les événements

merveilleux qu’il avait entendu raconter tant de fois. Ce lieu sinistre était un *common*, ou bruyère communale, appelée Mucklestane-Moor¹ à cause d’une colonne de granit brut placée sur une éminence au centre de la bruyère, soit pour servir de mausolée à un ancien guerrier enseveli en ce lieu, soit pour perpétuer le souvenir de quelque combat. La tradition, qui transmet souvent autant de mensonges que de vérités, expliquait l’origine de ce monument par une légende que la mémoire de Hobbie ne manqua pas de lui rappeler. Autour de la colonne, le terrain était semé ou plutôt encombré d’un grand nombre de fragments énormes du même granit, que leur forme et leur disposition avaient fait appeler les « oies grises de Mucklestane-Moor » ; et la légende trouvait l’explication de cette singularité dans la catastrophe d’une fameuse et redoutable sorcière qui jadis fréquentait les environs, faisait avorter les brebis et les vaches, qui en un mot jouait tous les méchants tours qu’on attribue aux gens de son espèce. C’était sur cette bruyère que la vieille pratiquait le sabbat avec ses sœurs les sorcières. On montrait encore des places circulaires dans lesquelles ni bruyère ni gazon ne pouvaient croître, le terrain étant en quelque sorte calciné par les pieds brûlants des diables qui venaient prendre part à la danse. Un jour, la vieille

¹ La plaine de la Grande-Pierre.

sorcière fut obligée de traverser ce lieu pour conduire, dit-on, des oies à une foire voisine ; car on n'ignore pas que le diable, tout prodigue qu'il est de ses funestes dons, est assez peu généreux pour laisser ses associés dans la nécessité de travailler pour vivre. Le jour était avancé, et, pour tirer un meilleur parti de son troupeau, il fallait qu'elle arrivât la première au marché. Mais, aux approches de cette lande sauvage, coupée par des flaques d'eau et des fondrières, les oies, qui jusqu'alors s'étaient docilement avancées en bon ordre, se dispersèrent tout à coup pour se plonger dans leur élément favori. Furieuse de voir que ses efforts pour les rassembler restaient inutiles, et oubliant les termes du pacte qui obligeait Belzébuth à lui obéir pendant un temps convenu, la sorcière s'écria : – Démon ! que je ne sorte plus de ce lieu, ni mes oies ni moi ! À peine ces mots étaient-ils prononcés que, par une métamorphose aussi subite qu'aucune de celles d'Ovide, la vieille et le troupeau réfractaire furent convertis en pierres, l'ange du mal ayant saisi avec empressement l'occasion de compléter la perte de son corps et de son âme, en obéissant littéralement à ses ordres. On dit que, au moment où elle se sentait transformer, elle s'écria en s'adressant au démon perfide : – Ah ! traître, tu m'avais promis depuis longtemps une robe grise, celle que tu me donnes durera ! Ces louangeurs du temps passé qui, dans leur opinion consolante, soutiennent la

dégénération graduelle du genre humain, citaient souvent la taille du pilier et celle des pierres pour prouver quelle était autrefois la stature des femmes et des oies.

Tous ces détails se retracèrent à l'esprit de Hobbie ; il se rappela également qu'il n'existait pas un seul villageois qui n'évitât soigneusement cet endroit, surtout à la nuit tombante, parce qu'on le regardait comme un repaire de kelpies, de spunkies et d'autres démons écossais, jadis les compagnons de la sorcière, et qui continuaient à s'y donner rendez-vous pour tenir compagnie à leur maîtresse pétrifiée.

Hobbie, quoique superstitieux, ne manquait pas de courage ; il appela près de lui les chiens qui l'avaient suivi à la chasse, et qui, comme il le disait, ne craignaient ni chiens ni diables ; il regarda si son fusil était bien amorcé, puis, comme le paysan dans le *Hallow'en*¹, il se mit à siffler le refrain guerrier de *Jock of the Side*², de même qu'un général fait battre le tambour pour animer des soldats dont le courage est douteux. Toutefois, dans cette situation d'esprit, on juge bien qu'il ne fut pas fâché d'entendre derrière lui une voix de sa connaissance ; il s'arrêta aussitôt, et fut joint

¹ Poème de Burns, où le poète passe en revue toutes les superstitions du jour de la Toussaint en Écosse.

² Voyez les *Chants populaires d'Écosse*, par Walter Scott.

par un jeune homme qui demeurait dans les environs, et qui, comme lui, avait passé la journée à la chasse.

Patrick Earnscliff d'Earnscliff venait d'atteindre sa majorité et d'entrer en possession d'une fortune fort honnête, quoiqu'elle ne fût que le reste des biens plus considérables qu'avaient possédés ses ancêtres avant les guerres civiles de cette époque. Il était d'une bonne famille universellement respectée dans le pays ; et, doué d'excellentes qualités, ayant reçu une excellente éducation, il paraissait devoir maintenir la réputation de ses aïeux.

– Allons, Earnscliff, s'écria Hobbie, je suis toujours aise de rencontrer Votre Honneur, et il fait bon d'être en compagnie dans un désert comme celui-ci. C'est un endroit tout rempli de fondrières. Où avez-vous chassé aujourd'hui ?

– Jusqu'au Carla-Cleugh, Hobbie, répondit Earnscliff en lui rendant son salut amical. Croyez-vous que nos chiens vivront en paix ?

– Ah ! ne craignez rien des miens ; ils sont si fatigués qu'ils ne peuvent mettre une patte devant l'autre. Diable ! les daims ont déserté le pays, je crois. Je suis allé jusqu'à Inger-Fellfoot ; de toute la journée, je n'ai aperçu d'autre gibier que trois vieilles perdrix rouges, dont je n'ai jamais pu approcher à portée de fusil, quoique j'aie fait un détour de plus d'un mille

pour prendre le dessous du vent. Du diable si je ne m'en moquerais pas ! mais je suis contrarié de n'avoir pas une pièce de gibier à rapporter à ma vieille mère. La bonne dame est là-bas qui parle toujours des chasseurs et des tireurs d'autrefois. Ah ! je crois, moi, qu'ils ont tué tout le gibier du pays.

– Hé bien ! Hobbie, j'ai abattu ce matin un chevreuil que mon domestique a porté à Earnscliff. Je vous en enverrai la moitié pour votre grand-mère.

– Grand merci, monsieur Patrick ; vous êtes connu dans tout le pays pour votre bon cœur. Ah ! je suis sûr que la bonne femme l'acceptera avec plaisir, surtout quand elle saura que c'est vous qui l'avez tué. J'espère que vous viendrez en prendre votre part, car je crois que vous êtes seul à la tour d'Earnscliff. Tous vos gens sont à cet ennuyeux Édimbourg. Que diable font-ils dans ces longs rangs de maisons de pierres avec un toit d'ardoises, ceux qui pourraient vivre dans le bon air de leurs vertes montagnes ?

– Ma mère a été retenue pendant plusieurs années à Édimbourg pour mon éducation et celle de ma sœur ; mais je me propose bien de réparer le temps perdu.

– Et vous sortirez un peu de la vieille tour pour vivre en bon voisin avec les vieux amis de la famille, comme doit faire le laird d'Earnscliff. Savez-vous bien que ma mère... je veux dire ma grand-mère, mais, depuis la

mort de ma mère, je l'appelle tantôt d'une façon, tantôt de l'autre ; n'importe, je voulais dire qu'elle prétend qu'il y a une parenté éloignée entre vous et nous.

– Cela est vrai, Hobbie ; et j'irai demain dîner à Heugh-Foot, de grand cœur.

– Voilà qui est bien dit. S'il n'est pas sûr qu'il existe une parenté entre nous, au moins nous sommes d'anciens voisins. Ma mère a tant d'envie de vous voir ! elle jase si souvent de votre père, qui a été tué il y a longtemps.

– Paix, Hobbie ! ne parlez pas de cela ; c'est un malheur qu'il faut tâcher d'oublier.

– Je n'en sais trop rien ! Si cela était arrivé à mon père, je m'en souviendrais jusqu'à ce que je m'en fusse vengé, et mes enfants s'en souviendraient après moi. Mais, vous autres seigneurs, vous savez ce que vous avez à faire. J'ai entendu dire que c'était un ami d'Ellieslaw qui avait frappé votre père, lorsque le laird lui-même venait de le désarmer.

– Laissons cela, laissons cela, Hobbie. Ce fut une malheureuse querelle occasionnée par le vin et la politique. Plusieurs épées furent tirées en même temps, et il est impossible de dire qui porta le coup.

– Quoi qu'il en soit, le vieux Ellieslaw était fauteur et complice, car c'est le bruit général ; je suis sûr que si

vous vouliez en tirer vengeance, personne ne vous blâmerait, car le sang de votre père rougit encore ses mains... Et d'ailleurs il n'a laissé que vous pour venger sa mort... et puis Ellieslaw est un papiste et un jacobite... Ah ! il est bien certain que tout le pays s'attend à ce qu'il se passe quelque chose entre vous.

– N'êtes-vous pas honteux, Hobbie, vous qui prétendez avoir de la religion, d'exciter votre ami à la vengeance, à contrevenir aux lois civiles et religieuses, et cela dans un endroit où nous ne savons pas qui peut nous écouter ?

– Chut ! chut ! dit Hobbie en se rapprochant de lui ; j'avais oublié... Mais je vous dirais bien, monsieur Patrick, ce qui arrête votre bras. Nous savons que ce n'est pas le manque de courage ; ce sont les deux yeux d'une jolie fille, de miss Isabelle Vere, qui vous tiennent si tranquille.

– Je vous assure que vous vous trompez, Hobbie, répondit Earnscliff avec un peu d'humeur, et vous avez grand tort de parler et même de penser ainsi. Je n'aime pas qu'on se donne la liberté de joindre inconsidérément à mon nom celui d'une jeune demoiselle.

– Là ! ne vous disais-je pas bien que si vous étiez si calme, ce n'était pas faute de courage ? Allons, allons, je n'ai pas eu dessein de vous offenser. Mais il y a

encore une chose qu'il faut que je vous dise entre amis. Le vieux laird d'Ellieslaw a plus que vous dans ses veines l'ancien sang du pays. Il n'entend rien à toutes ces nouvelles idées de paix et de tranquillité ; il est pour les expéditions et les coups du bon vieux temps. On voit à sa suite une foule de vigoureux garçons qu'il tient en bonne disposition, et qui sont remplis de malice comme de jeunes poulains. Il vit grandement, dépense trois fois ses revenus annuels, paie bien tout le monde, et personne ne peut dire où il prend de l'argent. Aussi, dès qu'il y aura un soulèvement dans le pays, il sera un des premiers à se déclarer. Or, croyez bien qu'il n'a pas oublié son ancienne querelle avec votre famille ; je parierais qu'il rendra quelque visite à la vieille tour d'Earnscliff.

– S'il est assez malavisé pour le faire, Hobbie, j'espère lui prouver que la vieille tour est encore assez solide pour lui résister, et je saurai la défendre contre lui, comme mes ancêtres l'ont défendue contre les siens.

– Fort bien ! très bien ! vous parlez en homme à présent... Eh bien, si jamais il vous attaque, faites sonner la grosse cloche de la tour, et en un clin d'œil vous m'y verrez arriver avec mes deux frères, le petit Davie de Stenhouse, et tous ceux que je pourrai ramasser.

– Je vous remercie, Hobbie ; mais j’espère que, dans le temps où nous vivons, nous ne verrons pas des événements si contraires à tous les sentiments de religion et d’humanité.

– Bah ! bah ! monsieur Patrick, ce ne serait qu’un petit bout de guerre entre voisins : le ciel et la terre le savent, dans un pays si peu civilisé, c’est la nature du pays et des habitants. Nous ne pouvons pas vivre tranquilles comme les gens de Londres. Ce n’est pas possible ; nous n’avons pas comme eux tant à faire.

– Hobbie, pour un homme qui croit aussi fermement que vous aux apparitions surnaturelles, il me semble que vous parlez du ciel un peu légèrement. Vous oubliez dans quel lieu nous nous trouvons.

– Est-ce que la plaine de Mucklestane m’effraie plus que vous, Earnscliff ? Je n’ignore pas qu’il y revient des esprits, qu’on y voit la nuit des figures effroyables ; mais qu’est-ce que j’ai à craindre ? J’ai une bonne conscience, elle ne me reproche rien... peut-être quelques gaillardises avec des jeunes filles, ou quelques débauches dans une foire : est-ce donc un si grand crime ? Malgré tout ce que je vous ai dit, j’aime la paix et la tranquillité tout autant que...

– Et Dick Turnbull, à qui vous cassâtes la tête, et Williams de Winton, sur qui vous fîtes feu ?

– Ah ! monsieur Earnscliff, vous tenez donc un registre de mes mauvais tours ? La tête de Dick est guérie, et nous devons vider notre différend, le jour de *Sainte-Croix*, à Jeddart ; c’est donc une affaire arrangée à l’amiable. Quant à Willie, nous sommes redevenus amis, le pauvre garçon. Il n’a eu que quelques grains de grêle, après tout. J’en recevrais volontiers autant pour une pinte d’eau-de-vie. Mais Willie a été élevé dans la plaine, et il a aisément peur pour sa peau. Quant aux esprits, je vous dis que quand il s’en présenterait un devant moi...

– Comme cela n’est pas impossible, dit Earnscliff en souriant, car nous approchons de la fameuse sorcière.

– Je vous dis, reprit Hobbie comme indigné de cette provocation, que, quand la vieille sorcière sortirait elle-même de terre, je n’en serais pas plus effrayé que... Mais, Dieu me préserve ! Earnscliff, qu’est-ce que j’aperçois là-bas ?

Chapitre III

Nain qui parcours cette plage,
Apprends-moi quel est ton nom ?
– L’Homme noir du marécage !
John Leyden.

L’objet qui alarma le jeune fermier au milieu de ses protestations de courage fit tressaillir son compagnon, quoiqu’il fût moins superstitieux. La lune, qui s’était levée pendant leur conversation, semblait, suivant l’expression du pays, se disputer avec les nuages à qui régnerait sur l’atmosphère, de sorte que sa lumière douteuse ne se montrait que par intervalles. Un de ses rayons frappant sur la colonne de granit, dont ils n’étaient pas très éloignés, leur fit apercevoir un être qui ressemblait à une créature humaine, quoique d’une taille beaucoup au-dessous de l’ordinaire. Il ne paraissait pas vouloir aller plus loin, car il marchait lentement autour de la colonne, s’arrêtait à chaque pierre qu’il rencontrait, semblait l’examiner, et faisait entendre de temps en temps une espèce de murmure sourd, dont il était impossible de comprendre le sens.

Tout cela répondait si bien aux idées que Hobbie

s'était formées d'une apparition, qu'il s'arrêta, sentit ses cheveux se dresser sur sa tête, et dit tout bas à Earnscliff :

– C'est la vieille Ailie, c'est elle-même ! lui tirerai-je un coup de fusil, en invoquant le nom de Dieu ?

– N'en faites rien, pour l'amour du ciel ! c'est quelque malheureux privé de raison.

– Vous la perdez vous-même de vouloir en approcher, dit Elliot en retenant à son tour son compagnon. Nous avons le temps de dire une petite prière avant que le spectre vienne à nous. Ah ! si je pouvais m'en rappeler une... Mais il nous en laisse tout le temps, continua-t-il, devenu plus hardi en voyant le courage d'Earnscliff et le peu d'attention que l'esprit donnait à leur approche : il va clopin-clopant, comme une poule sur une grille chaude. Croyez-moi, Earnscliff, ajouta-t-il à demi-voix, faisons un détour comme pour mettre le vent contre un daim. On n'a de l'eau que jusqu'aux genoux dans la fondrière : mieux vaut mauvaise route¹ que mauvaise compagnie.

Malgré ces remontrances, Earnscliff continuait

¹ Il y a dans le texte *soft raad* (*soft*). Les Écossais ont l'habitude d'employer l'épithète *soft* (mou) *in malam partem*, dans deux cas au moins : *A soft road* est une route à travers des fondrières et de la boue ; *a soft weather* signifie un temps très pluvieux.

d'avancer, et Hobbie le suivait involontairement. Ils se trouvèrent enfin à dix pas de l'objet qu'ils cherchaient à reconnaître. Plus ils en approchaient, plus il leur paraissait décroître, autant que l'obscurité leur permettait de le distinguer. C'était un homme dont la taille n'excédait pas quatre pieds¹ ; mais il était presque aussi large que haut, ou plutôt d'une forme sphérique qui ne pouvait être que le résultat d'une étrange difformité. Le jeune chasseur appela deux fois cet être extraordinaire sans en recevoir de réponse, et sans faire attention aux efforts continuellement répétés de son compagnon pour l'entraîner d'un autre côté plutôt que de troubler davantage une créature si singulière : – Qui êtes-vous ? Que faites-vous ici à cette heure de la nuit ? demanda-t-il une troisième fois.

Une voix aigre et discordante répondit enfin :

– Passez votre chemin ! ne demandez rien à qui ne vous demande rien !

Et ces mots, qui firent reculer Elliot de deux pas, firent même tressaillir Earnscliff.

– Pourquoi êtes-vous si éloigné de toute habitation ? dit ce dernier. Êtes-vous égaré ? suivez-moi, je vous donnerai un logement pour la nuit.

¹ Quatre pieds anglais, environ trois pieds huit pouces.

– À Dieu ne plaise ! s'écria Hobbie involontairement. J'aimerais mieux loger tout seul dans le fond du gouffre de Tarrasflow, ajouta-t-il plus bas.

– Passez votre chemin ! répéta cet être extraordinaire d'un ton colère : je n'ai besoin ni de vous ni de votre logement. Il y a cinq ans que ma tête n'a reposé dans l'habitation des hommes, et j'espère qu'elle n'y reposera jamais.

– C'est un homme qui a perdu l'esprit, dit Earnscliff.

– Ma foi ! répondit son superstitieux compagnon, il a quelque chose du vieux Humphrey Ettercap, qui périt ici près, il y a justement cinq ans. Mais ce n'est pas là le corps ni la taille d'Humphrey.

– Passez votre chemin ! répéta l'objet de leur curiosité. L'haleine des hommes empoisonne l'air qui m'entoure. Le son de vos voix me perce le cœur.

– Bon Dieu ! dit Hobbie, faut-il que les morts soient tellement enragés contre les vivants ? Sa pauvre âme est sûrement dans la peine.

– Venez avec moi, mon ami, reprit Earnscliff ; vous paraissez éprouver quelque grande affliction ; l'humanité ne me permet pas de vous abandonner ici.

– L'humanité ! s'écria le Nain en poussant un éclat de rire ironique ; qu'est-ce que ce mot ? Vrai lacet de

bécasse – moyen de cacher les trappes à prendre les hommes –, appât qui couvre un hameçon plus piquant dix fois que ceux dont vous vous servez pour tromper les animaux dont votre gourmandise médite le meurtre.

– Je vous dis, mon bon ami, que vous ne pouvez juger de votre situation. Vous périrez dans cet endroit désert. Il faut, par compassion pour vous, que nous vous forcions à nous suivre.

– Je n’y toucherai pas du bout du doigt, dit Hobbie. Pour l’amour de Dieu ! laissez l’esprit agir comme il lui plaît.

– Si je péris ici, dit le Nain, que mon sang retombe sur ma tête ! mais vous aurez à vous accuser de votre mort, si vous osez souiller mes vêtements du contact d’une main d’homme.

En ce moment la lune jeta une clarté plus pure, et Earnscliff vit que cet être singulier tenait en main quelque chose qui brilla comme la lame d’un poignard ou le canon d’un pistolet. C’eût été folie de vouloir s’emparer d’un homme ainsi armé, et qui paraissait déterminé à se défendre. Earnscliff voyait d’ailleurs qu’il n’avait aucun secours à attendre de Hobbie, qui avait déjà reculé de quelques pas, et qui semblait décidé à le laisser s’arranger avec l’esprit comme il l’entendrait. Il rejoignit donc son compagnon, et ils continuèrent leur route en retournant parfois la tête pour

regarder cette espèce de maniaque qui continuait le même manège autour de la colonne, et qui semblait les poursuivre par des imprécations que leur oreille ne pouvait distinguer, mais que sa voix aigre faisait retentir au loin dans cette plaine déserte.

Nos deux chasseurs firent d'abord, chacun de son côté, leurs réflexions en silence. Lorsqu'ils furent assez éloignés pour ne plus ni voir ni entendre le Nain, Hobbie, reprenant courage, dit à son compagnon :

– Je vous garantis qu'il faut que cet esprit, si c'est un esprit, ait fait ou ait souffert bien du mal quand il était dans son corps, pour qu'il revienne ainsi après être mort et enterré.

– Je crois que c'est un fou misanthrope, répondit Earnscliff.

– Vous ne croyez donc pas que ce soit un être surnaturel ?

– Moi ? non, en vérité !

– Eh bien, je suis presque d'avis moi-même que ce pourrait bien être un homme véritable. Cependant je n'en jurerais pas. Je n'ai jamais rien vu qui ressemblât si bien à un esprit.

– Quoi qu'il en soit, je reviendrai ici demain. Je veux voir ce que sera devenu ce malheureux.

– En plein jour !... alors, s’il plaît à Dieu, je vous accompagnerai. Mais nous sommes plus près d’Heugh-Foot que d’Earnscliff ; ne feriez-vous pas mieux, à l’heure qu’il est, de venir coucher à la ferme ? Nous enverrons le petit garçon sur le poney avertir vos gens que vous êtes chez nous, quoique je croie bien qu’il n’y a pour vous attendre à la tour que le chat et les domestiques.

– Mais encore ne voudrais-je pas inquiéter les domestiques, et priver même Minet¹ de son souper par mon absence. Je vous serai obligé d’envoyer le petit garçon.

– C’est bien parler ! Vous viendrez donc à Heugh-Foot. On sera bien heureux de vous y voir, oui certainement.

Cette affaire réglée, nos deux chasseurs doublèrent le pas et gravirent bientôt une petite éminence.

– Monsieur Patrick, dit Hobbie, j’éprouve toujours du plaisir quand j’arrive en cet endroit. Voyez-vous là-bas cette lumière ? c’est là qu’est ma grand-mère. La bonne vieille travaille à son rouet. Et plus haut, à la fenêtre au-dessus, en voyez-vous une autre ? c’est la chambre de ma cousine, de Grace Armstrong. Elle fait à elle seule plus d’ouvrage dans la maison que mes trois

¹ *Puss*, un chat.

sœurs ensemble, et elles en conviennent elles-mêmes, car ce sont les meilleures filles qu'on puisse voir ; et ma grand-mère vous jurerait qu'il n'y a jamais eu de jeune fille si leste, si active, excepté elle, bien entendu, dans son temps. Quant à mes frères, l'un est parti avec les gens du chambellan¹, l'autre est à Moos-Phadraig, la ferme que nous faisons valoir. Il est aussi habile à la besogne que moi.

– Vous êtes heureux, mon cher Hobbie, d'avoir une famille si estimable.

– Heureux, oui certes. J'en rends grâce au ciel ! Mais à propos, monsieur Patrick, vous qui avez été au collège et à la grande école² d'Édimbourg, vous qui avez étudié la science là où la science s'apprend le mieux, dites-moi donc, non que cela me concerne particulièrement, mais j'entendais cet hiver le prêtre de Saint-John et notre ministre discuter là-dessus, et tous deux, ma foi, ils parlaient très bien. Le prêtre donc dit qu'il est contre la loi d'épouser sa cousine ; mais je ne crois pas qu'il citât aussi bien les autorités de la Bible que notre ministre. Notre ministre passe pour le meilleur ministre et le meilleur prédicateur qu'il y ait depuis ce canton jusqu'à Édimbourg. Croyez-vous que

¹ On appelle ainsi en Écosse l'intendant d'un grand seigneur.

² *High-School*, fameuse école d'Édimbourg.

le ministre avait raison ?

– Certainement : le mariage est reconnu par tous les chrétiens protestants aussi libre que Dieu l’a fait dans la loi lévitique ; ainsi, mon cher Hobbie, il ne peut y avoir aucun obstacle à ce que vous épousiez miss Armstrong.

– Oh ! oh ! monsieur Patrick, vous qui êtes si chatouilleux, ne plaisantez donc pas comme cela ! Je vous parlais en général, il n’était pas question de Grace. D’ailleurs elle n’est pas ma cousine germaine, puisqu’elle est issue du premier mariage de la femme de mon oncle. Il n’y a donc pas entre nous parenté véritable, il n’y a qu’alliance. Mais nous allons arriver, il faut que je tire un coup de fusil ; c’est ma manière de m’annoncer. Quand j’ai fait bonne chasse, j’en tire deux, un pour moi, l’autre pour le gibier.

Dès qu’il eut donné le signal, on vit différentes lumières se mettre en mouvement. Hobbie en fit remarquer une qui traversait la cour : – C’est Grace ! dit-il à son compagnon. Elle ne viendra pas me recevoir à la porte ; mais pourquoi ? c’est qu’elle va voir si le souper de mes chiens est préparé, les pauvres bêtes !

– Qui m’aime, aime mon chien. Vous êtes un heureux garçon, Hobbie !

Cette observation d’Earnscliff fut accompagnée d’un soupir qui n’échappa pas à l’oreille du jeune

fermier. – En tout cas, dit-il, je ne suis pas le seul. Aux courses de Carlisle, j'ai vu plus d'une fois miss Isabelle Vere détourner la tête pour regarder quelqu'un qui passait près d'elle. Qui sait ce qui peut arriver dans ce monde ?

Earnscliff eut l'air de murmurer tout bas une réponse : était-ce pour convenir de ce qu'avancait Hobbie, ou pour le démentir, c'est ce que celui-ci ne put distinguer, et sans doute telle avait été son intention.

Ils avaient déjà dépassé le loaning, et, après un détour au pied de la colline, ils se trouvèrent en face de la ferme où demeurait la famille de Hobbie Elliot. Elle était couverte en chaume, mais d'un abord confortable. De riantes figures étaient déjà à la porte : mais la vue d'un étranger émoussa les railleries qu'on se proposait de décocher contre Hobbie à cause de sa mauvaise chasse. Trois jeunes et jolies filles semblaient se rejeter l'une à l'autre le soin de montrer le chemin à Earnscliff, parce que chacune d'elles aurait voulu s'esquiver pour aller faire un peu de toilette et ne pas paraître devant lui dans le déshabillé du soir, qui n'était destiné que pour les yeux de leur frère.

Cependant Hobbie se permit quelques plaisanteries générales sur ses deux sœurs (Grace n'était plus là) ; et prenant la chandelle des mains d'une de ces coquettes villageoises qui la tenait en minaudant, il introduisit son

hôte dans le parloir de la famille, ou plutôt dans la grand-salle ; car le bâtiment ayant été jadis une habitation fortifiée, la pièce où l'on se rassemblait était une chambre voûtée et pavée, humide et sombre sans doute, comparativement aux fermes de nos jours. Cependant, éclairée par un bon feu de tourbe, elle parut à Earnscliff infiniment préférable aux montagnes froides et arides qu'il venait de parcourir. La vénérable maîtresse de la maison, ou la fermière, coiffée avec l'ancien pinner¹, vêtue d'une simple robe serrée, et dont le tissu était d'une laine filée par elle-même, mais portant aussi un large collier d'or et des boucles d'oreilles, était assise au coin de la cheminée, dans son fauteuil d'osier, dirigeant les occupations des jeunes filles et de deux ou trois servantes qui travaillaient à leurs quenouilles derrière leurs maîtresses.

Après avoir fait un bon accueil à Earnscliff, et donné tout bas quelques ordres pour faire une addition au souper ordinaire de la famille, la vieille grand-mère et les sœurs de Hobbie commencèrent leur attaque, qui n'avait été que différée.

– Jenny n'avait pas besoin d'apprêter un si grand feu pour cuire ce que Hobbie a rapporté, dit une des sœurs.

– Non, sans doute, repartit une autre : la poussière

¹ Coiffure des matrones d'Écosse.

de la tourbe, bien soufflée, aurait suffi pour rôtir tout le gibier de notre Hobbie¹.

– Oui, ou le bout de chandelle, si le vent ne l'éteignait pas, ajouta la troisième. Ma foi ! si j'étais que de lui, j'aurais rapporté un corbeau plutôt que de revenir trois fois sans la corne d'un daim pour en faire un cornet.

Hobbie les regardait alternativement en fronçant le sourcil, dont l'augure sinistre était démenti par le sourire de bonne humeur qui se dessinait sur ses lèvres ; et il chercha à les adoucir en annonçant le présent qu'Earnscliff avait promis.

– Dans ma jeunesse, dit la vieille mère, un homme aurait été honteux de sortir une heure avec son fusil sans rapporter au moins un daim de chaque côté de son cheval, comme un coquetier qui porte des veaux au marché.

– C'est pour cela qu'il n'en reste plus, répliqua Hobbie ; je voudrais que vos vieux amis nous en eussent laissé quelques-uns.

– Il y a pourtant des gens qui savent encore trouver du gibier, remarqua la sœur aînée en jetant un coup

¹ *The gathering peat* est la partie de la tourbe qu'on laisse pour entretenir le feu ; elle le conserve sans se consumer.

d'œil sur Earnscliff.

– Eh bien, eh bien, femme, chaque chien n'a-t-il pas son jour ? qu'Earnscliff me pardonne ce vieux proverbe. Il a du bonheur aujourd'hui, une autre fois ce sera mon tour. N'est-il pas bien agréable, après avoir couru les montagnes toute la journée, d'avoir à tenir tête à une demi-douzaine de femmes qui n'ont rien eu à faire que de remuer par-ci par-là leur aiguille ou leur fuseau, surtout quand, en revenant à la maison, on a été effrayé... non, ce n'est pas cela, surpris par des esprits ?

– Effrayé par des esprits ! s'écrièrent toutes les femmes à la fois ; car grand était le respect qu'on portait et qu'on porte peut-être encore dans ces cantons à ces superstitions populaires.

– Effrayé ! non ; c'est surpris que je voulais dire. Et, après tout, il n'y en avait qu'un. N'est-il pas vrai, Earnscliff ? vous l'avez vu comme moi.

Et Hobbie se mit à raconter en détail, à sa manière, mais sans trop d'exagération, ce qui leur était arrivé à Mucklestane-Moor, en disant, pour conclure, qu'il ne pouvait conjecturer ce que ce pouvait être, à moins que ce ne fût ou l'ennemi des hommes en personne, ou un des vieux Peghts¹ qui habitaient le pays au temps jadis.

¹ Probablement les *Pictes*, que le peuple en Écosse croit avoir été des

– Vieux Peght ! s'écria la grand-mère ; non, non, Dieu te préserve de tout mal, mon enfant ! ce n'est pas un Peght que cela. C'est l'Homme brun des marécages¹. Ô maudits temps que ceux où nous vivons ! Que va-t-il donc arriver à ce malheureux pays, maintenant qu'il est paisible et soumis aux lois ? Jamais il ne paraît que pour annoncer quelque désastre. Feu mon père m'a dit qu'il avait fait une apparition l'année de la bataille de Marston-Moor, une autre fois du temps de Montrose, et une autre la veille de la déroute de Dunbar. De mon temps même, on l'a vu deux heures avant le combat du pont de Bothwell ; et l'on dit encore que le laird de Benarbuck, qui avait le don de seconde vue, s'entretint avec lui quelque temps avant le débarquement du duc d'Argyle ; mais je ne sais comment cela eut lieu : c'était dans l'ouest, loin d'ici. Oh ! mes enfants, il ne revient jamais qu'en des temps de malheur ; gardez-vous bien d'aller le trouver !

Earnscliff prit la parole. Il était convaincu, dit-il, que l'être qu'ils avaient vu était un malheureux privé de raison, et nullement chargé par le ciel ou par l'enfer d'annoncer une guerre ou quelque malheur ; mais il parlait à des oreilles qui ne voulaient pas entendre, et tous se réunirent pour le conjurer de ne pas songer à

êtres surnaturels.

¹ Sans doute de la famille des *Brownies*.

retourner le lendemain à Mucklestone-Moor.

– Songez donc, mon cher enfant, lui dit la vieille dame, qui étendait son style maternel à tous ceux qui avaient part à sa sollicitude ; songez que vous devez prendre garde à vous plus que personne. La mort sanglante de votre père, les procès et maintes pertes ont fait de grandes brèches à votre maison. Et vous êtes la fleur du troupeau, le fils qui rebâtera l'ancien édifice (si c'est la volonté d'en haut). Vous l'honneur du pays, vous la sauvegarde de ceux qui l'habitent, vous devez moins que personne vous risquer dans de téméraires aventures : car votre race fut toujours une race trop aventureuse, et il lui en a coûté cher.

– Mais bien certainement, mistress Elliot, vous ne voudriez pas que j'eusse peur d'aller dans une plaine ouverte, en plein jour ?

– Et pourquoi non ? Je n'empêcherai jamais ni mes enfants ni mes amis de soutenir une bonne cause, au risque de tout ce qui pourrait leur en arriver ; mais, croyez-en mes cheveux blancs, se jeter dans le péril de gaieté de cœur, c'est agir contre la loi et l'Écriture.

Earnscliff ne répondit rien, car il voyait que ses arguments seraient paroles perdues, et l'arrivée du souper mit fin à la conversation. Miss Grace était entrée peu auparavant, et Hobbie s'était placé à côté d'elle, non sans avoir lancé à Earnscliff un coup d'œil

d'intelligence. Un entretien enjoué, auquel la grand-mère prit part avec cette bonne humeur qui sied si bien à la vieillesse, fit reparaître sur les joues des jeunes personnes les roses qu'en avait bannies l'histoire de l'apparition, et à la suite du souper on dansa ou l'on chanta pendant une heure, aussi gaiement que s'il n'eût pas existé d'apparitions dans le monde.

Chapitre IV

Oui, je suis misanthrope, et
tout le genre humain
Ne mérite à mes yeux que
haine, que dédain.
Que n'es-tu quelque chien ?
je t'aimerais peut-être.
Shakespeare, Timon d'Athènes.

Le lendemain, après avoir déjeuné, Earnscliff prit congé de ses hôtes, en leur promettant de venir manger sa part de la venaison qui était arrivée de chez lui. Hobbie eut l'air de lui faire ses adieux à la porte, mais quelques minutes après il était à son côté.

– Vous y allez donc, monsieur Patrick ! dit-il, eh bien, malgré tout ce qu'a dit ma mère, que le ciel me confonde si je vous y laisse aller seul ! Mais j'ai pensé qu'il valait mieux vous laisser partir sans rien dire, sauf à vous rejoindre ensuite, afin que ma mère ne se doutât de rien ; car je n'aime pas à la contrarier, et c'est une des dernières recommandations que mon père m'a faites sur son lit de mort.

– Vous faites bien, Hobbie ; elle mérite tous vos

égards.

– Oh ! quant à ceci, ma foi ! si elle savait où nous allons, elle serait tourmentée, et autant pour vous que pour moi. Mais croyez-vous que nous ne soyons point imprudents de retourner là-bas ? Vous savez que ni vous ni moi n’y sommes forcés ; vous savez...

– Si je pensais comme vous, Hobbie, peut-être n’irais-je pas plus loin ; mais je ne crois ni aux esprits ni aux sorciers, et je ne veux pas perdre l’occasion de sauver peut-être la vie à un malheureux dont la raison paraît aliénée.

– À la bonne heure, si vous le pensez ainsi, dit Hobbie d’un air de doute ; il est certain pourtant que les fées elles-mêmes, je veux dire les *bons voisins*¹ (car on dit qu’il ne faut pas les appeler fées), qu’on voyait chaque soir sur les tertres de gazon, sont moins visibles de moitié dans notre temps. Je ne puis dire que j’en ai vu moi-même, mais j’en entendis siffler un dans la bruyère, avec un son tout semblable à celui du courlieu². Mais combien de fois mon père m’a-t-il dit qu’il en avait vu en revenant de la foire, quand il était un peu en train, le brave homme !

C’est ainsi que la superstition se transmet de plus en

¹ Expressions locales, expliquées dans la phrase même.

² *A whaup*.

plus faible d'une génération à l'autre. Earnscliff le remarquait à part soi en écoutant Hobbie. Ils continuèrent à causer de la sorte jusqu'à ce qu'ils arrivassent en vue de la colonne qui donne son nom à la plaine.

– En vérité, dit alors le fermier, voilà encore cette créature qui se traîne là-bas. Mais il est grand jour, vous avez votre fusil, j'ai mon grand coutelas, et je crois que nous pouvons nous approcher sans trop de danger.

– Très certainement, répondit Earnscliff ; mais, au nom du ciel ! que peut-il faire là ?

– On dirait qu'il construit un mur avec toutes ces pierres, ou toutes ces oies, comme on les appelle. Voilà qui passe ce que j'ai jamais ouï dire.

En approchant davantage, Earnscliff reconnut que la conjecture de son compagnon n'était pas invraisemblable. L'être mystérieux qu'ils avaient vu la veille semblait employer toutes ses forces à ramasser les pierres éparses, et à les placer les unes sur les autres, de manière à former un petit enclos. Il ne manquait pas de matériaux, mais son travail n'était pas facile, et l'on avait peine à comprendre qu'il eût pu remuer les pierres énormes qui servaient de fondements à son édifice. Quand les deux jeunes gens arrivèrent à peu de distance de lui, il s'occupait à en placer une très lourde, et il y mettait tant d'attention, qu'il ne les vit pas s'approcher.

Il montrait en traînant la pierre, en la levant, et en la plaçant suivant le plan qu'il avait conçu, une force et une adresse qui s'accordaient peu avec sa taille et sa difformité. En effet, à en juger par les obstacles qu'il avait déjà surmontés, il devait avoir la force d'un Hercule, puisque quelques-unes des pierres qu'il avait transportées n'auraient pu l'être que par deux hommes. Aussi Hobbie en revint-il à sa première opinion.

– Il faut que ce soit l'esprit d'un maçon, dit-il : voyez comme il manie ces grosses pierres. Si c'est un homme, après tout, je voudrais savoir combien il prendrait par toise pour construire un mur de digue. On aurait bien besoin d'en avoir un entre Cringlehope et les Shaws. Brave homme, ajouta-t-il en élevant la voix, vous faites là un ouvrage pénible.

L'être auquel il s'adressait se tourna de son côté en jetant sur lui des regards égarés, et ce changement de posture le montra dans toute sa difformité. Sa tête était d'une grosseur peu commune ; ses cheveux crépus étaient en partie blanchis par l'âge ; d'épais sourcils, qui se joignaient ensemble, couvraient de petits yeux noirs et perçants qui, enfoncés dans leurs orbites, roulaient d'un air farouche, et semblaient indiquer l'aliénation d'esprit. Ses traits étaient durs et sauvages, sa physionomie avait cette expression particulière qu'on remarque si souvent dans les personnes contrefaites,

avec ce caractère lourd et dur qu'un peintre donnerait aux géants des vieux romans. Son corps, large et carré comme celui d'un homme de moyenne taille, était porté sur deux énormes pieds ; mais la nature semblait avoir oublié les jambes et les cuisses, car elles étaient si courtes que son vêtement les cachait complètement. Ses bras, d'une longueur démesurée, se terminaient par deux mains larges, musclées et horriblement velues. On eût dit que dans un de ses caprices la nature avait d'abord destiné les membres de cet être extraordinaire à la création d'un géant, pour les rattacher ensuite à la personne d'un nain. Son habit, espèce de tunique d'un gros drap brun, ressemblait au froc d'un moine, et il était assujéti sur son corps par une ceinture de cuir ; enfin sa tête était couverte d'un bonnet de peau de blaireau ou de toute autre fourrure, qui ajoutait à l'aspect grotesque de son extérieur et couvrait en partie son visage, dont l'expression habituelle était celle d'une sombre et farouche misanthropie.

Comme il regardait en silence les deux jeunes gens, d'un air d'humeur et de mécontentement, Earnscliff, afin de l'adoucir, lui dit : – Vous vous êtes donné une tâche fatigante, mon cher ami ; permettez-nous de vous aider ; et, réunissant leurs efforts, Elliot et lui placèrent une pierre sur le mur commencé. Pendant ce temps, le Nain les regardait de l'air d'un maître qui inspecte ses ouvriers, et témoignait par ses gestes combien il

s'impatientait de leur lenteur. Celle-ci posée, il leur en montra une seconde, puis une troisième, puis une quatrième, paraissant choisir avec un malin plaisir les plus lourdes et les plus éloignées ; mais lorsque le déraisonnable Nain leur en désigna une cinquième, plus difficile encore à remuer que les précédentes : – Oh ! ma foi, l'ami, dit Elliot, Earnscliff fera ce qu'il lui plaira ; car, que vous soyez un homme, ou tout ce qu'il peut y avoir de pire, le diable me torde les doigts si je m'éreinte plus longtemps comme un manœuvre, sans recevoir tant seulement un remerciement pour nos peines.

– Un remerciement ! s'écria le Nain en le regardant de l'air du plus profond mépris ; recevez-en mille, et puissent-ils vous être aussi utiles que ceux qui m'ont été prodigués, que ceux que les reptiles qu'on nomme des hommes se sont jamais adressés ! Allons ! travaillez, ou partez.

– Voilà une belle récompense, Earnscliff, pour avoir bâti un tabernacle pour le diable, et peut-être compromis nos âmes par-dessus le marché.

– Notre présence paraît le contrarier, répondit Earnscliff ; retirons-nous, nous ferons mieux de lui envoyer quelque nourriture.

En effet, de retour à Heugh-Foot, ils chargèrent un domestique de porter au Nain un panier de provisions.

Cet homme le trouva toujours occupé de son travail ; mais, imbu des préjugés du pays, il n'osa ni s'approcher de lui, ni lui parler, et déposa son panier sur une des pierres les plus éloignées, le laissant à la disposition du misanthrope.

Le Nain continua ses travaux avec une activité qui paraissait presque surnaturelle ; il faisait en un jour plus d'ouvrage que deux hommes ensemble ; et les murs qu'il élevait prirent bientôt l'apparence d'une hutte qui, quoique très étroite et composée seulement de pierres et de terre, sans mortier, offrait, à cause de la grosseur peu commune des pierres employées, un air de solidité très rare dans des cabanes si petites et d'une construction si grossière. Earnscliff, qui épiait tous ses mouvements, n'eut pas plus tôt compris son but, qu'il fit porter dans le voisinage du lieu les bois nécessaires pour la toiture, et il se proposait même d'y envoyer des ouvriers le jour suivant. Mais le Nain ne lui en laissa pas le loisir ; il passa la nuit à l'ouvrage, et fit si bien que, dès le lendemain matin, la charpente était en place ; il s'occupa ensuite à couper des joncs et à en couvrir sa demeure, ce qu'il exécuta avec une adresse surprenante.

Voyant que cet être bizarre ne voulait recevoir d'aide que le secours accidentel d'un passant, Earnscliff se contenta de faire porter dans son voisinage les matériaux et les outils qu'il jugeait pouvoir lui être

utiles. Le solitaire s'en servait avec talent. Il construisit une porte et une fenêtre, se fit un lit en planches, et à mesure que ses travaux avançaient, son humeur semblait devenir moins irascible. Enfin, il songea à se fermer d'un enclos, dans lequel il transporta du terreau, et travailla si bien le sol qu'il se forma un petit jardin. On supposera naturellement, comme nous l'avons fait entendre, que plus d'une fois le Nain reçut l'aide des gens qui par hasard traversaient la plaine, et de ceux que la curiosité portait à lui rendre visite : il était en effet impossible de voir une créature humaine si peu propre en apparence à un travail si rude et si constant, sans s'arrêter pendant quelques minutes pour l'aider. Mais comme aucun d'eux ne savait jusqu'à quel point avait été porté le secours des autres, le rapide progrès de la tâche journalière ne perdait rien de son merveilleux. La solidité compacte de la cabane, construite en si peu de temps et par un tel personnage, l'adresse supérieure du Nain dans le maniement de ses outils, son talent dans tous les arts mécaniques et autres, éveillèrent les soupçons. Dans les environs on ne croyait plus que ce fût un fantôme – on l'avait vu d'assez près assez longtemps pour être convaincu que c'était véritablement un homme de chair et d'os –, mais le bruit se répandait qu'il avait des liaisons avec des êtres surnaturels, et qu'il avait fixé sa résidence dans ce lieu écarté afin de n'être pas troublé dans ses relations

avec eux. Il n'était jamais moins seul que quand il était seul, disait-on en donnant à cette phrase d'un ancien philosophe un sens mystérieux. On assurait aussi que des hauteurs qui dominant la bruyère on avait vu souvent un autre personnage qui aidait dans son travail cet habitant du désert, et qui disparaissait aussitôt qu'on s'approchait d'eux ; quelquefois ce personnage était assis à son côté sur le seuil de la porte, se promenait avec lui dans le jardin, allait avec lui chercher de l'eau à une fontaine voisine. Earnscliff expliquait ce phénomène en disant qu'on avait pris l'ombre du Nain pour une seconde personne. – Son ombre serait donc d'une nature aussi singulière que son corps, objectait Hobbie, grand partisan de l'opinion générale ; il est trop bien dans les papiers du vieux Satan pour avoir une ombre¹. Qui a jamais vu une ombre entre un corps et le soleil ? Cet objet, que ce soit ce qu'on voudra, est plus mince et plus grand que le corps dont vous dites qu'il est l'ombre. On l'a vu plus d'une fois s'interposer entre le soleil et lui.

Dans d'autres cantons de l'Écosse, ces soupçons auraient pu exposer notre solitaire à des recherches peu agréables ; ils ne servirent qu'à faire regarder le prétendu sorcier avec une crainte respectueuse,

¹ Allusion à la croyance populaire qui veut que les corps des sorciers ne projettent point d'ombre.

sentiment qu'il semblait satisfait d'inspirer. Il voyait avec une sorte de plaisir l'air de surprise et d'effroi des gens qui s'approchaient de sa chaumière, et la promptitude avec laquelle ils s'éloignaient aussitôt qu'ils l'avaient aperçu lui-même. Un bien petit nombre étaient assez hardis pour satisfaire leur curiosité en jetant un regard à la hâte sur son habitation et sur son jardin ; et s'ils lui adressaient quelques paroles, jamais il ne répondait que par un mot ou un signe de tête.

Le Nain semblait s'être établi dans sa hutte pour la vie, et rarement Earnscliff passait-il par là sans lui demander de ses nouvelles ; mais il était impossible de l'engager dans aucune conversation sur ses affaires personnelles. Il acceptait sans répugnance les choses nécessaires à la vie, mais rien au delà, quoique Earnscliff par humanité, et les habitants du canton par une crainte superstitieuse, lui offrissent bien davantage. Il récompensait ceux-ci par des conseils lorsqu'il était consulté, comme il ne tarda pas à l'être, sur leurs maladies et sur celles de leurs troupeaux, leur fournissant même, non seulement les médicaments tirés des simples qui croissaient dans le pays, mais encore des médicaments coûteux, produit de climats étrangers. On juge bien que cela ne faisait que confirmer le bruit de ses liaisons avec des êtres invisibles : autrement, comment aurait-il pu, dans son état d'isolement et d'indigence, se procurer toutes ces choses ! Avec le

temps, il fit connaître qu'il se nommait Elshender-le-Reclus, nom que les habitants du pays changèrent en celui du bon Elshie, ou le Sage de Mucklestane-Moor.

Ceux qui venaient le consulter déposaient ordinairement leur offrande sur une pierre peu éloignée de sa demeure. Était-ce de l'argent, quelque autre objet qu'il ne lui convînt pas d'accepter, il le jetait loin de lui, ou bien encore il affectait de ne pas vouloir y toucher. Dans toutes ces occasions, ses manières étaient celles d'un misanthrope bourru ; il ne prononçait que le nombre de mots strictement nécessaire pour répondre à la question qu'on lui adressait, et si l'on voulait lui parler de choses indifférentes, il rentrait chez lui sans daigner prononcer une seule parole.

Lorsque l'hiver fut passé, Elshender commença à récolter quelques légumes dans son jardin, et il en fit sa principale nourriture. Earnscliff, étant alors parvenu à lui faire accepter deux chèvres qui se nourrissaient dans la plaine, et qui lui fournissaient du lait, résolut de lui faire une visite.

Le vieillard s'asseyait ordinairement sur un banc de pierre, près de la porte de son jardin, et c'était là son siège quand il était disposé à donner audience, car il n'admettait personne dans l'intérieur de son habitation : c'était un lieu sacré, comme le *morai* des insulaires d'Otaïti, qu'il aurait sans doute cru profané par la

présence d'une créature humaine. Lorsqu'il était enfermé chez lui, aucune prière n'aurait pu le déterminer à se rendre visible ou à donner audience à qui que ce fût.

Earnscliff donc avait été pêcher dans un ruisseau qui coulait à peu de distance ; voyant l'ermite sur son banc, il vint s'asseoir sur une pierre qui était en face, ayant en main sa ligne et un panier dans lequel étaient quelques truites. Habitué à sa présence, le Nain ne donna d'autre signe qu'il l'avait vu qu'en levant les yeux un moment pour le regarder de l'air d'humeur qui lui était habituel ; après quoi il laissa retomber sa tête sur sa poitrine, comme pour se replonger dans ses méditations. S'apercevant qu'Elshender avait adossé tout nouvellement à sa demeure un petit abri pour ses deux chèvres, il lui dit, pour tâcher de l'engager dans une conversation :

– Vous travaillez beaucoup, Elshie.

– Travailler ! s'écria le Nain ; c'est le moindre des maux de la misérable humanité. Il vaut mieux travailler comme je le fais, que de chercher des amusements tels que les vôtres.

– Je ne prétends pas que nos amusements champêtres soient des exercices inspirés par l'amour de l'humanité, et cependant...

– Et cependant ils sont préférables à votre occupation ordinaire. Il vaut mieux que l’homme assouvisse sa férocité sur les poissons muets que sur les créatures de son espèce. Mais pourquoi parlé-je ainsi ? Pourquoi la race des hommes ne s’entr’égorge-t-elle pas, ne s’entre-dévore-t-elle pas, jusqu’à ce que, le genre humain détruit, il ne reste plus qu’un monstre énorme comme le Béhémoth de l’Écriture ; qu’alors ce monstre, le dernier de la race, après s’être nourri des os de ses semblables, quand sa proie lui manquera, rugisse des jours entiers, privé de nourriture, et s’éteigne peu à peu, consumé par la faim ? Ce serait un dénouement digne de cette race maudite.

– Vos actions valent mieux que vos paroles, Elshie : votre misanthropie maudit les hommes, et cependant vous les soulagez !

– Je les soulage : mais pourquoi ? Écoutez : vous êtes un de ceux que je vois avec le moins de dégoût ; et, par compassion pour votre aveuglement, je veux bien, contre mon usage, perdre avec vous quelques paroles. Je ne puis envoyer dans les familles la peste et la discorde ; mais n’atteins-je pas au même but en conservant la vie de quelques hommes, puisqu’ils ne vivent que pour s’entre-détruire ? Si j’avais laissé mourir Alix de Bower, l’hiver dernier, Ruthwen aurait-il été tué ce printemps pour l’amour d’elle ? Lorsque

Willie de Westburnflat était sur son lit de mort, on laissait les troupeaux paître librement dans les champs ; aujourd'hui que je l'ai guéri, on les surveille avec soin, et l'on ne se couche pas sans avoir déchaîné le limier de garde et tous les autres chiens.

– J'avoue que cette dernière cure n'a pas rendu un grand service à la société ; mais, par compensation, vous avez guéri, il y a peu de temps, mon ami Hobbie, le brave Hobbie Elliot de Heugh-Foot, d'une fièvre qui menaçait de lui faire perdre la vie.

– Ainsi pensent et parlent les enfants de la boue, dans leur folie et leur ignorance, dit le Nain en souriant avec malignité. Avez-vous jamais vu le petit d'un chat sauvage dérobé tout jeune à sa mère pour être apprivoisé ? Comme il est doux ! comme il joue avec vous ! Mais faites-lui sentir votre gibier ou vos agneaux, et sa férocité va se manifester ; il va déchirer vos agneaux ou votre volaille, dévorer tout ce qui se trouvera sous ses griffes.

– C'est l'effet de son instinct. Mais qu'est-ce que cela a de commun avec Hobbie ?

– C'est son emblème, c'est son portrait. Il est, quant à présent, tranquille, apprivoisé ; mais qu'il trouve l'occasion d'exercer son penchant naturel, qu'il entende le son de la trompette guerrière, vous verrez le jeune limier aspirer le sang ; vous le verrez aussi cruel, aussi

féroce que le plus terrible de ses ancêtres qui ait brûlé le chaume d'un pauvre paysan... Nierez-vous qu'il ne vous excite souvent à tirer une vengeance sanglante d'une injure dont votre famille a eu à se plaindre quand vous n'étiez encore qu'un enfant ?

Earnscliff tressaillit. Le solitaire ne parut pas s'apercevoir de sa surprise, et continua : – Eh bien, la trompette sonnera, le jeune limier satisfera sa soif de sang, et je dirai avec un sourire : Voilà pourquoi je lui ai sauvé la vie ! Oui, tel est l'objet de mes soins apparents : c'est d'augmenter la masse des misères humaines ; c'est, du fond même de ce désert, de jouer mon rôle dans la tragédie générale. Quant à vous, si vous étiez malade dans votre lit, la pitié m'engagerait peut-être à vous envoyer une coupe de poison.

– Je vous suis fort obligé, Elshie ; et avec une si douce espérance, je ne manquerai certainement pas de vous consulter quand j'aurai besoin de secours.

– Ne vous flattez pas trop ! il n'est pas bien certain que je fusse assez faible pour céder à une sottise de compassion. Pourquoi m'empresserais-je d'arracher aux misères de la vie un homme si bien constitué pour les supporter ? pourquoi imiterais-je la compassion de l'Indien, qui brise la tête de son captif d'un coup de tomahawk, au moment où il est attaché au fatal poteau, quand le feu s'allume, que les tenailles rougissent, que

les chaudrons sont déjà bouillants et les scalpels aiguisés pour déchirer, brûler et scarifier sa victime ?

– Vous faites un effrayant tableau de la vie, Elshie, mais il ne saurait abattre mon courage. Nous devons supporter les peines avec résignation, et jouir du bonheur avec reconnaissance. La journée de travail est suivie par une nuit de repos, et les souffrances mêmes nous offrent des consolations quand, en les endurant, nous savons que nous avons rempli nos devoirs.

– Doctrine des brutes et des esclaves ! dit le Nain, dont les yeux s'enflammaient d'une démente furieuse : je la méprise comme digne seulement des animaux qu'on immole. Mais je ne perdrai pas plus de paroles avec vous. À ces mots il se leva et ouvrit la porte de sa chaumière. Toutefois, avant d'y entrer, il se retourna vers Earnscliff, et ajouta avec véhémence : – De peur que vous ne croyiez que les services que je parais rendre aux hommes prennent leur source dans ce sentiment bas et servile qu'on appelle l'amour de l'humanité, apprenez que, s'il en existait un qui eût détruit mes plus chères espérances, qui eût déchiré et torturé mon cœur, qui eût fait un volcan de ma tête ; et si la vie et la fortune de cet homme étaient aussi complètement en mon pouvoir que ce vase fragile (prenant en main un pot de terre qui se trouvait près de lui), je ne le réduirais pas ainsi en atomes de poussière

(et il le lança avec fureur contre la muraille). Non, continua-t-il avec amertume, quoique d'un ton plus calme, je l'entourerais de richesses, je l'armerais de puissance, je ne le laisserais manquer d'aucun moyen de satisfaire ses viles passions, d'accomplir ses infâmes desseins ; j'en ferais le centre d'un effroyable tourbillon qui, privé lui-même de paix et de repos, renverserait, engloutirait tout ce qui se trouverait sur son passage : j'en ferais un fléau capable de bouleverser sa terre natale, et d'en rendre les habitants délaissés, proscrits, misérables comme moi.

Se précipitant alors dans sa hutte, il en ferma la porte avec violence, puis poussa deux verrous, comme pour être sûr qu'aucun être appartenant à une race qu'il avait prise en horreur ne viendrait troubler sa solitude.

Earnscliff s'éloigna avec un sentiment mêlé de compassion et d'horreur, cherchant en vain quels malheurs pouvaient avoir réduit à cet état de frénésie un homme qui paraissait avoir reçu de l'éducation, qui ne manquait pas de connaissances, et fort surpris de ce que le Nain, malgré sa réclusion absolue, savait tout ce qui se passait dans les environs, connaissait même les affaires particulières de sa famille. — Il n'est pas étonnant, pensait-il, qu'avec une pareille figure, une misanthropie si exaltée et des données si surprenantes sur les affaires de chacun, ce malheureux soit regardé

par le commun du peuple comme lié avec l'ennemi du genre humain.

Chapitre V

Au mois de mai, du printemps la puissance
Du rocher des déserts dompte l'aridité ;
Et malgré lui, sa féconde influence
De mousse et de lichen pare sa nudité.
Ainsi de la beauté tout reconnaît l'empire,
Le cœur le plus sévère est touché de ses pleurs,
Et se sent ranimé par son tendre sourire.
Beaumont.

À mesure que la saison nouvelle faisait sentir sa douce influence, on voyait plus souvent le solitaire assis sur son banc de pierre. Un jour, vers midi, une compagnie assez nombreuse qui allait à la chasse, et qui était composée de personnes des deux sexes, traversait la bruyère avec une suite de piqueurs conduisant des chiens, des faucons sur le poing, et remplissant l'air du bruit de leurs cors. À la vue de cette troupe brillante, le Nain allait rentrer dans sa chaumière, quand trois jeunes demoiselles, suivies de leurs domestiques, et que la curiosité avait engagées à se détacher de la troupe pour voir de plus près le sorcier de Mucklestane-Moor, parurent tout à coup devant lui. L'une fit un cri d'effroi en apercevant un être si difforme, et se couvrit les yeux

avec la main ; l'autre, plus hardie, s'avança en lui demandant d'un air ironique s'il voulait lui dire la bonne aventure ; la troisième, qui était la plus jeune et la plus jolie, voulant réparer l'incivilité de ses compagnes, lui dit que le hasard les avait séparées de leur société à l'entrée de la plaine, et que, l'ayant vu assis à sa porte, elles étaient venues pour le prier de leur indiquer le chemin le plus court pour aller à...

– Quoi ! s'écria le Nain, si jeune, et déjà si artificieuse ! Vous êtes venue, vous ne l'ignorez pas, fière de votre jeunesse, de votre opulence et de votre beauté, pour en jouir doublement par le contraste de la vieillesse, de l'indigence et de la difformité. Cette conduite est digne de la fille de votre père, mais non de celle de la mère qui vous a donné le jour.

– Vous connaissez donc mes parents ? vous savez donc qui je suis ?

– Oui. C'est la première fois que mes yeux vous aperçoivent mais je vous ai vue souvent dans mes rêves.

– Dans vos rêves ?

– Oui, Isabelle Vere. Qu'ai-je à faire, quand je veille, avec toi ou avec les tiens ?

– Quand vous veillez, monsieur, dit la seconde des compagnes d'Isabelle avec une sorte de gravité moqueuse, toutes vos pensées sont fixées sans doute sur

la sagesse ; la folie ne peut s'introduire chez vous que pendant votre sommeil.

– La nuit comme le jour, répliqua le Nain avec plus d'humeur qu'il ne convient à un ermite ou à un philosophe, elle exerce sur toi un empire absolu.

– Que le ciel me protège ! dit la jeune dame en ricanant, c'est un sorcier bien certainement.

– Aussi certainement que vous êtes une femme : que dis-je ? une femme ! il fallait dire une dame, une belle dame. Vous voulez que je vous prédise votre destinée future : cela sera fait en deux mots. Vous passerez votre vie à courir après des folies, dont vous serez lasse dès que vous les aurez atteintes. Au passé, des poupées et des jouets, au présent, l'amour et toutes ses sottises ; dans l'avenir, le jeu, l'ambition et les béquilles. Des fleurs dans le printemps, des papillons dans l'été, des feuilles fanées dans l'automne et dans l'hiver. J'ai fini, je vous ai dit votre bonne aventure.

– Eh bien, si j'attrape les papillons, c'est toujours quelque chose, dit en riant la jeune personne, qui était une cousine de miss Vere. Et vous, Nancy, ne voulez-vous pas vous faire dire votre bonne aventure ?

– Pas pour un empire, répondit Nancy en faisant un pas en arrière ; c'est assez d'avoir entendu la vôtre.

– Eh bien, reprit miss Ilderton en se tournant vers le

Nain, je veux vous payer comme si vous étiez un oracle et moi une princesse.

En même temps elle lui présenta quelques pièces d'argent.

– La vérité ne se vend ni ne s'achète, dit le solitaire en repoussant son offrande avec un dédain morose.

– Eh bien, je garderai mon argent pour me servir dans la carrière que je dois suivre.

– Vous en aurez besoin, s'écria le cynique : sans cela peu de personnes peuvent suivre, et moins encore être suivies. Arrêtez, dit-il à miss Vere au moment où ses compagnes partaient, j'ai encore deux mots à vous dire. Vous avez ce que vos compagnes voudraient avoir, ce qu'elles voudraient au moins faire croire qu'elles possèdent : beauté, richesse, naissance, talents.

– Permettez-moi de suivre mes compagnes, bon père : je suis à l'épreuve contre la flatterie et les prédictions.

– Arrêtez, s'écria le Nain en retenant le cheval par la bride, je ne suis pas un flatteur. Croyez-vous que je regarde toutes ces qualités comme des avantages ? Chacune d'elles ne traîne-t-elle pas à sa suite des maux innombrables ? des affections contrariées, un amour malheureux, un couvent, ou un mariage forcé ? Moi, dont l'unique plaisir est de souhaiter le malheur du

genre humain, je ne puis vous en désirer plus que votre étoile ne vous en promet.

– Eh bien, mon père, en attendant que tous ces maux m’arrivent, laissez-moi jouir d’un bonheur que je puis me procurer. Vous êtes âgé, vous êtes pauvre, vous vous trouvez éloigné de tous secours ; votre situation vous expose aux soupçons des ignorants, et peut-être par la suite vous exposerait-elle à leurs insultes. Consentez que je vous place dans une position moins fâcheuse ; permettez-moi d’améliorer votre sort ; consentez-y pour moi, si ce n’est pour vous : lorsque j’éprouverai les malheurs dont vous me faites la prédiction, et qui ne se réaliseront peut-être que trop tôt, il me restera du moins la consolation de n’avoir pas tout à fait perdu le temps où j’étais plus heureuse.

– Oui, dit le vieillard d’une voix qui trahissait une émotion dont il s’efforçait en vain de se rendre maître ; oui, c’est ainsi que tu dois penser, c’est ainsi que tu dois parler, s’il est possible que les discours d’une créature humaine soient d’accord avec ses pensées ? Attends-moi un instant ; garde-toi bien de t’éloigner avant que je sois de retour.

Il alla à son jardin, et en revint tenant à la main une rose à demi épanouie. – Tu m’as fait verser une larme, dit-il, c’est la seule qui soit sortie de mes yeux depuis bien des années ; reçois ce gage de ma reconnaissance.

Prends cette fleur, conserve-la avec soin, ne la perds jamais ! Viens me trouver à l'heure de l'adversité, montre-moi cette rose, montre-m'en seulement une feuille ; fût-elle aussi flétrie que mon cœur, fût-ce dans un de mes plus terribles instants de rage contre le genre humain, elle fera renaître dans mon sein des sentiments plus doux, et tu verras peut-être l'espérance luire de nouveau dans le tien. Mais point de message, point d'intermédiaire ; viens toi-même, viens seule, et mon cœur et ma porte, fermés pour tout l'univers, s'ouvriront toujours pour toi et tes chagrins. Adieu.

Il laissa aller la bride, et la jeune dame, après l'avoir remercié, s'éloigna fort surprise du discours que lui avait tenu cet être extraordinaire. Elle tourna la tête à plusieurs reprises, et chaque fois elle le vit à la porte de sa chaumière. Il semblait vouloir la suivre des yeux jusqu'au château d'Ellieslaw, et il ne rentra que lorsqu'il ne lui fut plus possible de l'apercevoir.

Cependant les compagnes de miss Vere ne manquèrent pas de la plaisanter sur l'étrange entretien qu'elle avait eu avec le fameux sorcier de Mucklestane-Moor.

– Isabelle a eu tout l'honneur de la journée, dit Lucy Ilderton. Son faucon a abattu le seul faisan que nous ayons rencontré ; ses yeux ont conquis le cœur d'un amant, et le magicien lui-même n'a pu résister à ses

charmes. Vous devriez, ma chère Isabelle, cesser d'accaparer, ou du moins vous défaire de toutes les denrées qui ne peuvent vous servir.

– Je vous les cède toutes pour peu de chose, répondit-elle, et le sorcier par-dessus le marché.

– Proposez-le à Nancy pour rétablir la balance ; vous savez que Nancy n'est pas une sorcière, répliqua miss Ilderton.

– Bon Dieu ! ma sœur, dit Nancy, que voudriez-vous que je fisse d'un tel monstre ? J'ai eu peur dès que je l'ai aperçu, et j'avais beau fermer les yeux, il me semblait que je le voyais encore.

– Tant pis, Nancy ; je vous souhaite, quand vous prendrez un admirateur, qu'il n'ait aucun autre défaut que ceux qu'on ne peut pas voir en fermant les yeux. Au surplus, n'en voulez-vous pas ? c'est une affaire arrangée, je le prends pour moi. Je le logerai dans l'armoire où maman renferme ses curiosités de la Chine, afin de prouver que l'imagination des artistes de Pékin et de Canton n'a jamais immortalisé en porcelaine de monstre comparable à celui que la nature a produit en Écosse.

– La situation de ce pauvre homme est si triste, dit Isabelle, que je ne puis, ma chère Lucy, goûter vos plaisanteries comme de coutume. S'il est sans

ressources, comment peut-il exister dans ce désert, si loin de toute habitation ? et s'il a les moyens de se procurer ce dont il a besoin, ne court-il pas le risque d'être volé, assassiné par quelqu'un des brigands dont on parle quelquefois dans ce voisinage ?

– Vous oubliez qu'on assure qu'il est sorcier, fit observer Nancy.

– Et si la magie diabolique ne lui réussit pas, reprit Lucy, il n'a qu'à se fier à sa magie naturelle. Qu'il montre à sa fenêtre sa tête énorme et son visage, le plus hardi voleur ne voudra pas le voir deux fois. Que ne puis-je avoir à ma disposition cette tête de Gorgone, seulement pour une demi-heure !

– Et qu'en feriez-vous, Lucy ? demanda miss Vere.

– Je ferais fuir du château ce sombre, raide et cérémonieux Frédéric Langley que votre père aime tant, et que vous aimez si peu. Au moins nous avons été débarrassées de sa compagnie pour le temps que nous avons mis à faire notre visite au sorcier. C'est une obligation que nous avons à Elshie, et je ne l'oublierai de ma vie.

– Que diriez-vous donc, Lucy, répondit à demi-voix Isabelle pour ne pas être entendue de Nancy, qui marchait en avant parce que le sentier où elles se trouvaient était trop étroit pour que trois personnes

pussent y passer de front ; que diriez-vous si l'on vous proposait d'associer pour la vie votre destinée à celle de sir Frédéric ?

– Je dirais non, NON, NON, trois fois NON, toujours de plus haut en plus haut, jusqu'à ce qu'on m'entendît de Carlisle.

– Mais si Frédéric vous disait que dix-neuf NON valent un demi-consentement ?

– Cela dépend de la manière dont ces NON sont prononcés.

– Mais si votre père vous disait : Consentez, ou...

– Je m'exposerais à toutes les conséquences de son *ou*, fût-il le plus cruel des pères.

– Et s'il vous menaçait d'un couvent, d'une abbesse, d'une tante catholique ?

– Je le menacerais d'un gendre protestant, et je ne manquerais pas la première occasion de lui désobéir par esprit de conscience. Mais Nancy marche bien vite ! Tant mieux, nous pourrions causer. Croyez-vous donc, ma chère Isabelle, que vous ne seriez pas excusable, devant Dieu et devant les hommes, de recourir à tous les moyens possibles plutôt que de faire un tel mariage ? Un ambitieux, un orgueilleux, un avare, un conspirateur ; mauvais fils, mauvais frère, détesté de tous ses parents ! Je mourrais mille fois, plutôt que de

consentir à l'épouser.

– Que mon père ne vous entende pas parler ainsi, ou faites vos adieux au château d'Ellieslaw.

– Eh bien, adieu au château d'Ellieslaw de tout mon cœur, si vous en étiez dehors et si je vous savais avec un autre protecteur que celui que la nature vous a donné. Ah ! ma chère cousine, si mon père jouissait de son ancienne santé, avec quel plaisir il vous aurait donné asile jusqu'à ce que vous fussiez débarrassée de cette cruelle et rude persécution !

– Ah ! plutôt à Dieu que cela fût possible, ma chère Lucy ! mais je crains que, faible de santé comme est votre père, il ne soit hors d'état de protéger la pauvre fugitive contre ceux qui viendront la réclamer.

– Je le crains bien aussi ; mais nous y penserons, et nous trouverons quelque moyen de sortir d'embarras. Depuis quelques jours, je vois partir et arriver un grand nombre de messagers : je vois paraître et disparaître des figures étrangères que personne ne connaît, et dont on ne prononce pas le nom ; on nettoie et on prépare les armes dans l'arsenal du château ; tout y est dans l'agitation et l'inquiétude, et j'en conclus que votre père et ceux qui sont chez lui en ce moment trament quelque complot. Il ne nous en serait que plus facile de former aussi quelque petite conspiration : nos messieurs n'ont pas pris pour eux toute la science politique, et il y a

quelqu'un que je désire admettre à nos conseils.

– Ce n'est pas Nancy ?

– Oh ! non. Nancy est une bonne fille ; elle vous est fort attachée, mais elle serait un pauvre génie en fait de conspiration, aussi pauvre que Renault et les autres conjurés subalternes de *Venise sauvée*¹ ; non, non, c'est un Jaffier ou un Pierre que je veux dire, si Pierre vous plaît davantage. Et cependant, quoique je sache que je vous ferais plaisir, je n'ose le nommer, de peur de vous contrarier en même temps. Ne devinez-vous pas ? Il y a un *aigle* et un *rocher* dans ce nom-là ; il ne commence point par un *aigle* en anglais, mais par quelque chose qui y ressemble en écossais². Eh bien, vous ne voulez pas le nommer ?

– Ce n'est pas du jeune Earnscliff que vous voulez parler, Lucy ? répondit Isabelle en rougissant.

– Eh ! à quel autre pouvez-vous penser ? Les Jaffier et les Pierre sont rares dans ce canton, quoiqu'on y trouve en grand nombre les Renault et les Bedmar.

– Quelle folle idée, Lucy ! vos drames et vos romans vous ont tourné la tête. Qui vous a fait connaître les inclinations de Earnscliff et les miennes ? elles n'ont

¹ Tragédie d'Orway.

² Miss Ilderton joue ici sur le nom d'*Earnscliff*. *Earn* signifie aigle (*eagle*) en écossais ; et *cliff*, rocher en anglais.

d'existence que dans votre imagination toujours si vive. D'ailleurs, mon père ne consentirait jamais à ce mariage ; Earnscliff lui-même... Vous savez la fatale querelle...

– Quand son père a été tué ! Cela est si vieux ? Nous ne sommes plus, j'espère, aux temps où la vengeance d'une querelle faisait partie de l'héritage qu'un père laissait à ses enfants, comme une partie d'échecs en Espagne, et où, à chaque génération, l'on commettait un meurtre ou deux, seulement pour empêcher le ressentiment de se refroidir. Nous en usons aujourd'hui avec nos querelles comme avec nos vêtements ; nous les cherchons pour nous, et nous ne réveillerons pas plus les ressentiments de nos pères que nous ne porterons leurs pourpoints tailladés et leurs hauts-de-chausses.

– Vous traitez la chose trop légèrement, Lucy, répondit miss Vere.

– Non, non, pas du tout. Quoique votre père fût présent à cette malheureuse affaire, on n'a jamais cru qu'il ait porté le coup fatal. Dans tous les cas, même aux époques des guerres de clans, la main d'une fille, d'une sœur, n'a-t-elle pas été souvent un gage de réconciliation ? Vous riez de mon érudition en matière de romans ; mais je vous assure que si votre histoire était écrite comme celle de mainte héroïne moins

malheureuse et moins méritante, le lecteur tant soit peu pénétrant vous déclarerait d'avance la dame des pensées d'Earnscliff et sa future épouse, à cause même de l'obstacle que vous supposez insurmontable.

– Nous ne sommes plus au temps des romans, mais à celui de la triste réalité ; car voilà le château d'Ellieslaw.

– Et j'aperçois à la porte sir Frédéric Langley, qui nous attend pour nous aider à descendre de cheval : j'aimerais mieux toucher un crapaud. Le vieux Horsington, le valet d'écurie, me servira d'écuyer.

En parlant ainsi, miss Ilderton fit sentir la houssine à son coursier, passa devant sir Frédéric, qui s'apprêtait à lui offrir la main, sans daigner jeter un regard sur lui, et sauta légèrement à terre dans les bras du palefrenier. Isabelle aurait bien voulu l'imiter, mais elle voyait son père froncer le sourcil et la regarder d'un air sévère ; elle fut contrainte de recevoir les soins d'un amant odieux.

Chapitre VI

Pourquoi nous donne-t-on le nom de voleurs, à nous qui sommes les gardes du corps de la nuit ? Qu'on nous appelle les compagnons de Diane dans les forêts, les gentilshommes des ténèbres, les favoris de la lune !

Shakespeare, *Henry IV*, partie 1.

Le solitaire avait passé dans son jardin le reste du jour où il avait eu la visite des trois cousines ; le soir, il vint s'asseoir sur son banc favori. Le disque du soleil brillait d'un rouge éclatant : à travers les flots de nuages qui passaient et repassaient sans cesse, l'astre colorait d'une teinte plus vive de pourpre les sommets des montagnes couvertes de bruyères, dont le vaste profil se dessinait à l'horizon de cette aride plaine. Il contemplait les nuages qui s'abaissaient en masses de plus en plus compactes ; et lorsqu'un des derniers rayons du soleil couchant vint tomber d'aplomb sur son étrange figure, on aurait pu le prendre lui-même pour le démon de l'orage qui se préparait, ou pour quelque gnome qu'un signal sinistre avait fait sortir tout à coup des entrailles

de la terre.

Pendant que le Nain avait les yeux tournés vers les vapeurs toujours croissantes de l'horizon, un cavalier arriva au grand galop, et, s'arrêtant comme pour laisser reprendre haleine à sa monture, fit à l'anachorète une espèce de salut avec un air d'effronterie mêlée de quelque embarras.

D'une taille maigre et élancée, cet homme n'en paraissait pas moins avoir la force et la constitution d'un athlète, comme quelqu'un qui avait fait métier toute sa vie de ces exercices qui développent la force musculaire en empêchant le corps de prendre trop d'accroissement. Son visage, brûlé par le soleil, annonçait l'audace, l'impudence et la fourberie ; des cheveux et des sourcils roux ombrageaient de petits yeux gris ; une paire de pistolets d'arçon garnissait les fontes de sa selle, et une autre paire brillait à sa ceinture ; il portait une jaquette de peau de buffle et des gants, celui de la main droite garni de petites écailles de fer, comme les anciens gantelets ; enfin, il avait la tête couverte d'une espèce de casque d'acier rouillé, et un grand sabre pendait à son côté. Tel est l'ensemble de ce personnage à physionomie sinistre.

– Eh bien, dit le Nain, voilà donc encore le Vol et le Meurtre à cheval !

– À cheval ? oui, oui, Elshie, répondit le bandit¹, votre science de médecin m’a remonté sur mon brave cheval bai.

– Et toutes ces promesses d’amendement que vous aviez faites pendant votre maladie, elles sont oubliées ?

– Parties avec l’eau chaude et la panade. Elshie, vous qui avez, dit-on, des liaisons avec l’*autre*² :

*Le diable étant en maladie,
D’être moine eut la fantaisie ;
Mais quand il se porta bien,
Du diable s’il en fit rien.*

– Tu dis vrai, répliqua le solitaire, il serait plus facile de faire perdre au corbeau son goût pour les cadavres, au loup sa soif du sang, que de changer tes inclinations perverses.

– Que voulez-vous que j’y fasse ! cela est né avec moi, c’est dans mon sang. De père en fils les lurons de Westburnflat ont tous été des rôdeurs et des pillards ; ils ont tous bu sec et mené joyeuse vie, tirant grande

¹ Reid Reiver.

² Le diable.

vengeance d'une petite offense, et ne refusant aucun travail bien payé.

– Fort bien ! et tu es aussi loup que celui qui la nuit ravage une bergerie. Pour quelle œuvre de l'enfer es-tu en course cette nuit ?

– Est-ce que votre science ne vous l'apprend pas ?

– Elle m'apprend que ton dessein est coupable, que ton action sera plus coupable encore, et que la fin sera pire que le reste.

– Et vous ne m'en aimez pas moins pour cela, reprit Westburnflat ; vous me l'avez toujours dit.

– J'ai des raisons pour aimer ceux qui sont le fléau de l'humanité ; tu en es un des plus épouvantables ! Tu vas répandre le sang ?

– Non ! oh non !... à moins qu'on ne fasse résistance ; car alors la colère l'emporte, vous savez. Non ; je veux seulement couper la crête d'un jeune coq qui chante trop haut.

– Ce n'est pas du jeune Earnscliff ? dit le Nain avec quelque émotion.

– Le jeune Earnscliff ? Non... *Pas encore*, le jeune Earnscliff ! mais son tour pourra venir, s'il ne prend garde à lui, et s'il ne retourne à la ville, au lieu de s'amuser ici à détruire le peu de gibier qui nous reste ;

s'il prétend agir en magistrat, et envoyer aux gens puissants d'Auld-Reekie¹ ses rapports sur les troubles du canton... oui, qu'il prenne garde à lui !

– C'est donc Hobbie d'Heugh-Foot ? Quel mal t'a-t-il fait ?

– Quel mal ? pas grand mal ; mais il dit que le dernier mardi gras² je n'osai me montrer de peur de lui, tandis que c'était de peur du shérif ; il y avait un mandat contre moi. Je me moque de Hobbie et de tout son clan ; mais ce n'est pas tant pour me venger que pour lui apprendre à ne pas donner carrière à sa langue en parlant de ceux qui valent mieux que lui ; je crois que demain matin il aura perdu la meilleure plume de son aile... Adieu, Elshie ; il y a quelques bons enfants qui m'attendent dans les montagnes. Je vous verrai en revenant, et, pour vous payer de vos soins, je vous amuserai du récit de ce que nous aurons fait.

Avant que le Nain eût le temps de répliquer, le bandit de Westburnflat partit au grand galop. Il pressait sans pitié son cheval de l'éperon, et le faisait sauter par-dessus les pierres dont la plaine était parsemée. En vain l'animal ruait, gambadait, se dressait ; il le forçait à suivre la ligne droite et restait ferme en selle. Bientôt le

¹ Édimbourg.

² *Fasterns E'en.*

solitaire le perdit de vue.

– Ce misérable, se dit le Nain, cet assassin couvert de sang, ce scélérat qui ne respire que le crime, a des nerfs et des muscles assez forts et assez souples pour dompter un animal mille fois plus noble que lui ; il le force à le transporter vers le lieu où il va se souiller d'un nouveau forfait ! Et moi, si j'avais la faiblesse de vouloir prévenir sa malheureuse victime, de chercher à préserver de la ruine une famille innocente, la décrépitude qui m'enchaîne ici mettrait un obstacle à mes bonnes intentions. Mais pourquoi désirerais-je qu'il en fût autrement ? Qu'ont de commun ma voix aigre, ma figure hideuse, ma taille mal conformée, avec ceux qui se prétendent les chefs-d'œuvre de la création ? Quand je rends un service, ne le reçoit-on pas avec horreur et dégoût ? Pourquoi donc prendrais-je quelque intérêt à une race qui me regarde et qui m'a traité comme un monstre, un être proscrit ? Non ; par toute l'ingratitude que j'ai éprouvée, par les injures que j'ai souffertes, par l'emprisonnement qu'on m'a fait subir, par les chaînes dont on m'a chargé, j'étoufferai dans mon cœur une sensibilité rebelle ! Je n'ai que trop souvent été assez insensé pour dévier de mes principes quand mes sentiments se liguèrent contre moi : comme si celui qui n'a trouvé de compassion dans personne devait en ressentir pour quelqu'un ? Que la destinée promène son char armé de faux sur l'humanité

tremblante, je ne me précipiterai pas sous ses roues pour lui dérober une victime. Quand le Nain, le sorcier, le bossu, aurait sauvé aux dépens de sa vie un de ces êtres si fiers de leur beauté ou de leur adresse, tout le monde applaudirait à cet échange d'un homme contre un monstre. Et cependant ce pauvre Hobbie, si jeune, si franc, si brave, si... Oublions-le ! je ne pourrais le secourir quand même je le voudrais ; mais si je le pouvais, je ne le voudrais pas : non, je ne le voudrais pas, dût-il ne m'en coûter qu'un souhait.

Ayant ainsi terminé son soliloque, il se retira dans sa chaumière pour se mettre à l'abri de l'orage qui s'annonçait par de grosses et larges gouttes de pluie. Les derniers rayons du soleil avaient disparu entièrement, à de courts intervalles deux ou trois éclats de tonnerre étaient répétés par les échos des montagnes comme le bruit d'un combat lointain.

Chapitre VII

Orgueilleux oiseau des montagnes,
Tes plumes vont servir de jouet aux autans.

...

Retourne aux lieux où tu plaças ton aire.
Tu n'y verras que cendres et débris.
Qui frappe l'air de ces lugubres cris ?...
Ce sont les accents d'une mère.

T. Campbell.

La nuit fut sombre et orageuse ; mais le matin se leva comme rafraîchi par la pluie. La lande sauvage de Mucklestane-Moor, quoique coupée par des monticules arides et par des flaques d'eau marécageuses, sembla s'animer sous l'influence d'un ciel serein, comme un air de bonne humeur et de gaieté peut répandre un charme inexprimable sur le visage le moins agréable. La bruyère était touffue et fleurie. Les abeilles que le solitaire avait ajoutées à ses petites propriétés rurales voltigeaient en joyeux essaims et remplissaient l'air des murmures de leur industrie. Quand le vieillard sortit de sa hutte, ses deux chèvres vinrent au-devant de lui pour recevoir leur nourriture qu'il leur distribuait chaque matin, et elles lui léchaient les mains en signe de

reconnaissance. – Pour vous du moins, leur dit-il, pour vous du moins la conformation de celui qui vous fait du bien ne change rien à votre gratitude ; vous accueillez avec transport l'être disgracié de la nature qui vous donne ses soins, et les traits les plus nobles que le ciseau d'un statuaire ait jamais produits seraient pour vous un objet d'indifférence et d'alarmes s'ils s'offraient à vous à la place du corps mutilé dont vous avez coutume de recevoir les soins... Lorsque j'étais dans le monde, ai-je jamais trouvé de tels sentiments de gratitude ? Non. Derrière ma chaise les domestiques que j'avais élevés depuis leur enfance me tournaient en dérision ; l'ami que je soutins de ma fortune, et pour l'amour de qui mes mains... (un mouvement convulsif agita tout son corps), cet ami m'enferma dans l'asile destiné aux êtres privés de la raison, me fit partager leurs souffrances, leurs humiliations, leurs privations ! Hubert seul... mais Hubert finira aussi par m'abandonner. Tous les hommes ne se ressemblent-ils pas ? ne sont-ils pas corrompus, insensibles, égoïstes, ingrats et hypocrites, jusque dans leurs prières à la Divinité, quand ils la remercient du soleil qui les éclaire, de l'air pur qu'ils respirent ?

Pendant qu'il se livrait à ses sombres réflexions, le solitaire entendit de l'autre côté de son enclos le pas d'un cheval, et une voix sonore qui chantait avec l'accent joyeux d'un cœur léger de souci :

*« Bon Hobbie Elliot, Hobbie, ô cher ami,
Avec vous volontiers, je m'en irais d'ici. »*

Au même instant, un gros chien de chasse franchit le mur.

Les chasseurs de ces cantons savent fort bien que la forme et l'odeur des chèvres rappellent tellement la forme et l'odeur du daim, que les limiers les mieux dressés s'élancent quelquefois sur elles. Le chien en question attaqua donc et étrangla aussitôt une des favorites de l'ermite, quoique Hobbie Elliot eût sauté à bas de son cheval pour sauver l'innocente créature.

Quand il vit les dernières convulsions d'une de ses favorites, le Nain, saisi d'un accès de frénésie et ne se possédant plus, tira une espèce de poignard qu'il portait sous son habit, et se précipita sur le chien pour le percer. Hobbie lui saisit le bras en disant : – Tout beau, Elshie, tout beau ; ce n'est pas ainsi qu'il faut traiter Killbuck. – Aussitôt la rage du Nain se tourna contre lui : déployant une vigueur qu'on ne lui aurait pas soupçonnée, il dégagea son bras en un clin d'œil, et appuya la pointe de son poignard sur la poitrine du fermier. Mais, jetant l'arme loin de lui avec horreur : – Non ! s'écria-t-il d'un air égaré, non ! pas une seconde

fois !

Hobbie recula de quelques pas, aussi surpris que confus d'avoir couru un tel danger de la part d'un homme qu'il aurait cru si peu redoutable. – Il a le diable au corps, à coup sûr ! Tels furent les premiers mots qui lui échappèrent ; puis il se mit à s'excuser d'un accident qu'il n'avait pu ni prévoir ni empêcher. – Je ne veux pas justifier tout à fait Killbuck, dit-il ; mais je suis fâché autant que vous de ce qui vient d'arriver ; je veux donc vous envoyer deux chèvres et deux grasses brebis de deux ans¹, pour réparer tout le mal ! Un homme sage et sensé, comme vous l'êtes, ne doit pas avoir de rancune contre une pauvre bête qui n'a fait que suivre son instinct. Une chèvre est cousine germaine d'un daim ; si c'eût été un agneau, on pourrait y trouver davantage à redire. Dans un endroit où il y a tant de chiens de chasse, vous devriez avoir des brebis plutôt que des chèvres, Elshie ; je vous en enverrai deux.

– Misérable, répondit le Nain, votre cruauté me prive d'une des deux seules créatures qui me fussent attachées !

– Bon Dieu, Elshie, c'est bien contre ma volonté. J'aurais dû penser que vous aviez des chèvres et tenir mon chien en laisse. Mais je vais me marier, voyez-

¹ *Fat-gimmers.*

vous, et cela m'ôte toute autre idée de la tête, je crois ! Mes deux frères apportent sur le traîneau le dîner de noces, ou une bonne partie ; je veux dire trois fameux chevreuils ; jamais on n'en vit courir de plus beaux dans la plaine de Dallom, comme dit la ballade. Ils ont fait un détour pour arriver, à cause des mauvais chemins. Je vous enverrais bien un peu de venaison ; mais vous n'en voudriez peut-être pas, parce que c'est Killbuck qui l'a tuée.

Pendant ce long discours, par lequel le bon habitant des frontières cherchait à calmer de son mieux le Nain offensé, celui-ci avait tenu les yeux baissés, comme pour se livrer à de profondes méditations ; enfin il s'écria : – L'instinct ! l'instinct ! Oui ! c'est bien cela ! le fort opprime le faible ; le riche dépouille le pauvre ; celui qui est heureux, ou pour mieux dire l'imbécile qui croit l'être, insulte à la misère de celui qui souffre. Retire-toi ; tu as réussi à porter le dernier coup au plus misérable des êtres. Tu m'as privé de ce que je regardais comme une demi-consolation. Retire-toi, répéta-t-il ; et il ajouta avec un sourire amer : Va jouir du bonheur qui t'attend chez toi.

– Ah ! dit Hobbie, je veux n'être jamais cru, si je ne désire vous emmener à mes noces. On n'en aura pas vu de pareilles depuis le temps du vieux Martin Elliot de la tour de Preakin. Il y aura cent Elliots pour courir la

brouze¹. Je vous enverrai chercher dans un traîneau avec un bon poney.

– Est-ce bien à moi que vous proposez de prendre part aux plaisirs du commun des hommes ?

– Comment, commun ! pas si commun. Les Elliots sont une vieille et bonne race.

– Va-t'en. Puisse le mauvais génie qui t'a conduit ici t'accompagner chez toi ! Si tu ne m'y vois, tu y verras mes compagnons fidèles, la misère et le désespoir. Ils t'attendent déjà sur le seuil de ta porte.

– Vous avez tort de parler ainsi, Elshie. Personne ne vous croit bon de reste, croyez-moi ; et voilà que vous me souhaitez malheur, à moi ou aux miens. Maintenant s'il arrive quelque chose à Grace, Dieu m'en préserve, ou à moi ou au pauvre chien, si je souffre quelque injure dans ma personne ou dans mes biens, je n'oublierai pas la part que vous y aurez eue.

– Va-t'en, répéta le Nain, va-t'en, et souviens-toi de moi quand tu sentiras le coup qui t'aura frappé.

– Eh bien, eh bien, dit Hobbie en remontant à cheval, je m'en vais ; on ne gagne rien, dit-on, à disputer avec les gens qui sont de travers, on ne les

¹ Espèce de course à cheval qui fait partie des réjouissances d'une noce.

redresse pas¹ ; mais s'il arrive quelque chose à Grace Armstrong, je vous promets un petit feu de sorcier, pourvu qu'on trouve un seul tonneau goudronné dans les cinq paroisses du canton.

Il partit ; et le Nain, après avoir jeté sur lui un regard de colère et de mépris, prenant une bêche avec un hoyau, se mit à creuser un tombeau pour sa chèvre. Un coup de sifflet, et les mots : – Hist, Elshie, st ! l'interrompirent dans cette triste occupation. Il leva la tête, et aperçut près de lui le bandit de Westburnflat. Semblable au meurtrier de Banquo², il avait le visage souillé de sang, ses éperons et les flancs de sa monture en étaient couverts.

– Eh bien, misérable, ton infâme projet est-il accompli ?

– Est-ce que vous en doutez, Elshie ? Quand je mets le pied dans l'étrier, mes ennemis peuvent sangloter d'avance ! Ils ont eu cette nuit, à Heugh-Foot, une belle illumination, et l'on y pousse encore des cris plaintifs sur la mariée.

– La mariée !

¹ C'est le préjugé contre l'humeur de ceux qu'on appelle les gens marqués au B.

² Allusion à Macbeth.

– Oui. Charly Cheat-the-Woody¹, comme nous l'appelons, c'est-à-dire Charlot Foster de Tinning-Beck, l'emmène dans le Cumberland. Elle m'a reconnu dans la bagarre, parce que mon masque s'était détaché. Vous sentez que si elle reparaissait dans le pays, je n'y serais pas en sûreté ; la bande des Elliots est nombreuse. Maintenant, ce que j'ai à vous demander c'est le moyen de la mettre en sûreté.

– Veux-tu donc l'assassiner ?

– Non, non, si je puis m'en dispenser. On dit qu'on envoie des gens aux plantations, qu'on les fait embarquer pour cela tout doucement dans les ports, et qu'on sait gré surtout à ceux qui amènent une jolie fille. Par delà les mers on a besoin de ce bétail femelle, qui n'est pas rare ici ; mais je veux faire mieux pour la nôtre. Il est une belle dame qui, à moins qu'elle ne devienne enfant docile, fera dans peu, bon gré mal gré, le voyage des grandes Indes. J'ai envie de faire partir Grace avec elle. C'est une bonne fille, après tout. Quel crève-cœur pour Hobbie, quand ce matin à son retour il ne trouvera ni maison ni fiancée !

– Et tu n'as aucune pitié de lui ?

– Aurait-il pitié de moi, s'il me voyait gravir la

¹ *Charlot Nargue-la-Potence.*

colline du château à Jeddart¹ ? C'est la pauvre fille que je plains. Pour lui, il en prendra une autre. Eh bien, Elshie, que dites-vous de cet exploit, vous qui aimez à entendre raconter ?

– L'air, l'océan, le feu, dit le Nain en se parlant à lui-même, les tremblements de terre, les tempêtes, les volcans, ne sont rien auprès de la rage de l'homme ; et qu'est-ce que ce bandit, si ce n'est un homme plus habile qu'un autre à remplir le but de son existence ?

– Écoute-moi, misérable, tu vas aller où je t'ai envoyé une fois.

– Chez l'intendant ?

– Oui ; tu lui diras qu'Elshender le Reclus lui ordonne de te donner de l'or. Mais rends la liberté à cette fille, renvoie-la dans sa famille ; qu'elle n'ait à se plaindre d'aucune insulte ; fais-lui seulement jurer de ne pas découvrir ton crime.

– Jurer ! Et si elle ne tient pas son serment ? les femmes n'ont pas une trop bonne réputation sur cet article. Un homme comme vous doit savoir cela. Aucune insulte, dites-vous ? Qui sait ce qui peut lui arriver, si elle reste longtemps avec Tinning-Beck !

¹ Le lieu des exécutions à Jeddart, et où plusieurs confrères de Westbarnflat ont joué le dernière scène de leur rôle tragique.

Charly Cheat-the-Woody est un brave luron. Mais si vingt pièces d'or m'étaient comptées, je crois pouvoir promettre qu'elle serait rendue à sa famille dans les vingt-quatre heures.

Le Nain tira de sa poche un petit portefeuille, écrivit une ou deux lignes, déchira le feuillet et le remit au brigand : – Tiens, lui dit-il en le regardant d'un air de menace, niais ne songe pas à me tromper ! si tu n'exécutes pas ponctuellement mes ordres, ta vie m'en répondra.

– Je sais que vous avez du pouvoir, Elshie, n'importe d'où il vienne, dit le bandit en baissant les yeux ; vous avez une prévoyance et un savoir de médecin qui vous servent à merveille, et l'argent pleut à votre commandement comme les fruits du grand frêne de Castleton dans une gelée d'octobre : je ne vous désobéirai pas.

– Pars donc, et délivre-moi de ton odieuse présence.

Le brigand donna un coup d'éperon à son cheval, et disparut sans répliquer.

Cependant Hobbie continuait sa route avec cette sorte d'inquiétude vague qu'on appelle un mauvais pressentiment. Avant d'avoir gravi la hauteur d'où il pouvait voir la maison, il aperçut sa nourrice, personnage qui était alors d'une grande importance en

Écosse, tant dans la haute classe que dans la moyenne, car on regardait la liaison établie entre la nourrice et le nourrisson comme trop intime pour être rompue, et il arrivait très fréquemment qu'elle finissait par être admise dans la famille, où on la chargeait d'une partie des soins domestiques.

– Qu'est-ce donc qui a pu faire venir si loin la vieille nourrice ? se demanda Hobbie dès qu'il eut reconnu Annapple. Jamais elle ne s'éloigne de la ferme à plus d'une portée de fusil. Vient-elle m'annoncer quelque malheur ? Les paroles du vieux sorcier ne peuvent pas me sortir de la tête. Ah ! Killbuck, mon garçon ! prendre une chèvre pour un daim, et justement la chèvre d'Elshie !

Annapple, le désespoir sur la figure, était arrivée près de lui ; saisissant son cheval par la bride, elle resta quelques instants sans pouvoir s'exprimer, tandis que Hobbie, ne sachant à quoi il devait s'attendre, n'osait l'interroger. – Mon cher enfant, s'écria-t-elle enfin, arrêtez !... n'allez pas plus loin !... c'est un spectacle qui vous fera mourir.

– Au nom du ciel, Annapple, expliquez-vous ! que voulez-vous dire ?

– Hélas ! mon enfant, tout est perdu, brûlé, pillé, saccagé ! Votre jeune cœur se briserait, mon enfant, si vous voyiez ce que mes vieux yeux ont vu ce matin.

– Et qui a osé faire cela ? Lâchez ma bride, Annaple, lâchez-la donc ! Où est ma mère ? où sont mes sœurs ? où est Grace ? Ah ! le sorcier ! j’entends encore ses paroles tinter à mon oreille.

Il pressa son cheval, et, ayant atteint le sommet de la colline, il découvrit le spectacle de désolation dont Annaple l’avait menacé. Des monceaux de cendres et de débris couvraient la place qu’avait occupée sa ferme. Ses granges, qui regorgeaient de grains et de fourrages, ses étables remplies de nombreux troupeaux, tout ce qui formait la richesse d’un cultivateur à cette époque, rien de cela n’existait plus. Hobbie resta comme anéanti. – Je suis ruiné, s’écria-t-il enfin, ruiné sans ressource ! Encore si ce n’était pas à la veille de mon mariage ! Mais je ne suis pas un enfant pour rester là à pleurer. Pourvu que je retrouve Grace, ma mère et mes sœurs bien portantes ! Eh bien, je ferai comme mon grand-père, qui alla avec Buccleugh servir en Flandre. Allons, je ne perdrai pas courage, ce serait le faire perdre à ces pauvres femmes.

Il s’avança avec fermeté vers le lieu du désastre, dans le dessein de porter à sa famille les consolations dont il avait besoin lui-même. Les habitants du voisinage, ceux surtout qui portaient son nom, s’y étaient déjà rassemblés. Les plus jeunes s’étaient armés, et ne respiraient que vengeance, quoiqu’ils ne sussent

sur qui la faire tomber ; les plus âgés s'occupaient des moyens de secourir la malheureuse famille, à qui la chaumière d'Annape, située à deux pas de la ferme, servait de refuge, et où chacun s'était empressé d'apporter ce qui pouvait être nécessaire, car on n'avait pu presque rien arracher à la fureur des flammes.

– Eh bien, disait un grand jeune homme, allons-nous rester toute la journée devant les murailles brûlées de la maison de notre parent ? À cheval, et poursuivons les brigands. Qui est-ce qui a un limier capable de nous guider ?

– Le jeune Earnscliff est déjà parti avec six chevaux pour tâcher de les découvrir, dit un second interlocuteur.

– Eh bien, reprit le premier, suivons-le donc, entrons dans le Cumberland ; brûlons, pillons, tuons ! tant pis pour les plus voisins.

– Un moment, jeune homme, dit un vieillard ; voulez-vous exciter la guerre entre deux pays qui sont en paix ?

– Voulez-vous que nous voyions brûler nos maisons sans nous venger ? Est-ce ainsi qu'agissaient nos pères ?

– Je ne vous dis pas, Simon, qu'il ne faut pas nous venger, répondit le vieillard plus prudent, mais, de notre

temps, il faut avoir la loi pour soi.

– Je doute, remarqua un autre, qu’il existe encore un homme qui sache les formalités à observer quand il faut poursuivre une vengeance légitime au delà des frontières. Tam de Whitram savait tout cela ; mais il est mort dans le fameux hiver.

– Oui, dit un quatrième, il était de la grande expédition quand on se porta jusqu’à Thirwall, un an après le combat de Philiphaugh¹.

– Bah ! s’écria un autre de ces conseillers de discorde, il ne faut pas être bien savant pour connaître ces formalités. Quand on est sur la frontière, on met une botte de paille enflammée au haut d’une pique ou d’une fourche, on sonne trois fois du cor, on proclame le mot guerre, et alors il est légitime d’entrer en Angleterre pour se remettre, de vive force, en possession de ce qui vous a été pris. Si vous n’en pouvez venir à bout, vous avez le droit de prendre à quelque Anglais l’équivalent de ce que vous avez perdu, mais pas davantage. Voilà la loi ancienne du *Border*, faite à Dundrennan du temps de Douglas-le-Noir : que le diable emporte qui en doute !

¹ On trouve dans les arguments et les notes des *Chants populaires d’Écosse*, comme dans le *Lai du dernier Ménestrel* le commentaire de toutes ces allusions. Ces deux ouvrages sont en quelque sorte la poésie du *Border* (frontières) ; le *Nain noir* en est un roman.

– Eh bien, mes amis, s'écria Simon, à cheval ! nous prendrons avec nous le vieux Cuddy ! il sait le compte des troupeaux et du mobilier perdu ; Hobbie en aura ce soir autant qu'il en avait hier. Quant à la maison, nous ne pouvons lui en apporter une ; mais nous en brûlerons une dans le Cumberland, comme on a brûlé Heugh-Foot : c'est ce que, dans tous les pays du monde, on appelle des représailles.

La proposition venait d'être accueillie avec enthousiasme par les plus jeunes de l'assemblée, quand Hobbie arriva. – Voilà Hobbie, répéta-t-on tout bas, le voilà ce pauvre garçon : c'est lui qui nous guidera. Tous s'empressèrent autour du malheureux fermier pour lui témoigner la part qu'ils prenaient à son malheur, et il ne put exprimer à ses voisins et à ses parents combien il était sensible à l'intérêt qu'ils lui marquaient, qu'en leur serrant la main. Quand il pressa celle de Simon d'Hackburn, son anxiété trouva enfin un langage. – Et où sont-elles ? dit-il, comme s'il eût craint de nommer les objets de son inquiétude. Simon lui montra du doigt la chaumière d'Annaple, et Hobbie s'y précipita avec l'air désespéré d'un homme qui veut savoir sur-le-champ tout ce qu'il doit craindre.

Dès qu'il fut entré, des acclamations de compassion s'élevèrent de tous les côtés : – Ce pauvre Hobbie ! ce pauvre garçon ! Il va apprendre ce qu'il y a de pire pour

lui ! Earnscliff ramènera peut-être la pauvre fille ! Puis le groupe, n'ayant point de chef reconnu, attendit tranquillement le retour de Hobbie, résolu à se mettre sous sa direction.

L'entrevue de Hobbie avec sa famille fut aussi triste qu'attendrissante. Ses trois sœurs se jetèrent à son cou en pleurant, et l'étouffèrent presque de caresses, afin de retarder l'instant où il s'apercevrait qu'il manquait là une personne non moins chère à son cœur.

– Que Dieu vous bénisse, mon fils ! Il peut nous secourir, LUI, alors que le secours du monde n'est qu'un roseau brisé. Tels furent les premiers mots que la vieille mère adressa à son petit-fils.

Il regarda autour de lui, tenant la main de deux de ses sœurs tandis que la troisième était encore suspendue à son cou. – Laissez-moi donc voir, dit-il, que je vous compte. Voilà ma mère, Annette, Jeanne, Lily ; mais où est... (Il hésita une minute.) – Où est Grace ? continua-t-il comme en faisant un effort. Le moment est bien mal choisi pour se cacher ou pour plaisanter.

– Ô mon frère ! notre pauvre Grace ! furent les seules réponses qu'il put obtenir, jusqu'à ce que sa mère, se levant et le séparant de ses sœurs éplorées, le conduisît vers un siège, puis lui dît avec cette sérénité touchante qu'une piété sincère peut seule procurer aux plus cruelles douleurs : – Mon fils, quand votre père fut

tué à la guerre et me laissa six orphelins à qui j'avais à peine de quoi donner du pain, j'eus le courage, ou, pour mieux dire, le ciel me donna le courage de prononcer : Que la volonté du Seigneur soit faite ! Eh bien, mon fils, des brigands ont mis le feu cette nuit à la ferme en cinq ou six endroits à la fois ; ils sont entrés armés, masqués ; ils ont pillé la maison, tué les bestiaux, emmené les chevaux, et, pour comble de malheur, enlevé notre pauvre Grace ! Priez le ciel qu'il vous donne la force de répéter avec moi : – Que SA volonté soit faite !

– Ma mère, ma mère, ne me pressez pas ainsi... C'est impossible... je ne suis qu'un pécheur... un pécheur endurci... Des hommes armés, masqués ! Grace enlevée !... Donnez-moi le sabre et le havresac de mon père. Je veux me venger, dussé-je aller chercher ma vengeance au fond de l'enfer.

– Oh ! mon fils, soyez soumis à la volonté de Dieu ; qui sait ce que sa bonté nous réserve ? Le jeune Earnscliff (que le ciel le protège !) s'est mis à la poursuite des brigands avec Davie de Stenhouse et quelques autres des premiers accourus. Je criais de laisser brûler la maison et de courir après Grace : Earnscliff a été le premier à partir. C'est le digne fils de son père ; c'est un loyal ami.

– Oui ! s'écria Hobbie, que le ciel le bénisse ! mais

il s'agit à présent de l'imiter. Adieu, ma mère, adieu, mes sœurs !

– Adieu, mon fils ! puissiez-vous réussir dans votre recherche ! mais que je vous entende donc dire avant votre départ : – Que la volonté de Dieu soit faite !

– Pas à présent, ma mère, pas à présent, cela m'est impossible.

Il sortait de la chaumière, quand, en se retournant, il vit le visage de sa vénérable aïeule se couvrir d'une nouvelle tristesse ; aussitôt il revint à elle et se précipita dans ses bras : – Eh bien, oui, ma mère, dit-il ; oui ! que SA volonté soit faite, puisque cela vous consolera.

– Que Dieu soit donc avec vous, mon fils, et qu'il vous accorde de pouvoir dire à votre retour : – Que son saint nom soit béni !

– Adieu, ma mère, adieu, mes sœurs, s'écria Elliot ; et il partit.

Chapitre VIII

Aux armes ! à cheval ! ne perdons pas leur trace,
S'écria le laird en courroux.

Si quelqu'un refusait de marcher avec nous,
Qu'il ne vienne jamais me regarder en face.

Ballade des frontières.

– À cheval ! à cheval ! lance au poing ! s'écria Hobbie en rejoignant la troupe qui l'attendait.

Plusieurs avaient déjà le pied dans l'étrier, et, pensant qu'Elliot cherchait des armes, chose difficile à trouver dans ce désordre, le vallon retentit de l'approbation bruyante de ses amis.

– À la bonne heure, Hobbie, dit Simon d'Hackburn ; je vous reconnais. Que les femmes pleurent et gémissent, rien de mieux, mais les hommes doivent rendre aux autres ce qu'on leur a fait ; c'est la sainte Écriture qui l'a dit.

– Taisez-vous, dit un vieillard d'un air sévère ; n'abusez pas de la parole de Dieu ; vous ne connaissez pas la chose dont vous parlez.

– Avez-vous quelques nouvelles, Hobbie ? êtes-vous

sur la voie ? Mes braves, ne nous pressons pas trop, dit le vieux Dick de Dingle.

– Que signifie de venir nous prêcher maintenant ? répliqua Simon à celui qui l’avait gourmandé. Si vous ne savez pas vous défendre, laissez faire ceux qui le peuvent. Puis s’adressant au vieux Dick : – Est-ce que vous croyez que nous ne connaissons pas la route d’Angleterre aussi bien que la connaissent nos pères ! N’est-ce pas de là que nous viennent tous les maux ? C’est l’ancien proverbe, et il dit vrai : Allons en Angleterre, comme si le diable nous poussait vers le sud.

– Nous suivrons la trace des chevaux d’Earnscliff, dit un Elliot.

– Je la reconnaîtrai dans la lande la plus obscure du Border, quand on y aurait tenu foire la veille, ajouta Hugh, le maréchal ferrant de Ringleburn, car c’est toujours moi qui chausse son cheval.

– Lâchez les limiers, dit un autre ; où sont-ils ?

– Oui, oui, la terre est sèche : la piste ne ment jamais !

Hobbie siffla ses chiens, qui erraient en hurlant autour des cendres de la ferme. – Allons, Killbuck, dit-il, prouve-nous ton savoir-faire aujourd’hui. Ensuite, comme éclairé d’une lumière soudaine, il ajouta : –

Mais le sorcier m'a dit quelque chose de tout ceci ; il peut fort bien savoir ce qu'il en est, soit par les coquins de ce monde, soit par les diables de l'autre : il me le dira, ou je le lui ferai avouer avec mon couteau de chasse.

Hobbie donna ses instructions à ses camarades : – Que quatre d'entre vous avec Simon courent du côté de Graemes-Gap ; si les brigands sont des Anglais, ils auront pris ce chemin. Que les autres se dispersent deux par deux ou trois par trois dans les bruyères, et qu'ils m'attendent au Trysting-Pool¹. Qu'on dise à mes frères, quand ils arriveront, de venir nous y joindre ; pauvres garçons ! Ils seront aussi désolés que moi ; ils ne se doutent guère dans quelle maison de deuil ils apportent notre venaison. Quant à moi, je vais au galop jusqu'à Mucklestane-Moor.

– Et si j'étais que de vous, dit alors Dick de Dingle, je parlerais au bon Elshie ; il peut tout vous dire, s'il est d'humeur à répondre.

– Il me le dira, reprit Hobbie occupé à préparer ses armes, ou je saurai pourquoi.

– Oui, mon enfant ! mais parlez-lui convenablement. Ces gens-là n'aiment pas qu'on les menace. Leurs communications avec les esprits les rendent assez

¹ L'étang du rendez-vous.

susceptibles.

– Ne vous inquiétez pas. Je suis en état aujourd’hui de braver tous les sorciers du monde et tous les diables de l’enfer. Et, sautant en selle, Hobbie partit au grand trot.

Bientôt, malgré l’impatience dont il était tourmenté, ne sachant pas le chemin que son cheval aurait à faire dans la journée, il n’osa plus presser sa marche ; il eut donc le temps de réfléchir sur la manière dont il devait parler au Nain, afin de tirer de lui tout ce qu’il pouvait savoir relativement aux malheurs qui lui étaient arrivés. Quoique vif et franc, comme la plupart de ses compatriotes, il ne manquait pas de cette adresse qui est aussi un de leurs traits caractéristiques. D’après la conduite de cet être mystérieux, le soir où il l’avait vu pour la première fois, et d’après tout ce qu’il en avait remarqué depuis lors, il prévit que les menaces et la violence n’obtiendraient rien de lui.

– Je lui parlerai avec douceur, comme le vieux Dickon me l’a conseillé, pensa-t-il. On a beau dire qu’il est ligué avec Satan, il faudrait qu’il fût pire qu’un diable incarné pour ne pas avoir pitié de ma position. D’ailleurs, il a plus d’une fois rendu service au pauvre monde. J’aurai donc soin de me modérer, je tâcherai de toucher son cœur, et si je n’en tire rien par la douceur, je serai toujours à temps de lui tordre le cou.

C'est dans ces dispositions que Hobbie s'approcha de la chaumière du solitaire. Elshie n'était pas sur son siège d'audience, et il ne put le découvrir dans son jardin ni dans son enclos. – Il est enfermé dans le fond de son donjon, dit-il ; il n'en voudra peut-être pas sortir ; mais tâchons de le toucher par les oreilles d'abord, avant de m'y prendre autrement.

Élevant la voix, et du ton le plus suppliant qu'il lui fut possible de prendre : – Mon bon ami Elshie ! cria-t-il... Point de réponse... – Bon père Elshie !... Même silence. – Que le diable emporte ta chienne de carcasse ! dit-il entre ses dents... Mon bon Elshie, n'accorderez-vous pas un mot d'avis au plus malheureux des hommes ?

– Malheureux ? dit le Nain. Tant mieux !

Ces mots se firent entendre à travers une petite lucarne pratiquée au-dessus de la porte, et par laquelle le solitaire avait la facilité de voir ce qui se passait hors de sa maison, sans être lui-même aperçu.

– Tant mieux, Elshie ! et pourquoi tant mieux ? N'avez-vous pas entendu que je vous ai dit que j'étais le plus malheureux des hommes ?

– Croyez-vous m'apprendre une nouvelle ? avez-vous oublié ce que je vous ai dit ce matin ?

– Non, Elshie ; et c'est parce que je m'en souviens

que je reviens vous voir. Celui qui a si bien connu le mal doit être capable d'indiquer le remède.

– Il n'y a point de remède aux maux de ce monde. Si j'en connaissais un, je commencerais par l'employer pour moi-même... N'ai-je pas perdu une fortune qui aurait suffi pour acheter cent fois toutes tes montagnes ? un rang auprès duquel ta condition n'est que celle du dernier paysan ? une société où je trouvais tout ce qu'il y a d'aimable et d'intéressant ?... N'ai-je pas perdu tout cela ? Je vis ici comme le rebut de la nature, dans la plus affreuse des retraites, et plus affreux moi-même que les objets horribles qui m'entourent ! et pourquoi d'autres vermisseaux se plaindraient-ils d'être foulés aux pieds de la destinée, quand moi-même je me trouve écrasé sous la roue de son char ?

– Vous pouvez avoir tout perdu, terres, amis, richesses ; mais vous n'avez jamais éprouvé un chagrin comme le mien ; jamais vous n'avez perdu Grace Armstrong. Et maintenant, adieu toutes mes espérances, je ne la verrai plus.

Ces paroles furent prononcées avec la plus vive émotion ; puis, comme si elles avaient épuisé ses forces, Hobbie garda le silence. Avant qu'il eût pu reprendre assez de résolution pour adresser au Nain de nouvelles prières, le bras nerveux de celui-ci se montra

à la lucarne, un gros sac de cuir à la main.

– Tiens, voilà le baume qui guérit tous les maux des hommes, dit Elshie en le laissant tomber. Du moins, c'est ainsi qu'ils le pensent, les misérables ! va-t'en. Te voilà deux fois plus riche que tu ne l'étais hier. Ne m'adresse plus ni questions ni plaintes. elles me sont aussi odieuses que les remerciements.

– C'est de l'or, en vérité ! dit Hobbie en faisant sonner le sac. Elshie, je vous remercie de votre bonté, mais je voudrais vous donner une reconnaissance de cet argent, une sûreté sur nos terres. Cependant, pour vous parler librement, je ne me soucierais pas de m'en servir avant de savoir d'où il vient. Je ne voudrais pas, quand j'en donnerai à quelqu'un, qu'il vînt à se changer en ardoises.

– Sot ignorant ! s'écria le Nain, jamais poison plus véritable n'est sorti des entrailles de la terre. Prends-le, fais-en usage, et puisse-t-il te profiter aussi bien qu'à moi !

– Mais je vous dis que ce n'est pas tant l'argent qui me touche. J'avais une jolie ferme et les trente plus belles têtes de bétail du pays ; mais ce n'est pas là ce qui me tient au cœur : si vous pouviez me donner quelques nouvelles de la pauvre Grace, je consentirais volontiers à être votre esclave toute ma vie, sauf le salut de mon âme. Parlez, Elshie, parlez !

– Eh bien donc, répondit le Nain, comme poussé à bout par ses importunités, puisque tes propres malheurs ne te suffisent pas, et que tu veux y ajouter ceux d’une compagne, cherche du côté de l’*ouest* celle que tu as perdue.

– L’*ouest*, Elshie ? c’est un mot bien vague.

– C’est le dernier que je prononcerai.

Le solitaire ferma la lucarne, et laissa parler Hobbie sans lui répondre davantage.

– L’*ouest* ! mais le pays est tranquille de ce côté. Serait-ce Jack du Todholes ? il est trop vieux pour faire un pareil coup. L’*ouest* ! par ma vie, ce doit être *Westburnflat*. – Elshie, Elshie, encore un mot, un seul mot. Est-ce *Westburnflat* ? Répondez-moi ! je ne voudrais pas m’en prendre à lui s’il est innocent... Point de réponse !... Si vous ne me dites rien, je croirai que c’est le bandit... Est-il devenu sourd ou muet ? Allons, allons, c’est Willie ! je ne l’aurais jamais cru. Il faut qu’il ait quelque autre appui que ses amis du Cumberland. Elshie ! Elshie ! adieu ; je n’emporte pas votre argent, parce que je ne veux pas m’en charger. Reprenez-le donc. Je vais rejoindre mes amis au lieu du rendez-vous. Reprenez votre sac quand je serai parti, si vous ne voulez pas m’ouvrir. – Il est sourd ou endiablé, peut-être tous les deux à la fois ; mais je n’ai pas le temps de disputer avec lui. Et Elliot partit pour le

rendez-vous qu'il avait assigné à ses amis.

Cinq ou six d'entre eux y étaient déjà arrivés, et presque au même instant le hasard y amena Earnscliff et ses compagnons. Ils avaient découvert les traces des bestiaux jusqu'à la frontière ; mais là ils avaient appris qu'une troupe considérable de jacobites étaient en armes, et qu'on parlait de soulèvements dans différentes parties de l'Écosse. Earnscliff ne regardait donc plus l'événement de la nuit précédente comme l'effet d'un brigandage ordinaire ou d'une vengeance particulière, mais comme la première étincelle de la guerre civile.

Le jeune homme embrassa Hobbie avec tous les témoignages d'un véritable intérêt, et l'informa du fruit de ses recherches. – Eh bien, dit ce dernier, je parierais ma tête qu'Ellieslaw est pour quelque chose dans cette trahison d'enfer, car il est lié avec tous les jacobites du Cumberland ; et, comme il a toujours protégé Westburnflat, cela s'accorde assez bien avec ce qu'Elshie m'a fait entendre.

Un autre se rappela qu'une fille de basse-cour d'Heugh-Foot avait entendu les brigands dire qu'ils agissaient au nom de Jacques VIII, et qu'ils étaient chargés de désarmer tous les rebelles ; selon d'autres, Westburnflat s'était vanté tout haut qu'il obtiendrait bientôt un commandement dans les troupes jacobites, sous les ordres d'Ellieslaw, lorsque celui-ci se serait

déclaré, et qu'alors on ferait un mauvais parti à Earnscliff et à tout ce qui serait attaché au gouvernement.

Le résultat fut qu'on ne douta plus que les brigands n'eussent agi sous les ordres de Westburnflat, peut-être à l'instigation secrète d'Ellieslaw, et qu'on résolut de se rendre sur-le-champ à la demeure du premier, afin de s'assurer de sa personne. Les amis dispersés des Elliots les avaient rejoints pendant leur délibération, et ils se trouvaient plus de vingt cavaliers bien montés et passablement armés.

Un ruisseau sorti d'une étroite ravine des montagnes se répandait sur la plaine marécageuse qui donne son nom au manoir de Westburnflat ; mais en cet endroit l'onde, naguère rapide comme un torrent, change de caractère et devient stagnante ; tel un serpent azuré se replie sur lui-même pour dormir. Sur une des rives et au centre de la plaine s'élevait la tour du bandit, qui était une de ces maisons fortifiées, jadis si nombreuses sur les frontières. En avant des murs, le terrain s'étendait en esplanade pendant l'espace d'environ cent toises ; plus loin ce n'était plus qu'une fondrière impraticable pour des étrangers, et les sentiers qui y conduisaient n'étaient connus que du maître et des siens. Cependant, parmi les Écossais rassemblés sous les ordres d'Earnscliff, plusieurs pouvaient servir de guides, car quoique le

genre de vie du propriétaire fût généralement connu, on était alors si peu scrupuleux sur l'article de la propriété, qu'il n'était pas aussi mal vu qu'il l'eût été dans une contrée plus civilisée. Parmi ses voisins plus paisibles, il était estimé à peu près comme le serait de nos jours un joueur, un amateur de combats de coqs, ou un jockey¹ ; comme un homme enfin dont les habitudes étaient blâmables et la société à éviter, mais dont on ne pouvait dire, après tout, qu'il fût flétri de cette infamie ineffaçable qui dans un pays où les lois sont observées s'attache à la profession de maraudeur. Dans la circonstance dont nous parlons, l'indignation ne provenait pas de cette source, mais de ce qu'il avait attaqué un voisin qui ne lui avait fait aucune injure, et surtout un membre du clan d'Elliot, dont la plupart de nos jeunes gens faisaient partie. Il se trouva donc naturellement dans la bande plusieurs personnes qui, familières avec les localités, conduisirent facilement leurs camarades jusqu'au pied de la tour de Westburnflat.

¹ *Horse-jockey*. Un amateur de chevaux.

Chapitre IX

Délivre-moi de la donzelle,
Emmène-la, dit le géant ;
Je ne suis point si mécréant
Que de vouloir mourir pour elle.

Romance du Faucon.

La tour était un bâtiment carré de l'aspect le plus sombre. Les murs en étaient très épais : les fenêtres, ou pour mieux dire les fentes qui en tenaient lieu, semblaient avoir été faites, non pour donner entrée à l'air et à la lumière, mais pour fournir aux habitants les moyens de repousser toute attaque du dehors. Une terrasse qui la couronnait était entourée d'un parapet, et donnait aux défenseurs l'avantage de combattre à couvert. Une seule porte, aussi étroite que solide, et revêtue de grosses lames de fer, donnait accès dans le donjon par un escalier en spirale.

À peine la troupe se fut-elle arrêtée devant la tour, que le bras d'une femme, passant au travers d'un créneau dans la partie supérieure, agita un mouchoir, comme pour implorer du secours. En l'apercevant, Hobbie fut près de devenir fou de joie. – C'est la main

de Grace ! s'écria-t-il : c'est le bras de Grace ! je le reconnaîtrais entre mille : il n'en existe pas un semblable. Il faut la délivrer, mes amis, nous fallût-il démolir pierre à pierre la tour de Westburnflat.

Earnscliff doutait qu'il fût possible de reconnaître à une telle distance le bras et la main d'une femme, mais il ne voulut rien dire qui pût diminuer les espérances du jeune fermier. On résolut donc de faire une sommation à la garnison ; et les cris de la troupe, joints au son d'un cor de chasse dont on s'était muni, firent paraître la tête d'une vieille à une des meurtrières.

– C'est la mère du brigand, dit Simon ; elle est cent fois pire que lui. La moitié du mal qu'il fait au pays est la suite de ses instigations.

– Qui êtes-vous ? que demandez-vous ? dit la respectable matrone.

– Nous désirons parler à William Graeme de Westburnflat, répondit Earnscliff.

– Il n'y est pas.

– Depuis quand est-il absent ?

– Je ne puis vous le dire.

– Quand reviendra-t-il ?

– Je n'en sais rien, répondit l'inexorable gardienne.

– Vous n'êtes pas seule dans la tour ?

– Seule. À moins que vous ne vouliez compter les rats.

– Ouvrez donc la porte, afin de nous le prouver. Je suis juge de paix, et nous sommes à la recherche d'un crime de félonie.

– Que le diable brûle les doigts à ceux qui tireront les verrous pour vous ouvrir ; quant à moi, jamais. N'êtes-vous pas honteux de venir trente hommes, le pot de fer en tête, avec des épées et des lances, pour effrayer une pauvre veuve !

– Nos informations sont positives : un vol considérable a été commis, il faut que nous fassions une visite.

– Et l'on a enlevé une jeune fille qui vaut cent fois plus que tout ce qu'on a volé, ajouta Hobbie.

– Le seul moyen de prouver l'innocence de votre fils, continua Earnscliff, est de nous ouvrir sans résistance, et de nous laisser visiter la maison.

– Oui-da ? Et que ferez-vous donc si je n'ouvre pas à une bande de vauriens ? dit la portière d'un ton railleur.

– Nous entrerons avec les clefs du roi, et nous casserons la tête à tous ceux qui tomberont sous nos mains, s'écria Hobbie exaspéré.

– Gens qu'on menace vivent longtemps, riposta la vieille avec le même accent ironique. Essayez, mes amis, essayez, la porte est solide. Elle a résisté à plus forts que vous.

À ces mots, elle se retira en poussant un grand éclat de rire.

Les assiégeants tinrent une conférence sérieuse. L'épaisseur des murs était telle qu'ils auraient pu braver même le canon pendant quelque temps. La porte, revêtue de lames de fer, était si solide, qu'aucune force humaine ne semblait en état de la briser. – Ni tenailles ni marteaux ne pourront y mordre, dit Hugh, le maréchal ferrant de Ringleburn ; autant vaudrait essayer de l'enfoncer avec des tuyaux de pipe.

Sous l'entrée, à la distance de neuf pieds, qui formaient l'épaisseur de la muraille, il y avait une seconde porte en chêne garnie de clous et assurée par de grandes barres de fer croisées en tous sens. Enfin on ne pouvait trop compter sur la sincérité de la vieille, qui prétendait être seule dans la tour ; car le sentier qui y conduisait portait les traces récentes du passage de plusieurs cavaliers.

À ces difficultés se joignait celle de se procurer les moyens d'attaque. Il ne fallait pas même penser à trouver des échelles assez hautes pour parvenir aux créneaux, et les fenêtres, outre leur élévation, étaient

garnies d'épais barreaux ; il ne fallait pas non plus penser miner, faute d'outils et de poudre. On eut d'abord l'idée de convertir le siège en blocus ; mais il était à craindre que pendant ce temps Westburnflat ne fût secouru par ses confédérés, surtout si, comme on le soupçonnait, il était à la tête d'un parti de jacobites ; d'ailleurs on manquait d'abri et de provisions.

Hobbie grinçait des dents, et il tournait autour de la forteresse sans découvrir le moyen d'y pénétrer. – Mes amis, s'écria-t-il tout à coup comme frappé d'une inspiration soudaine, suivons l'exemple que nous ont laissé nos pères ; coupons du bois, formons un bûcher contre la porte, et enfumons la vieille sorcière comme un jambon.

On se mit à l'œuvre sans différer : tous les sabres, tous les couteaux, furent employés à couper les buissons et les saules qui croissaient sur les rives d'un ruisseau voisin ; on empila le bois contre la porte, on se procura du feu à l'aide d'un fusil. Hobbie, tenant en main un brandon de paille enflammée, s'avancait vers le bûcher, quand on vit le bout d'une carabine sortir d'une meurtrière ; en même temps on entendit le brigand s'écrier : – Grand merci, bonnes gens, vous êtes bien bons de travailler à notre provision d'hiver. Mais si l'un de vous avance d'un pas, ce sera le dernier de sa vie.

– C’est ce qu’il faudra voir, répondit intrépidement Elliot sans s’arrêter.

Le maraudeur fit feu, mais sans atteindre Hobbie ; Earnscliff, au contraire, tira un coup si bien ajusté, que la balle, traversant l’étroite ouverture, vint effleurer la joue du scélérat et en fit jaillir le sang. Willie s’aperçut probablement que son poste ne le mettait plus en sûreté, car il demanda aussitôt à parlementer.

– Pourquoi, dit-il, venez-vous attaquer un homme honnête et paisible ?

– Parce que vous retenez une prisonnière, et que nous avons résolu de la délivrer, répondit Earnscliff.

– Et quel intérêt prenez-vous à elle ?

– C’est ce que vous n’avez pas le droit de nous demander, vous qui la retenez de vive force.

– Ah ! je puis au moins m’en douter ! Au surplus, je n’ai pas envie de me faire une querelle à mort en versant le sang d’aucun de vous, quoique Earnscliff, qui sait viser si juste, n’ait pas craint de verser le mien. Pour prévenir de plus grands malheurs, je consens à vous rendre ma prisonnière, puisque vous ne vous en irez qu’à cette condition.

– Et tout ce que vous avez volé à Hobbie, s’écria Simon, vous n’en parlez pas ! Croyez-vous que nous souffrirons que vous veniez piller nos étables comme si

c'était le poulailler d'une vieille femme ?

– Je sais ce qui est arrivé à Hobbie, répliqua le brigand ; mais, sur mon âme et conscience, il n'y a pas dans la tour un clou qui lui appartienne : tout a été emporté dans le Cumberland. Je connais les voleurs, je vous promets de lui faire rendre tout ce qui pourra se retrouver. Si, dans trois jours, il veut aller à Castleton avec deux amis, je m'y rendrai avec deux des miens, et je tâcherai de lui donner satisfaction.

– C'est bon ! c'est bon ! cria Hobbie. Ne parlez pas de cela, dit-il tout bas à Simon ; tâchons seulement de tirer la pauvre Grace des griffes de ce vieux scélérat.

– Earnscliff, demanda le brigand toujours placé derrière sa meurtrière, me donnez-vous votre parole, sur votre honneur et sur votre gant, que je serai libre de sortir de la tour et d'y rentrer ? Je demande cinq minutes pour ouvrir la porte, et autant pour en fermer les verrous ; me le promettez-vous ?

– Vous aurez tout le temps qui vous sera nécessaire ; je vous en donne ma parole sur mon honneur et sur mon gant.

– Écoutez, Earnscliff, il vaudrait mieux que vous fissiez reculer vos gens hors de la portée du fusil, et nous resterions tous deux sans armes, près de la porte de la tour. Ce n'est pas que je doute de votre parole ;

mais il est toujours bon de prendre ses précautions.

– Camarade, pensa Hobbie en reculant avec ses compagnons, si je te tenais au Turner's Holm¹, avec seulement deux honnêtes gens pour témoins, tu souhaiterais bientôt de t'être cassé une jambe plutôt que d'avoir touché à rien de ce qui m'appartenait.

– Eh bien, dit Simon, scandalisé de le voir capituler si facilement, après tout, ce Westburnflat a une plume blanche dans son aile² : il n'est pas digne de mettre les bottes de son père.

Cependant la porte de la tour fut ouverte ; Willie en sortit avec une jeune femme, et sa vieille mère se tint auprès, comme en sentinelle. – Voilà ma prisonnière, dit le brigand ; je vous la livre saine et sauve ; qu'un ou deux d'entre vous s'approchent pour la recevoir.

Earnscliff restait immobile de surprise. Ce n'était pas Grace Armstrong, mais miss Isabelle Vere qui était devant ses yeux.

– Ce n'est pas Grace, s'écria Hobbie en accourant

¹ Il y a sur les frontières des deux royaumes une prairie unie, appelée Turner's-Holm, dans l'endroit où le ruisseau qu'on nomme Crissop se joint au Liddel. On dit qu'elle fut ainsi appelée parce qu'on la choisit souvent pour des joutes et des tournois dans le temps des juridictions de frontières.

² Expression populaire, pour dire : n'est pas si noir, ou si brave, qu'on le dit.

vers Willie et le couchant en joue : où est Grace ? Qu'en as-tu fait ? parle, ou tu es mort.

– Songez que j'ai donné ma parole, Hobbie, dit Earnscliff en détournant l'arme ; et tous ses camarades répétèrent en désarmant Elliot : – Earnscliff a engagé sa main et son gant, sa parole et sa foi ; songez, Hobbie, que nous ne devons pas trahir le gage donné à Westburnflat, fût-il le plus grand coquin du monde.

Le maraudeur avait pâli ; en se voyant ainsi protégé, il reprit courage. – Elle n'est pas entre mes mains, dit-il ; si vous en doutez, je consens à vous laisser visiter la tour. Au surplus, j'ai tenu ma parole ; j'ai droit d'attendre que vous tiendrez la vôtre. – Si ce n'est pas cette prisonnière que vous cherchiez, dit-il à Earnscliff, vous allez me la rendre, car je suis responsable de sa personne envers qui de droit.

– Pour l'amour de Dieu, monsieur Earnscliff, dit Isabelle en joignant les mains d'un air de terreur, n'abandonnez pas une infortunée que tout le monde semble avoir abandonnée.

– Ne craignez rien, lui répondit-il tout bas ; je vous défendrai aux dépens de ma vie. – Misérable ! dit-il à Westburnflat, comment avez-vous osé insulter cette dame ?

– C'est ce dont je rendrai compte à ceux qui ont

pour me faire cette question plus de droits que vous n'en pouvez avoir, répliqua le maraudeur. Songez seulement que si vous me l'enlevez à main armée, c'est vous qui en serez responsable. Un homme ne saurait se défendre contre vingt. Tous les hommes des Mearns n'en peuvent faire plus qu'ils ne peuvent¹.

– C'est un imposteur ! dit Isabelle ; il m'a arrachée par violence des bras de mon père.

– Peut-être a-t-il eu ses raisons pour vous le faire croire, dit le brigand ; au surplus, ce n'est pas mon affaire.

– Ainsi donc vous ne voulez pas me la rendre ?

– Vous la rendre, mon brave ! non certainement. Je suis aux ordres de miss Vere, et je suis prêt à la reconduire partout où elle le désirera.

– Cela est peut-être déjà arrangé entre vous deux.

– Et Grace ! s'écria Hobbie ; où est Grace ? Croyez-vous que cela se passe ainsi ?

Et pendant qu'Earnscliff était tout occupé de miss Vere, il se précipita sur Willie le sabre à la main.

– Un instant, Hobbie ! dit le brigand. Et se

¹ C'est-à-dire, ils ont beau être braves, ils cèdent aussi au nombre. Les *Mearns* ou le comté de Kincardine sont une province d'Écosse.

rapprochant de la porte que la vieille tenait entrouverte, il la franchit en toute hâte, puis la ferma aussitôt.

Hobbie voulut le frapper, mais il ne l'atteignit pas ; cependant le coup était si bien lancé, qu'il enleva un épais fragment du linteau. La marque existe encore, et on la montre comme une preuve de l'étonnante vigueur de nos ancêtres.

– Cela n'est pas bien, Hobbie, dit le vieux Dick ; voilà deux fois que vous manquez à la parole donnée sur l'honneur et sur le gant. Pour qui voulez-vous donc nous faire passer dans le pays ? Willie Westburnflat a tenu sa promesse, nous devons être fidèles à la nôtre. Il vous a donné rendez-vous à Castleton ; eh bien, si alors il ne vous rend pas justice, nous prendrons de nouveau les armes contre lui, avec tous nos amis, et nous l'ensevelirons sous les ruines de sa tour.

Ce froid raisonnement ne versa aucun baume sur les blessures du brave fermier ; mais il ne pouvait rien faire sans ses compagnons, et il fut obligé de se soumettre.

Pendant ce temps miss Vere avait témoigné à Earnscliff le désir d'être reconduite sur-le-champ chez son père ; il s'empressa de la satisfaire, et cinq ou six jeunes gens s'offrirent pour lui servir d'escorte jusqu'à Ellieslaw. Mais Hobbie ne fut pas de ce nombre : rongé par le chagrin que lui faisaient éprouver les événements de cette journée, désespéré surtout de n'avoir pu

retrouver sa chère Grace, il reprit tristement le chemin de la chaumière d'Annaple, rêvant à ce qu'il lui restait à faire pour adoucir le sort de sa famille. Enfin, toute la bande de ses amis se dispersa quand ils eurent traversé le marais, et le maraudeur avec sa mère les suivirent de l'œil jusqu'à ce qu'ils eussent disparu.

Chapitre X

Je quittai le réduit de celle qui m'est chère,
C'était hier, la neige étalait sa blancheur :
Je reviens quand l'été fait briller sa lumière,
Je retrouve la rose exhalant son odeur.

Ancienne ballade.

Piqué de ce qu'il appelait l'indifférence de ses amis, Hobbie poursuivait solitairement son chemin. – Que le diable te rende fourbu ! dit-il avec impatience à son cheval fatigué, qui bronchait à chaque pas, en lui faisant sentir l'éperon : tu es comme tous les autres. N'est-ce pas moi qui t'ai élevé, qui t'ai nourri ? et voilà maintenant que tu regimbes ! Oui, tu es comme les autres. Ils sont tous mes parents, quoique d'un peu loin ; j'aurais donné pour eux sang et biens, je les aurais servis la nuit comme le jour, et je crois qu'ils ont plus d'égards pour le bandit de Westburnflat que pour moi. Ah, mon Dieu ! C'est pourtant d'ici que j'aurais dû distinguer les lumières d'Heugh-Foot. Malheur à moi ! je ne verrai plus briller à Heugh-Foot la chandelle ou le charbon ! Si ce n'était à cause de ma mère, de mes sœurs et de cette pauvre Grace, je crois que je donnerais

de l'éperon à mon cheval, et que je le ferais sauter dans la rivière pour en finir tout d'un coup.

Ce fut dans cette disposition au désespoir qu'il arriva devant la chaumière, asile de sa famille. En approchant de la porte, il entendit ses sœurs parler avec vivacité et d'un ton de gaieté. – Le diable soit des femmes ! dit-il ; il faut toujours qu'elles chuchotent, qu'elles jasant, qu'elles rient ; rien au monde ne pourrait les en empêcher ! Et cependant je suis bien aise qu'elles ne perdent pas courage, les pauvres créatures ! Après tout, c'est sur moi et non sur elles que le plus fort du coup est tombé.

Tout en parlant ainsi, il attachait son cheval sous un hangar : – Allons, lui dit-il, il faut que tu t'en ressentes comme ton maître : tu n'auras aujourd'hui ni couverture ni litière ! nous aurions mieux fait de nous jeter tous les deux dans le gouffre le plus profond.

La plus jeune de ses sœurs vint l'interrompre. – Eh bien ! Hobbie, lui dit-elle, à quoi vous amusez-vous là, tandis qu'il y a quelqu'un, arrivé du Cumberland, qui vous attend depuis plus d'une heure ? Dépêchez-vous d'entrer, je vais desseller Tarras.

– Quelqu'un du Cumberland ? s'écria Hobbie ; et remettant la bride dans la main de sa sœur, il se précipita vers la chaumière. – Où est-il ? où est-il ? m'apporte-t-il des nouvelles de Grace ? s'écria-t-il en

regardant autour de lui et n'y apercevant que des femmes.

– Il n'a pu différer plus longtemps, dit sa sœur aînée en tâchant d'étouffer une envie de rire.

– Allons, allons, filles ! dit la mère, il ne faut pas le tourmenter davantage. Regardez bien, mon enfant ; est-ce que vous ne voyez pas ici quelqu'un que vous n'avez pas laissé ce matin ?

– J'ai beau regarder, ma mère, je ne vois que vous et les trois petites sœurs.

– Ne sommes-nous pas quatre à présent, mon frère ? dit la plus jeune qui rentrait alors, et dont il avait oublié l'absence.

Au même moment Hobbie serra dans ses bras sa chère Grace, qu'il n'avait pas reconnue, tant à cause de l'obscurité qui régnait dans la chaumière, que parce qu'elle s'était couverte du plaid d'une de ses sœurs. – Ah ! avez-vous osé me tromper ainsi ? lui dit-il.

– Ce n'est pas ma faute ! s'écria Grace en cherchant à se couvrir le visage de ses mains, pour cacher sa rougeur et se défendre des tendres baisers dont son fiancé punissait son stratagème ; ce n'est pas ma faute ! C'est Jenny, ce sont les autres qu'il faut embrasser, car c'est à elles qu'appartient l'idée.

– C'est bien ce que je ferai ! s'écria Hobbie et il

embrassait tour à tour ses sœurs et sa mère, avec des transports de joie, en s'écriant qu'il était le plus heureux des hommes.

– Eh bien, mon enfant, dit la bonne vieille, qui ne perdait jamais une occasion d'inspirer des sentiments religieux à sa famille, remerciez donc celui qui vous accorde ce bienfait, le Dieu qui tira la lumière des ténèbres et le monde du néant. Ne vous avais-je pas promis qu'en disant « SA volonté soit faite », vous auriez sujet de dire « que SON nom soit loué » ?

– Oui, ma mère, oui ! et je l'en remercie bien, comme aussi de m'avoir laissé une seconde mère quand il m'a retiré la mienne, une mère qui me fait penser à lui dans le bonheur et dans l'adversité.

Après quelques prières et un moment de recueillement solennel dans cette famille reconnaissante des bontés de la Providence, la première question de Hobbie fut de demander à Grace le récit de ses aventures. Elle lui dit qu'éveillée par le bruit que les brigands faisaient dans la ferme, elle s'était levée à la hâte, et que, voyant les flammes monter de tous les côtés, elle songeait à se sauver, lorsque, le masque de Westburnflat étant venu à tomber, elle avait eu l'imprudence de prononcer son nom ; qu'aussitôt il lui avait lié un mouchoir sur la bouche, et l'avait placée en croupe derrière un de ses compagnons.

– Je lui casserai sa tête maudite, s'écria Hobbie, n'y eût-il qu'un Graeme au monde en le comptant.

Grace, reprenant son récit, lui dit qu'on l'avait emmenée vers le sud, mais qu'à peine la troupe était-elle entrée dans le Cumberland, un homme, connu d'elle pour être cousin de Westburnflat, accourant à toute bride, vint parler au chef de la bande ; qu'après une courte consultation, celui-ci lui dit qu'on allait la reconduire à Heugh-Foot. On l'avait placée derrière le dernier venu, qui l'avait ramenée en toute diligence, et sans lui dire un seul mot, jusqu'à environ un quart de mille de la chaumière d'Annape, où il l'avait laissée.

Les deux frères de Hobbie étaient arrivés dans la journée. Après avoir appris les événements de la nuit précédente, ils étaient partis pour se mettre aussi à la recherche des brigands ; et n'en ayant découvert aucune trace, ils rentraient en ce moment. Ils furent ravis de retrouver Grace, qui fut obligée de recommencer sa narration. À son tour, Hobbie conta son expédition à Westburnflat ; et, après avoir joui du plaisir de retrouver sa maîtresse, des réflexions d'un genre plus triste commencèrent à se présenter à son esprit. – Je ne suis embarrassé ni pour mes frères ni pour moi, dit-il : nous dormirons à côté du bidet, comme cela nous est arrivé plus d'une fois à la belle étoile dans les montagnes ; mais vous autres, comment allez-vous

passer la nuit ici ? comment y serez-vous demain, les jours suivants ?

– N'est-ce pas une chose barbare, dit une des sœurs, d'avoir réduit une pauvre famille à un état si déplorable ?

– De ne nous avoir laissé ni brebis, ni agneau, ni rien de ce qui broute l'herbe ? dit le plus jeune des trois frères.

– S'ils avaient quelque rancune contre nous, dit le second, nommé Henry, n'étions-nous pas bons pour nous battre contre eux ? Et il faut que tous les trois nous ayons été absents ! Si nous nous étions trouvés ici, l'estomac de Will Graeme n'aurait pas eu besoin de son déjeuner ce matin. Mais il ne perdra rien pour attendre ; n'est-ce pas, Hobbie ?

– Nos amis, dit Hobbie en soupirant, veulent attendre le rendez-vous qu'il m'a donné à Castleton, pour s'arranger à l'amiable. Il faut bien en passer par où ils veulent.

– S'arranger à l'amiable ! s'écrièrent ses frères, après un acte de scélératesse tel qu'on n'en a jamais vu de nos jours dans le pays !

– Cela est vrai, dit Hobbie, et le sang m'en bouillait dans les veines ; mais la vue de Grace m'a un peu calmé.

– Et la ferme, reprit John, qui nous la rendra ? Nous sommes ruinés sans ressource. J’ai été avec Henry en examiner les débris : il n’en est rien échappé. Il faut que nous nous fassions soldats : et alors que deviendront notre mère et nos sœurs ? Quand Westburnflat le voudrait, a-t-il le moyen de nous indemniser ? il ne possède pas une bête à quatre pieds, excepté son cheval ; encore est-il épuisé par ses courses nocturnes. Nous sommes ruinés complètement.

Hobbie jeta un regard douloureux sur Grace Armstrong, qui ne lui répondit que par un soupir et en baissant tristement les yeux.

– Mes enfants, dit la mère, ne vous découragez pas ; nous avons des parents qui ne nous abandonneront pas dans l’adversité. Sir Thomas Kittleloof est mon cousin au troisième degré du côté de sa mère ; et, comme il a été un des commissaires pour l’Union, il a reçu des poignées d’argent, sans compter qu’il a été créé chevalier baronnet.

– Et il ne donnerait pas une épingle pour nous, répliqua Hobbie. D’ailleurs, le pain qu’il nous accorderait s’attacherait à mon gosier ; je ne pourrais l’avaler, parce que c’est le prix auquel il a vendu l’indépendance et la couronne de la vieille Écosse.

– Mais le laird de Dunder, dont la mère était l’arrière-petite-cousine de la mienne ? dit la vieille :

c'est une des plus anciennes familles du Teviotdale.

– Il est dans la Tolbooth, ma mère ; il est dans le Cœur du Midlothian¹ pour cent mares d'argent qu'il a empruntés à Saunders Wyliecoat le procureur.

– Le pauvre homme ! reprit mistress Elliot : ne pourrions-nous lui envoyer quelques secours ?

– Hé ! mon Dieu ! grand-mère, dit Hobbie avec un mouvement d'impatience, vous oubliez donc qu'il ne nous reste rien ?

– Cela est vrai, mon fils ; il est si naturel de désirer secourir ses parents !... Mais le jeune Earnscliff...

– Il n'est pas bien riche, et il a un nom à soutenir. Sans doute il ferait pour nous tout ce qu'il lui serait possible de faire ; mais ce serait une honte d'avoir recours à lui. En un mot, ma mère, il est inutile de chercher parmi vos nombreux parents. Ceux qui sont riches et puissants nous ont oubliés et ne nous regardent plus ; ceux de notre rang n'ont tout juste que le nécessaire, ils ne peuvent venir à notre secours.

– Eh bien, Hobbie, il faut mettre notre confiance dans CELUI qui peut faire sortir des amis et des trésors du fond d'un marécage, comme on dit.

¹ *Tolbooth, Heart of Midlothian.* Noms populaires de la prison d'Édimbourg.

– Vous m’y faites songer, ma mère, répondit-il en se levant brusquement et en frappant du pied. Les événements de la journée m’ont tellement bouleversé l’esprit que j’en perds la mémoire et le jugement. Vous avez raison ; j’ai un ami qui m’a offert ce matin un sac dans lequel il y avait plus d’or qu’il n’en faudrait pour bâtir deux fermes comme la nôtre, et la garnir de bestiaux. Je l’ai laissé à Mucklestane-Moor, et je suis sûr qu’Elshie ne le regrettera pas.

– De quel Elshie voulez-vous parler, mon fils ?

– Je ne crois pas qu’il en existe deux. Je parle du brave Elshie de Mucklestane-Moor.

– À Dieu ne plaise, mon fils, que vous alliez puiser de l’eau à une source impure ! Voudriez-vous accepter des secours d’un homme qui est en commerce avec le malin esprit ? Tout le pays ne sait-il pas qu’Elshie est un sorcier ? S’il y avait une bonne administration de la justice dans ces environs, on ne l’y aurait pas souffert si longtemps. Les sorcières et les sorciers sont l’abomination et le fléau du canton.

– Dites tout ce qu’il vous plaira des sorciers et des sorcières ; mais il est bien sûr qu’un trouble-ménage comme Ellieslaw ou un coquin tel que ce damné Westburnflat ont fait plus de mal au pays que n’en auraient jamais fait un millier des plus mauvaises sorcières qui aient jamais galopé sur un manche à balai

ou chanté des airs du diable le mardi-gras. Jamais Elshie n'aurait mis le feu à notre ferme, et je suis bien décidé à voir s'il est toujours dans l'intention de nous mettre en état de la relever. C'est l'homme qui en sait le plus long d'ici à Stan-More.

– Un moment, mon enfant ; remarquez que ses bienfaits n'ont porté bonheur à personne. Jock Howden, qu'Elshie prétendait avoir guéri de sa maladie, est mort à la chute des feuilles. Elshie a sauvé la vache de Lambside, mais jamais ses moutons n'avaient péri en aussi grand nombre que cette année. D'ailleurs, on dit qu'il parle si mal des hommes, que c'est comme s'il bravait la Providence ; et vous savez que vous dîtes vous-même, après l'avoir vu pour la première fois, qu'il ressemblait plutôt à un esprit qu'à un chrétien.

– Bah ! ma mère, il vaut mieux que ses discours. Ainsi donc donnez-moi un morceau à manger, car je n'ai pas avalé une bouchée de la journée, et demain matin j'irai à Mucklestane-Moor.

– Et pourquoi ne pas y aller ce soir, Hobbie ? dit Henry : partez sur-le-champ, je vous accompagnerai.

– Mon cheval est trop fatigué.

– Prenez le mien, dit John.

– Mais, moi-même, je suis éreinté.

– Vous ! dit Henry : allons donc ! je vous ai vu

rester en selle vingt-quatre heures de suite, sans vous plaindre de la fatigue.

– La nuit est bien sombre, remarqua Hobbie en regardant par la fenêtre ; mais, à parler franchement, quoique je n’aie pas peur, j’aime mieux aller voir Elshie en plein jour.

Cet aveu mit fin à la discussion ; et Hobbie, ayant trouvé un moyen terme entre la timide retenue de son aïeule et la présomption inconsidérée de son frère, prit un souper tel qu’on put le lui présenter. Embrassant ensuite toute sa famille, sans oublier sa chère Grace, il se retira dans l’écurie, et s’y étendit à côté de son fidèle coursier. John et Henry l’y suivirent, et se partagèrent quelques bottes de paille, provision destinée à la vache d’Annaple. Quant aux femmes, elles s’arrangèrent du mieux qu’elles purent pour passer la nuit dans la chaumière.

Debout à la pointe du jour, Hobbie, après avoir pansé et sellé son cheval, partit pour Mucklestane-Moor. Il évitait la compagnie de ses deux frères, dans l’idée que le Nain se montrait plus favorable à quiconque le visitait seul. – Qui sait, se dit-il, si Elshie a ramassé le sac d’hier, ou si quelqu’un qui a passé par là ne s’en est pas emparé ? Allons, Tarras, ajouta-t-il en donnant à sa monture un coup d’éperon, il faut tâcher d’arriver les premiers.

On commençait à pouvoir distinguer les objets lorsque Elliot arriva sur l'éminence d'où l'on découvrait, quoique dans l'éloignement, l'habitation du reclus. La porte s'ouvrit, et il vit de nouveau le phénomène dont il avait rendu compte à Earnscliff : deux figures humaines, si l'on pouvait donner ce nom à celle du Nain, sortirent de la hutte, et s'arrêtèrent en avant du seuil, paraissant converser ensemble. Le compagnon du Nain se baissa comme pour ramasser quelque chose, et tous deux ils firent quelques pas, puis s'arrêtèrent encore, causant et gesticulant.

Ce spectacle réveilla les terreurs superstitieuses du fermier. Il ne pouvait croire que le Nain consentît à laisser entrer un homme dans sa demeure, et il ne lui paraissait pas plus probable que quelqu'un fût assez hardi pour aller le visiter pendant la nuit. Il fut donc convaincu qu'il avait devant les yeux un sorcier en conférence avec son esprit familier ; et, arrêtant son cheval, il résolut de ne pas avancer davantage avant d'avoir vu la fin de cette scène extraordinaire. Il n'attendit pas longtemps : Elshie retourna vers sa chaumière ; Hobbie le suivit des yeux, et chercha ensuite la seconde figure, mais elle avait disparu. A-t-on jamais vu rien de semblable ? se dit-il : mais je suis dans un cas désespéré, et fût-ce Belzébut en personne, il faut que je lui parle.

Il se remit donc en marche, sans trop presser l'allure de son cheval, car le jour commençait à peine à paraître ; et il n'en était plus éloigné que d'une vingtaine de pas, quand il aperçut dans une touffe de bruyère, précisément à l'endroit où il avait vu la seconde figure un moment avant qu'elle disparût, un corps long et noir, semblable à un chien qui se tient tapi. – Je ne lui ai jamais vu de chien, dit-il : c'est trop petit pour être un blaireau : ce pourrait bien être une loutre ; mais qui sait les formes que les esprits peuvent prendre pour vous effrayer ? Quand je serai tout auprès, cela se changera peut-être en lion, en crocodile, que sais-je ? Tarras se cabrera, je n'en serai plus le maître, et alors comment me défendre contre les attaques du diable, ou de je ne sais qui ?

Hobbie mit pied à terre, et, tenant d'une main la bride de son cheval, il lança prudemment une pierre contre l'objet qui l'inquiétait, mais cet objet resta dans le même état d'immobilité. – Ce n'est pas une créature vivante, dit-il ; et, reprenant courage, il fit encore quelques pas. Le soleil, qui commençait à paraître sur l'horizon, rendit enfin les objets plus distincts. – Dieu me pardonne, reprit-il, voici le sac qu'Elshie m'a jeté hier par sa lucarne, et que l'esprit a apporté jusqu'ici pour le mettre sur mon chemin ! Il s'en approcha sans hésiter davantage, l'ouvrit, et l'or qu'il contenait lui parut de bon aloi. – Que Dieu me protège ! continua-t-

il, flottant entre le désir de profiter d'un secours si nécessaire à sa situation, et la crainte de compromettre son salut éternel en se servant d'un argent qui lui arrivait par une voie si suspecte. – Au bout du compte, je me conduirai toujours en honnête homme, en bon chrétien, et, arrive que pourra, je ne dois pas laisser ma famille mourir de faim, quand on m'offre les moyens de la faire subsister.

Il renoua les cordons du sac, le mit sur son cheval, s'avança vers la chaumière, et y frappa plusieurs fois sans recevoir de réponse. – Elshie, cria-t-il enfin, père Elshie, voulez-vous sortir un moment ? J'ai quelque chose à vous dire, et bien des remerciements à vous faire. Vous ne m'avez pas trompé : j'ai retrouvé Grace saine et sauve, et il n'y a encore rien de désespéré. Ne voulez-vous pas venir un instant ? Dites-moi seulement que vous m'écoutez. Eh bien, je suppose que vous m'entendez, quoique vous ne me répondiez pas. Pensez donc que si je me faisais soldat, il serait bien dur pour Grace et pour moi d'attendre peut-être des années avant de nous marier ; et si mes frères partent aussi, qui est-ce qui aura soin de ma vieille mère et de mes sœurs ? De manière que j'ai pensé que le mieux... Mais je ne puis me décider à demander un service à quelqu'un qui ne veut pas seulement me dire s'il m'entend.

– Dis ce que tu veux, fais ce que tu veux, répondit le

Nain sans se montrer ; mais va-t'en et laisse-moi en repos.

– Eh bien, puisque vous m'écoutez, j'aurai fini en deux mots. Vous voulez bien me prêter de quoi rétablir et regarnir la ferme d'Heugh-Foot, j'accepte ce service avec bien de la reconnaissance et, en conscience, votre argent sera aussi en sûreté dans mes mains que dans les vôtres, puisque vous le laissez passer la nuit à la belle étoile, au risque qu'il soit ramassé par le premier venu sans parler du danger des mauvais voisins qui peuvent venir vous voler, comme j'en ai fait la triste épreuve. Mais ce n'est pas tout, Elshie, il faut de la justice. Ma mère est usufruitière des terres de Wideopen ; moi, comme l'aîné de la famille, j'en suis propriétaire après elle : nous vous donnerons donc tous les deux une hypothèque sur nos biens, qui ne doivent rien à personne, et nous vous paierons la rente tous les six mois. Je ferai dresser l'acte par le praticien Saunders, et vous n'aurez aucuns frais à payer.

– Laisse là ton jargon, et va-t'en ! Ta probité bavarde m'est plus insupportable que ne me le serait la friponnerie de l'escroc qui vole sans mot dire. Va-t'en ! encore une fois ; emporte l'argent, et garde le principal et les intérêts jusqu'à ce que je te les demande. Ta parole vaut contrat.

– Mais songez donc, Elshie, reprit l'opiniâtre

fermier, que nous sommes tous mortels ! Cette affaire ne peut pas se conclure sans qu'on mette un peu de noir sur du blanc. Ainsi, tout au moins faites une reconnaissance comme vous la voudrez ; je la copierai et je la signerai devant de bons témoins. Seulement je dois vous prévenir de ne rien y glisser qui puisse compromettre mon salut éternel, parce que je la ferai voir à notre ministre, et ce serait vous exposer inutilement. – Allons, Elshie, je m'en vais, car je vois que vous êtes fatigué de m'entendre, et moi je le suis de vous parler sans que vous me répondiez. Un de ces jours je vous apporterai un morceau du gâteau de la mariée¹, et peut-être vous amènerai-je Grace pour vous faire ses remerciements. Ah ! vous ne serez pas fâché de la voir, quoique vous soyez un peu bourru. Eh ! bon Dieu ! quel soupir ! Je désire qu'il ne soit pas malade ; ou peut-être croit-il que je lui parle de la grâce *divine*, et non de Grace Armstrong. Pauvre homme ! je suis inquiet pour lui ; mais certes, il m'aime comme si j'étais son fils... Ma foi ! j'aurais eu là un père assez laid à voir.

Voyant que son bienfaiteur était déterminé à ne pas lui répondre, Hobbie crut devoir le délivrer de sa présence, et retourna gaiement, avec son trésor,

¹ Allusion à un usage assez général dans la Grande-Bretagne. Voyez *Six mois à Londres*, par M. Defauconpret.

rejoindre sa famille, que nous allons laisser en train de réparer les désastres causés par l'agression du bandit de Westburnflat.

Chapitre XI

Trois scélérats hier nous attaquèrent ;
J'eus beau prier, pleurer, ils m'enlevèrent.
Et m'attachant sur un blanc palefroi
Il me fallut les suivre malgré moi.
Mais qui sont-ils ? Je ne puis vous le dire.
Coleridge, *Christabelle*.

Il faut que notre histoire rétrograde un peu, afin que nous rendions compte des circonstances qui avaient placé miss Isabelle Vere dans la situation fâcheuse dont elle fut délivrée si inopinément par l'arrivée d'Earnscliff, de Hobbie et de leurs compagnons devant la tour de Westburnflat.

La veille de la nuit pendant laquelle la ferme de Hobbie avait été pillée et incendiée, M. Vere engagea sa fille, dans la matinée, à venir faire une promenade dans les bois qui entouraient le château. « Entendre, c'était obéir », dans le sens le plus rigoureux de cette formule du despotisme oriental, et Isabelle tremblante se rendit aux ordres de son père. Ils sortirent suivis d'un seul domestique, que sa stupidité avait peut-être fait choisir pour les accompagner, côtoyèrent d'abord un

ruisseau, puis gravirent diverses collines au bas desquelles cette eau serpentait. Le silence que gardait Ellieslaw faisait penser à la jeune fille qu'il avait fait choix de cette promenade écartée pour amener un sujet de conversation qu'elle craignait par-dessus toutes choses, celui de son mariage avec sir Frédéric, et qu'il réfléchissait aux moyens de l'y déterminer. Ses craintes furent quelque temps sans se vérifier, car le peu de paroles qu'il lui adressait n'avaient rapport qu'à la beauté du paysage qui se déroulait devant eux avec une infinie variété. Le ton avec lequel ces observations étaient faites prouvait pourtant que, tandis que la bouche de M. Vere les prononçait, son esprit était occupé de réflexions plus importantes, et qui semblaient l'absorber. Isabelle tâchait de mettre dans ses réponses autant d'aisance et de gaieté qu'il lui était possible d'en affecter au milieu des craintes qui venaient assaillir sa propre imagination.

Soutenant non sans peine une conversation interrompue à chaque instant, et qui sautait brusquement d'un sujet à un autre, ils arrivèrent enfin au centre d'un petit bois composé de chênes, de houx et de frênes, dont l'existence semblait remonter à plusieurs siècles, et dont les cimes élevées, se joignant ensemble, formaient un abri impénétrable aux rayons du soleil.

– C’est dans un lieu comme celui-ci, Isabelle, dit Ellieslaw, que je voudrais consacrer un autel à l’amitié.

– À l’amitié, mon père ? et pourquoi dans un endroit si sombre et si retiré ?

– Oh ! il est aisé de prouver que le local lui conviendrait parfaitement, répondit-il avec un sourire amer. Vous qui êtes une jeune fille savante, vous devez savoir que les Romains ne se contentaient pas d’adorer leurs divinités sous un seul nom, mais qu’ils leur élevaient autant de temples qu’ils leur supposaient d’attributs différents. Eh bien, l’amitié à laquelle j’élèverais ici un temple ne serait pas *l’amitié des hommes*, qui repousse la duplicité, l’artifice, toute espèce de déguisement ; ce serait *l’amitié des femmes*, qui ne consiste que dans la secrète intelligence de deux amies, comme elles s’appellent, pour s’aider mutuellement dans leurs petits complots, dans leurs intrigues.

– Vous êtes bien sévère, mon père.

– Je ne suis que juste : je me borne à peindre la nature, et j’ai l’avantage d’avoir sous les yeux d’excellents modèles en Lucy Ilderton et vous.

– Si j’ai été assez malheureuse pour vous offenser, mon père, vous ne devez pas en accuser ma cousine, car bien certainement jamais elle ne fut ni ma conseillère ni

ma confidente.

– En vérité ? Et qui donc a pu vous inspirer, il y a deux jours, la force et la hardiesse de parler à sir Frédéric avec un ton d’aigreur qui l’a blessé, et qui ne m’a pas moins offensé ?

– Si ce que je lui ai dit vous a déplu, mon père, j’en ai un sincère regret ; mais je ne puis me repentir d’avoir parlé à sir Frédéric comme je l’ai fait. S’il oubliait que je suis votre fille, il devait au moins se souvenir que je suis une femme.

– Réservez vos remarques pour une autre occasion, répliqua froidement M. Vere : je suis si las de ce sujet, que voici la dernière fois que je vous en parlerai.

– Que de grâces j’ai à vous rendre, mon père ! dit Isabelle en lui prenant la main. Délivrez-moi de la persécution de cet homme, et il n’est rien que vous ne puissiez m’ordonner.

– Vous êtes fort soumise quand cela vous convient, miss Vere, répondit-il en fronçant le sourcil et en retirant sa main ; mais je m’épargnerai à l’avenir la peine de vous donner des avis qui vous déplaisent. Vous vous conduirez d’après vos propres idées.

En ce moment, quatre brigands les attaquèrent : Ellieslaw tira son épée, et se défendit contre un des assaillants ; le second se jeta sur le domestique qui était

sans armes, et, lui appuyant un sabre sur la poitrine, le menaça de le tuer s'il faisait résistance. Les deux autres, s'étant emparés d'Isabelle, l'entraînèrent au fond du bois, où ils avaient préparé trois chevaux sur l'un desquels ils la placèrent, et ils la conduisirent à la tour de Westburnflat. La mère du bandit, à la garde de qui elle fut confiée alors, l'enferma dans une chambre située au dernier étage, sans vouloir lui dire pourquoi on l'avait enlevée ni pourquoi on la retenait en prison.

L'arrivée d'Earnscliff avec une troupe nombreuse devant le donjon alarma le brigand. Comme il avait donné ordre de remettre Grace en liberté, et qu'il croyait que déjà elle devait être rendue à ses parents, il ne crut pas qu'elle fût l'objet de cette visite désagréable. Ayant reconnu Earnscliff, et instruit des sentiments qu'il nourrissait pour Isabelle, il ne douta pas qu'il ne vînt pour la délivrer, et la crainte des suites que pourrait avoir pour lui toute résistance lui fit prendre le parti de capituler, comme nous l'avons déjà dit à nos lecteurs.

Lorsque le bruit des chevaux qui emmenaient Isabelle se fit entendre, son père tomba subitement à terre ; le bandit qui l'attaquait prit la fuite, et celui qui tenait le domestique en respect en fit autant. Celui-ci courut au secours de son maître, qu'il croyait tué ou mortellement blessé ; mais, à son grand étonnement, il

ne lui trouva pas même une égratignure. – Je ne suis pas blessé, Dixon, lui dit-il en se relevant ; le pied m'a malheureusement glissé dans un moment où je pressais ce scélérat avec trop d'ardeur.

L'enlèvement de sa fille lui causa un désespoir qui, suivant l'expression de l'honnête Dixon, aurait attendri le cœur d'une pierre. Il se mit à la poursuite des ravisseurs, parcourut tous les détours du bois, et fit tant de recherches inutiles, qu'il se passa un temps considérable avant qu'il fût venu donner l'alarme au château.

Sa conduite et ses discours annonçaient le désespoir et l'égarement. – Ne me parlez pas, sir Frédéric, dit-il au baronnet qui demandait des détails sur cet événement ; vous n'êtes pas père, vous ne pouvez sentir ce que j'éprouve. C'est ma fille, fille peu soumise à la vérité, mais enfin c'est ma fille, ma fille unique ! Où est miss Ilderton ? Elle ne doit pas être étrangère à cette aventure : c'est un de leurs complots. Dixon, appelle M. Ratcliffe ; qu'il vienne sans perdre une seule minute. (Ce M. Ratcliffe entra alors dans l'appartement.) Courez donc, Dixon ; dites que j'ai besoin de le voir pour une affaire très urgente. Ah ! vous voilà, mon cher monsieur, reprit-il comme s'il ne faisait que de l'apercevoir, c'est de vous seul que j'attends de sages conseils dans cette malheureuse circonstance.

– Qu’est-il donc arrivé, monsieur, qui puisse vous agiter ainsi ? demanda M. Ratcliffe d’un air grave.

Tandis qu’Ellieslaw lui conte en détail, et avec le ton et les gestes d’un homme désespéré, la rencontre qu’il venait de faire, nous allons faire connaître à nos lecteurs les relations qui existaient entre ces deux personnages.

Dès sa première jeunesse, M. Vere d’Ellieslaw avait mené une vie très dissipée. Une ambition démesurée, et qui pour parvenir à son but s’inquiétait peu des moyens, avait marqué le milieu de sa carrière. Quoique d’un caractère naturellement avare et sordide, aucune dépense ne lui coûtait quand il s’agissait de satisfaire ses passions. Ses affaires se trouvaient déjà fort embarrassées, quand il fit un voyage en Angleterre. Il s’y maria, et le bruit se répandit que son épouse lui avait apporté une fortune considérable. Il passa plusieurs années dans ce pays, et quand il revint en Écosse il était veuf, et accompagné de sa fille, alors âgée de dix ans. Depuis lors il s’était livré à des dépenses plus excessives que jamais, et l’on supposait généralement qu’il devait avoir contracté des dettes considérables.

Il n’y avait que quelques mois que M. Ratcliffe était venu résider au château d’Ellieslaw, du consentement tacite mais évidemment au grand déplaisir du maître du

logis sur la personne et sur les affaires duquel il prit une influence aussi certaine qu'elle paraissait incompréhensible. C'était un homme d'une soixantaine d'années, d'un caractère grave, sérieux et réservé. Tous ceux avec qui il avait occasion de s'entretenir d'affaires rendaient justice à l'étendue de ses connaissances ; et si en toute autre occasion il parlait peu, ce n'était jamais sans montrer un esprit actif et cultivé. Avant de devenir habitant du château, il y faisait des apparitions assez fréquentes ; et M. Vere, qui recevait avec hauteur et dédain les gens qu'il regardait comme ses inférieurs, ne cessait de lui témoigner les plus grands égards, de la déférence même, quoique son arrivée lui parût toujours à charge et qu'il semblât respirer plus librement après son départ. Il lui fut donc impossible de ne pas remarquer le mécontentement avec lequel Ellieslaw le vit s'établir chez lui, et de ne pas voir qu'il montrait autant de contrainte en sa présence que de confiance en ses lumières : c'était lui qui réglait ses affaires les plus importantes. M. Vere ne ressemblait pas à ces hommes riches qui, trop indolents pour s'occuper de leurs intérêts, se déchargent volontiers de ce soin sur un autre ; et pourtant on le voyait, en beaucoup d'occasions, renoncer à son opinion pour adopter celle de M. Ratcliffe, opinion que celui-ci exprimait toujours avec franchise et sans aucune réticence.

Rien ne mortifiait plus M. Ellieslaw que quand des

étrangers s'apercevaient de l'espèce d'empire que cet homme exerçait sur lui ; et aux observations de sir Frédéric ou de quelque autre de ses amis, tantôt il répondait avec un ton de hauteur et d'indignation, tantôt il s'efforçait de tourner la chose en plaisanterie. – Ce Ratcliffe sait combien il m'est nécessaire, disait-il : sans lui il me serait impossible de gérer les biens que j'ai en Angleterre ; mais, au fond, c'est l'homme le plus instruit et le plus honnête qu'on puisse trouver.

Tel était le personnage à qui M. Vere racontait les détails de l'enlèvement d'Isabelle, et qui l'écoutait d'un air de surprise mêlée d'incrédulité.

– Maintenant, mes amis, dit M. Ellieslaw, comme pour conclure, à sir Frédéric et aux autres personnes présentes, donnez vos avis au plus malheureux des pères : que dois-je faire ? quel parti prendre ?

– Monter à cheval, prendre les armes, et poursuivre les ravisseurs jusqu'au fond des enfers, s'écria sir Frédéric. Partons sans perdre une minute.

– N'existe-t-il personne que vous puissiez soupçonner de ce crime inconcevable ? demanda froidement Ratcliffe. Nous ne sommes plus dans le siècle où l'on enlevait les dames uniquement pour leur beauté.

– Je crains, répondit Ellieslaw, de ne savoir que trop

qui je dois accuser de cet attentat. Lisez cette lettre que miss Ilderton avait jugé convenable d'écrire chez moi à un jeune homme des environs, nommé Earnscliff, celui de tous les hommes que j'ai le plus de droit d'appeler mon ennemi héréditaire ; le hasard l'a fait tomber entre mes mains. Vous voyez qu'elle lui écrit comme confidente de la passion qu'il a osé concevoir pour ma fille, et qu'elle lui dit qu'elle plaide sa cause avec chaleur auprès de son amie. Faites attention aux passages soulignés, monsieur Ratcliffe ; vous verrez que cette fille intrigante l'engage à recourir à des mesures hardies, et l'assure que ses sentiments seraient payés de retour partout ailleurs que dans les limites de la baronnie d'Ellieslaw.

– Et c'est d'après une lettre écrite par une jeune fille romanesque, lettre qui n'a pas même été remise à sa destination, que vous concluez que M. Earnscliff a enlevé votre fille et s'est porté à un acte de violence si inconsidéré, si criminel ?

– Qui voulez-vous que j'en accuse ?

– Qui pouvez-vous en soupçonner ? s'écria sir Frédéric. Qui peut avoir eu un motif pour commettre un tel crime, si ce n'est lui ?

– Si c'était là le meilleur moyen de trouver le coupable, répondit M. Ratcliffe avec sang-froid, on pourrait indiquer des personnes à qui leur caractère

permettrait plus facilement d'imputer une pareille action, et qui ont aussi des motifs suffisants pour l'avoir commise. Ne pourrait-on pas, par exemple, supposer que quelqu'un ait jugé convenable de placer miss Vere dans un endroit où l'on puisse exercer sur ses inclinations un degré de contrainte, auquel on n'oserait avoir recours dans le château de son père ? Que dit sir Frédéric Langley de cette supposition ?

– Je dis, répliqua sir Frédéric furieux, que s'il plaît à M. Ellieslaw de permettre à M. Ratcliffe des libertés qui ne conviennent pas au rang qu'il occupe dans la société, je ne souffrirai pas qu'une telle licence s'étende impunément jusqu'à moi.

– Et moi, s'écria le jeune Mareschal de Mareschal Wells, qui était aussi un des hôtes du château, je dis que vous êtes tous des fous et des enragés de rester ici à vous disputer tandis que nous devrions déjà être à la poursuite de ces scélérats.

– J'ai donné ordre de préparer des chevaux et des armes, dit Ellieslaw, et si vous le voulez, nous allons partir.

On se mit en marche ; mais toutes les recherches furent inutiles, probablement parce que Ellieslaw dirigea la poursuite du côté de la tour d'Earnscliff, dans la supposition qu'il était l'auteur de l'enlèvement, c'est-à-dire dans une direction diamétralement opposée à

celle que les brigands avaient suivie. On rentra au château vers le soir, après s'être inutilement fatigué. De nouveaux hôtes y étaient survenus, et, après avoir parlé de l'événement arrivé dans la matinée, on l'oublia pour se livrer à la discussion des affaires politiques, qui étaient sur le point d'amener une crise suivie d'explosion.

Plusieurs de ceux qui composaient ce divan étaient catholiques, et tous des jacobites déclarés. Leurs espérances étaient plus vives que jamais. On s'attendait de jour en jour à une descente que la France devait opérer en faveur du Prétendant, et un grand nombre d'Écossais étaient disposés à accueillir les Français plutôt qu'à leur résister. Ratcliffe, qui ne se souciait guère de prendre part à ce genre de discussion, et qui n'y était jamais invité, s'était retiré dans son appartement, et miss Ilderton avait été confinée dans le sien par ordre de M. Ellieslaw, jusqu'à ce qu'il pût la faire reconduire chez son père, ce qui eut lieu le lendemain matin.

Les domestiques ne pouvaient s'empêcher d'être surpris qu'on oubliât si facilement le malheur de leur jeune maîtresse. Ils ignoraient que ceux qui étaient le plus intéressés à sa destinée connaissaient fort bien et la cause de son enlèvement et le lieu de sa retraite ; et que les autres, à la veille d'une conspiration, n'avaient

l'imagination occupée que des moyens de réussir dans leur entreprise.

Chapitre XII

On la cherche partout. Ne pourriez-vous nous dire, Ami, par quel chemin ou a pu la conduire ?

Le lendemain, peut-être pour sauver les apparences, on se mit de nouveau à la recherche des ravisseurs, sans plus de succès que la veille ; et sur le soir on reprit le chemin du château.

– Il est bien singulier, dit Mareschal à Ratcliffe, que quatre hommes à cheval, emmenant une femme, aient pu traverser le pays sans laisser aucune trace de leur passage, sans que personne les ait vus ni rencontrés. On croirait qu'ils ont voyagé à travers les airs ou sous une voûte souterraine.

– On arrive quelquefois à la connaissance de *ce qui est* en découvrant *ce qui n'est pas*, répondit M. Ratcliffe. Nous avons battu la campagne, parcouru toutes les routes, tous les sentiers du voisinage : il n'y a plus qu'un seul point que nous n'ayons pas visité, c'est un mauvais chemin à travers les marais, et qui conduit à Westburnflat.

– Et pourquoi n’y pas aller ?

– M. Vere répondrait mieux que moi à cette question.

À ces paroles, qui furent prononcées d’un ton sec, Mareschal se tourna vers Ellieslaw. – Monsieur, lui dit-il, on m’assure qu’il y a encore un passage que nous n’avons pas examiné, celui qui conduit à Westburnflat.

– Oh ! répondit sir Frédéric en riant, je connais parfaitement le propriétaire de la tour de Westburnflat. C’est un homme qui ne fait pas une grande différence entre ce qui est à lui et ce qui appartient à ses voisins ; mais, tout fidèle qu’il se montre à ses principes, il se garderait bien de toucher à rien de ce qui appartient à Ellieslaw.

– D’ailleurs, dit M. Vere avec un sourire mystérieux, il a eu bien d’autre fil à retordre la nuit dernière. N’avez-vous pas entendu dire qu’on a brûlé la ferme de Hobbie Elliot d’Heugh-Foot, parce qu’il a refusé de livrer ses armes à quelques braves gens qui veulent faire un mouvement en faveur du roi ?

Toute la compagnie sourit en entendant parler d’un exploit qui cadrerait si bien avec ses vues ; Mareschal reprit : – Je crois que nous aurions à nous reprocher une négligence coupable si nous ne faisons pas quelques recherches de ce côté.

Il n'y avait aucune objection raisonnable à élever contre cette proposition. On marcha vers Westburnflat, mais à peine avaient-ils pris cette direction, qu'ils aperçurent quelques cavaliers qui s'avançaient vers eux.

– Voici Earnscliff, dit Mareschal ; je reconnais son beau cheval bai, qui a une étoile sur le front.

– Ma fille est avec lui ! s'écria Ellieslaw avec fureur. Eh bien, messieurs, mes soupçons sont-ils justifiés ?... Messieurs, mes amis, aidez-moi à l'arracher des mains de ce ravisseur.

Il tira son épée ; sir Frédéric en fit autant, et quelques-uns de leurs amis les imitèrent ; mais le plus grand nombre hésitaient. – Un instant, s'écria Mareschal Wells en se jetant devant eux. Vous voyez qu'ils avancent paisiblement, qu'ils ne cherchent pas à nous éviter ; attendons qu'ils nous donnent quelques détails sur cette affaire mystérieuse. Si miss Vere a souffert la moindre insulte, si Earnscliff l'a véritablement enlevée, croyez que je serai le premier à la venger.

– Vos doutes me blessent, Mareschal, dit Ellieslaw ; vous êtes le dernier de qui j'aurais attendu un tel discours.

– Vous vous faites tort à vous-même par votre violence, Ellieslaw, quoique la cause puisse vous rendre

excusable, répliqua Mareschal ; puis, s'avancant à la tête de la troupe, il cria d'un son de voix éclatant : – Earnscliff, on vous accuse d'avoir enlevé la dame que vous accompagnez, et nous sommes ici pour la venger et pour punir ceux qui ont osé l'injurier.

– Et qui le ferait plus volontiers que moi, monsieur Mareschal, répondit Earnscliff avec hauteur, moi qui ai eu le bonheur de la délivrer ce matin de la prison où on la retenait, et qui en ce moment la reconduisais chez son père ?

– La chose est-elle ainsi, miss Vere ? lui demanda son cousin.

– Oui, répondit-elle aussitôt ; j'ai été enlevée par des misérables dont je ne connais ni la personne ni les intentions, et j'ai été remise en liberté, grâce à l'intervention de M. Earnscliff et de ces braves gens.

– Mais par qui et pourquoi cet enlèvement a-t-il été exécuté ? Ne connaissez-vous pas l'endroit où l'on vous a conduite ? Earnscliff, où avez-vous trouvé miss Vere ?

Avant qu'on eût pu répondre à aucune de ces questions, Ellieslaw survint, et rompit la conférence. – Quand je connaîtrai parfaitement, dit-il, toute l'étendue de mes obligations envers M. Earnscliff, il peut compter sur une reconnaissance proportionnée à ses services. En

attendant, je le remercie d'avoir remis ma fille entre les mains de son protecteur naturel.

En parlant ainsi, il mit la main sur la bride du cheval d'Isabelle, fit une légère inclination de tête à Earnscliff, et reprit le chemin de son château. Comme il s'écartait du reste de la compagnie, et paraissait engagé dans une conversation très vive avec sa fille, ses amis, comprenant qu'il semblait désirer d'être seul avec elle, se gardèrent de les interrompre.

À l'instant où la société saluait Earnscliff pour se retirer, celui-ci, peu satisfait de la conduite d'Ellieslaw, dit avec chaleur : – Messieurs, quoique ma conscience me rende le témoignage que rien dans ma conduite ne peut donner lieu à un tel soupçon, je m'aperçois que M. Vere paraît croire que j'ai eu quelque part à l'enlèvement de sa fille ; faites attention, je vous prie, que je le nie formellement ; et quoique je puisse pardonner l'égarement d'un père dans un pareil moment, si quelqu'un de vous, ajouta-t-il en fixant les yeux sur sir Frédéric Langley, pense que mon désaveu, l'assertion de miss Isabelle et le témoignage de mes amis ne suffisent pas pour ma justification, je serai heureux, très heureux de pouvoir me disculper par tous les moyens qui conviennent à un homme qui tient à son honneur plus qu'à sa vie.

– Et je lui servirai de second, s'écria Simon

d'Ackburn : ainsi, que deux de vous se présentent, gentilshommes ou non, je m'en moque.

– Quel est, dit sir Frédéric, ce manant qui prétend se mêler des querelles de ses supérieurs ?

– C'est un manant qui ne doit rien à personne, répliqua Simon, et qui ne reconnaît pour supérieurs que son roi et le laird sur les terres duquel il vit.

– Allons, messieurs, allons, dit Mareschal, point de querelles, de grâce ! Earnscliff, nous n'avons pas la même façon de penser sur tous les points ; nous pouvons nous trouver opposés, même ennemis ; mais si la fortune le veut ainsi, je suis persuadé que nous n'en conserverons pas moins les égards et une estime réciproques. Je suis convaincu que vous êtes aussi innocent que moi-même de l'enlèvement de ma cousine, et dès qu'Ellieslaw sera remis de l'agitation bien naturelle que cet événement lui a occasionnée, il s'empressera de reconnaître le service important que vous lui avez rendu.

– J'ai trouvé ma récompense dans le plaisir d'être utile à votre cousine, répondit Earnscliff. Mais je vois que votre compagnie est déjà dans l'allée du château d'Ellieslaw. Saluant alors Mareschal avec politesse, et ses compagnons d'un air d'indifférence, il tourna du côté de Heugh-Foot, afin de se concerter avec Hobbie sur les moyens à employer pour retrouver Grace

Armstrong, car il ignorait encore qu'elle fût de retour.

– Sur mon âme, c'est un brave et aimable jeune homme, dit Mareschal à ses compagnons ; au collège, j'étais presque de sa force à la balle, et bientôt peut-être nous aurons l'occasion de nous mesurer à un jeu plus sérieux.

– Je crois, dit sir Frédéric, que nous avons eu grand tort de ne pas le désarmer ainsi que ses compagnons. Vous verrez qu'il sera un des chefs du parti whig.

– Pouvez-vous parler ainsi, sir Frédéric ? Croyez-vous qu'Ellieslaw consentît jamais à ce qu'on fit un pareil outrage, sur ses terres, à un homme qui s'y présente pour lui ramener sa fille ? Et, quand il y consentirait, pensez-vous que moi, que ces messieurs, nous voudrions nous déshonorer, en restant spectateurs tranquilles d'une telle indignité ? Non, non. La vieille Écosse et la loyauté ! voilà mon cri de ralliement. Quand l'épée sera tirée, je sais comment il faut s'en servir ; mais tant qu'elle reste dans le fourreau, nous devons nous conduire en gentilshommes et en bons voisins.

En arrivant au château, ils y trouvèrent Ellieslaw qui les attendait dans la cour.

– Comment se trouve miss Vere ? s'écria vivement Mareschal ; vous a-t-elle donné des détails sur son

enlèvement ?

– Elle s’est retirée dans son appartement, très fatiguée. Je ne puis attendre d’elle beaucoup de lumière sur cette aventure, avant que le repos ait ramené le calme dans son esprit. Je ne vous en suis pas moins obligé, mon cher Mareschal, ainsi qu’à mes autres amis, de l’intérêt que vous voulez bien y prendre. Mais, en ce moment, je dois oublier que je suis père, pour me souvenir que je suis citoyen. Vous savez que c’est aujourd’hui que nous devons prendre un parti décisif. Le temps s’écoule, nos amis arrivent ; j’attends non seulement les principaux chefs, mais même ceux que nous sommes obligés d’employer en sous-ordre. Il ne nous reste que peu d’instant pour achever nos préparatifs. Voyez ces lettres, Marchie (c’est l’abréviation familière du nom de Mareschal, et par laquelle ses amis le désignaient) ; dans le Lothian, dans tout l’ouest, on n’attend que le signal. Les blés sont mûrs, il ne s’agit plus que de réunir les moissonneurs.

– De tout mon cœur ! dit Mareschal ; mettons-nous vite à l’ouvrage.

Sir Frédéric restait sérieux et déconcerté. – Voulez-vous me suivre à l’écart un instant ? lui dit Ellieslaw. J’ai à vous apprendre une nouvelle qui vous fera plaisir. Et il l’emmena dans son cabinet.

Chacun alors se dispersa, et Mareschal se trouva

seul avec M. Ratcliffe.

– Ainsi donc, lui dit celui-ci, les gens qui partagent vos opinions politiques croient la chute du gouvernement si certaine, qu'ils ne daignent plus couvrir leurs manœuvres du voile du mystère ?

– Ma foi, monsieur Ratcliffe, il se peut que les sentiments et les actions de vos amis aient besoin de se couvrir d'un voile. Quant à moi, j'aime que ma conduite soit exposée au grand jour.

– Et se peut-il que vous qui, malgré votre caractère ardent et irréfléchi (pardon, monsieur Mareschal, mais je suis un homme franc) ; vous qui, malgré ces défauts naturels, possédez du bon sens et de l'instruction, vous soyez assez insensé pour vous engager dans une telle entreprise ? Comment se trouve votre tête, quand vous assistez à ces dangereuses conférences ?

– Pas aussi assurée sur mes épaules que s'il s'agissait d'une partie de chasse. Je n'ai pas tout à fait le sang-froid de mon cousin Ellieslaw, qui parle d'une conspiration comme d'un bal, et qui perd et retrouve une fille charmante avec plus d'indifférence que je ne perdrais et retrouverais un chien de chasse. Je ne suis pas assez aveugle, je n'ai pas contre le gouvernement une haine assez invétérée pour ne pas voir tout le danger de notre entreprise.

– Pourquoi donc vouloir vous y exposer ?

– Pourquoi ? c'est que j'aime de tout mon cœur ce pauvre roi détrôné ; c'est que mon père a combattu à Killiecrankie¹ ; c'est que je meurs d'envie de voir punir les coquins de courtisans qui ont vendu la liberté de l'Écosse, dont la couronne a été si longtemps indépendante.

– Et pour courir après de telles chimères, vous allez allumer une guerre civile, et vous plonger vous-même dans de cruels embarras !

– Oh ! quant à ça, je n'y réfléchis guère ; et quoi qu'il puisse arriver, mieux vaut aujourd'hui que demain, demain que dans un mois. Je sais qu'il faudra finir par là : eh bien, mieux vaut plus tôt que plus tard ! L'événement ne me trouvera jamais plus jeune, comme disent nos Écossais ; et pour ce qui est de la potence, comme dit aussi Falstaff, j'y figurerai tout aussi bien qu'un autre. Vous savez le final de la vieille ballade :

Mais il s'en alla si gaiement

Pour subir sa sentence,

Qu'on le vit danser, en jouant

¹ Sous le vicomte de Dundee, en faveur des Stuarts.

Un air, sous la potence¹.

– J’en suis fâché pour vous, monsieur Mareschal, dit le grave conseiller.

– Je vous suis très reconnaissant, monsieur Ratcliffe, mais ne jugez pas de l’entreprise par mes folies : il y a des têtes plus sages que la mienne qui s’en mêlent.

– Ces têtes-là peuvent fort bien n’en être pas plus solides sur leurs épaules, reprit M. Ratcliffe du ton d’un ami qui engage à la prudence.

– Peut-être : mais vive la joie ! et, de peur de me laisser aller à la mélancolie avec vous, adieu jusqu’au dîner, monsieur Ratcliffe : vous verrez que la peur ne m’ôte pas l’appétit.

¹ C’est le refrain de la complainte de Macpherson le Bohémien, dont on peut lire l’histoire, fondée sur la tradition populaire, dans le deuxième volume du *Perroquet de Walter Scott*.

Chapitre XIII

Il faut que le drapeau de la rébellion
Par de vives couleurs frappe l'attention
Qu'il attire les yeux de cette sottise engance,
Mécontents novateurs bouillis d'extravagance,
Qui, la bouche béante et se frottant les mains,
Approuvent à grands cris les discours des mutins.

Henry IV, partie II.

On avait fait de grands préparatifs au château d'Ellieslaw pour recevoir, en ce jour mémorable, non seulement les gentilshommes du voisinage attachés à la dynastie des Stuarts, mais encore les mécontents de bas étage que le dérangement de leurs affaires, l'amour du changement, le ressentiment contre l'Angleterre, ou quelque autre des causes nombreuses qui firent fermenter toutes les passions à cette époque, avaient déterminés à tremper dans la conspiration. Il ne s'y trouvait pas un grand nombre de personnes distinguées par leur rang et leur fortune. La plupart des grands propriétaires attendaient prudemment l'événement ; la noblesse du second ordre et les fermiers pratiquaient généralement le culte presbytérien, de sorte que, quoique mécontents de l'Union, ils étaient peu disposés

à s'engager dans une conspiration jacobite. On y voyait pourtant quelques riches gentilshommes que leurs opinions politiques, leurs principes religieux, ou leur ambition, rendaient complices de celle d'Ellieslaw ; et quelques jeunes gens qui, pleins d'ardeur et d'étourderie, ne cherchaient, comme Mareschal, que l'occasion de se signaler par une entreprise hasardeuse, du succès de laquelle devait résulter, suivant eux, l'indépendance de leur patrie. Les autres membres de cette assemblée étaient des hommes d'un rang inférieur et sans fortune, qui étaient prêts à se soulever dans ce comté d'Écosse, comme ils firent depuis, en 1715, sous Foster et Derwentwater, quand on vit une troupe, sous les ordres d'un gentilhomme des frontières, nommé Douglas, composée presque entièrement de pillards, parmi lesquels le fameux voleur Luckin-Bag avait un grade élevé.

Nous avons cru devoir donner ces détails, applicables seulement à la province où se passe notre histoire ; ailleurs, le parti jacobite était plus fort et mieux composé.

Une longue table occupait la sombre et vaste enceinte de la grande salle d'Ellieslaw-Castle, qui, encore à peu près dans le même état que cent ans auparavant, s'étendait tout le long d'une aile du château et était voûtée. Les arceaux du cintre semblaient en

quelque sorte continuer les sculptures gothiques dont les formes fantastiques menaçaient de leurs regards ou de leurs dents de pierre les convives réunis. Cette salle était éclairée d'étroites et longues croisées en verres de couleur, qui n'y laissaient pénétrer qu'une lumière incertaine et décomposée. Une bannière, que la tradition disait avoir été prise sur les Anglais à la bataille de Sark, flottait au-dessus du fauteuil d'où Ellieslaw présidait à la table, comme pour enflammer le courage de ses hôtes en réveillant les souvenirs des victoires de leurs ancêtres. Ellieslaw était en habit de cérémonie ; ses traits réguliers, quoique d'une expression farouche et sinistre, rappelaient ceux d'un ancien baron féodal. Sir Frédéric Langley était à sa droite, et Mareschal de Mareschal Wells à sa gauche ; après eux venaient toutes les personnes de considération, parmi lesquelles M. Ratcliffe ; le reste des convives ne se composait que de subalternes : et ce qui prouve qu'un soin scrupuleux n'avait pas présidé au choix de cette partie de la société, c'est que Willie de Westburnflat eut l'audace de s'y présenter. Il espérait sans doute que la part qu'il avait prise à l'enlèvement de miss Vere n'était connue que des personnes qui avaient intérêt elles-mêmes à ne pas divulguer le secret.

On servit un dîner somptueux, consistant

principalement non en délicatesses de la saison¹, selon l'expression des gazettes modernes, mais en énormes plats de viandes dont le poids faisait gémir la table. Contenus par le respect qu'ils éprouvaient pour les personnages illustres dans la société desquels ils se trouvaient pour la première fois de leur vie, les convives du bas bout gardèrent quelque temps le silence ; ils sentaient la même gêne et le même embarras dont P. P., cleric de la paroisse, confesse avoir été accablé lorsqu'il psalmodia pour la première fois en présence des honorables personnages M. le juge Freeman, la bonne lady Jones et le grand sir Thomas Truby. Mais bientôt, à force de vider et de remplir leurs verres, ils finirent par briser la glace du cérémonial ; et autant ils s'étaient montrés d'abord réservés et tranquilles, autant, vers la fin du dîner, ils devinrent communicatifs et bruyants.

Au contraire, ni le vin, ni les liqueurs spiritueuses n'eurent le pouvoir d'échauffer l'esprit des personnes placées au haut bout de la table : elles éprouvaient ce serrement de cœur, ce froid glacial qui se fait souvent sentir lorsque, à la suite d'une détermination désespérée, on se trouve dans une position où il est aussi dangereux d'avancer que de reculer. Plus ils approchaient du précipice, plus ils le trouvaient

¹ *Delicacies of the season.* Friandises.

profond ; et chacun attendait que ses associés lui donnassent l'exemple de la résolution en s'y précipitant les premiers. Ce sentiment caché agissait différemment, suivant les divers caractères de cette partie des convives. L'un semblait sérieux et pensif, l'autre de mauvaise humeur et bourru ; quelques-uns regardaient d'un air d'inquiétude les places restées vides, autour de la table, et réservées pour les membres de la conspiration qui, plus prudents que zélés, n'avaient pas encore jugé à propos d'afficher si publiquement leurs projets. Sir Frédéric était distrait et boudeur. Ellieslaw lui-même faisait des efforts si pénibles pour échauffer l'enthousiasme général, qu'évidemment le sien était considérablement refroidi. Ratcliffe restait spectateur attentif, mais désintéressé. Mareschal, fidèle à son caractère, conservait son étourderie et sa vivacité, mangeait, buvait, riait, plaisantait, et semblait même s'amuser en voyant les figures allongées de ses compagnons.

– Pourquoi donc le feu de notre courage semble-t-il éteint aujourd'hui ? s'écria ce dernier ; on dirait que nous sommes à un enterrement où ceux qui mènent le deuil ne doivent que chuchoter à voix basse, tandis que ceux qui vont porter le mort en terre (montrant le bout de la table) boivent et se réjouissent dans la cuisine.

Ellieslaw, *quand soulèverez-vous¹* ? Et quoi donc a flétri les espérances du brave chevalier du vallon de Langley ?

– Vous parlez comme un insensé, répondit Ellieslaw : ne voyez-vous pas combien il nous manque de monde ?

– Et qu’importe ? ne saviez-vous donc pas d’avance que bien des gens parlent beaucoup et agissent peu ? Quant à moi, je me trouve fort encouragé en voyant que plus des deux tiers de nos amis ont été exacts au rendez-vous. Je ne m’y attendais ma foi pas. Au surplus, je soupçonne qu’une bonne moitié d’entre eux sont venus autant pour le dîner que pour tout autre motif.

– Aucune nouvelle n’annonce le débarquement du roi, dit un de ses voisins de ce ton incertain qui indique un défaut de résolution.

– Nous n’avons reçu aucune lettre du comte de D *** ; nous ne voyons pas un seul gentilhomme du sud des frontières.

– Quel est celui qui demande encore des hommes d’Angleterre ? s’écria Mareschal avec un ton affecté de

¹ *To lift*, soulever, signifie soulever le cercueil : c’est l’expression dont on se sert ordinairement pour commencer des funérailles.

tragédie héroïque :

Mon cousin, cher cousin, le trépas nous menace.

– De grâce, Mareschal, dit Ellieslaw, trêve de folies.

– Eh bien, je vais vous étonner, je vais vous donner une leçon de sagesse. Si nous nous sommes avancés comme des fous, il ne faut pas reculer comme des lâches. Nous en avons fait assez pour attirer sur nous les soupçons et la vengeance du gouvernement. Attendrons-nous la persécution, sans rien faire pour l'éviter ?... Quoi ! personne ne parle ! Eh bien, je sauterai le fossé le premier.

Alors Mareschal se leva, remplit son verre d'un bordeaux généreux, puis, étendant la main pour obtenir du silence, il engagea toute la compagnie à l'imiter. Quand tous les verres furent pleins, tous les convives debout : – Mes amis, s'écria-t-il, voici le toast du jour : À l'indépendance de l'Écosse et à la santé de son souverain légitime, le roi Jacques VIII, déjà débarqué dans le Lothian, et, je l'espère, en possession de son ancienne capitale. À ces mots, il vida son verre, puis, le jetant par-dessus sa tête : – Il ne sera jamais profané par un autre toast, ajouta-t-il.

Chacun suivit son exemple ; et au milieu du bruit

des verres qui se brisaient, au milieu des applaudissements unanimes de la compagnie, on jura de ne quitter les armes qu'après avoir réussi dans le dessein qui les avait fait prendre.

– Vous avez effectivement sauté le fossé, dit Ellieslaw à voix basse à son cousin, et vous l'avez fait devant témoins. Au surplus, il était trop tard pour renoncer à notre entreprise. Un seul homme a refusé le toast, ajouta-t-il en jetant les yeux sur Ratcliffe, mais nous en parlerons dans un autre moment.

Alors, se levant à son tour, il prononça un discours plein d'invectives contre le gouvernement, déclama contre l'Union qui avait privé leur patrie de son indépendance, de son commerce et de son honneur, et qui l'avait étendue enchaînée aux pieds de son orgueilleuse rivale, l'Angleterre, contre laquelle elle avait courageusement défendu ses droits pendant tant de siècles. En faisant vibrer cette corde, il était sûr de toucher le cœur de tous ceux qui l'écoutaient.

– Il n'est que trop vrai que notre commerce est anéanti, s'écria le vieux John Rewcastle, contrebandier de Jedburg, qui se trouvait au bas bout de la table.

– Notre agriculture est ruinée, dit le laird de Broken-Grith-Flow, dont le territoire n'avait rapporté autre chose, depuis le déluge, que de la bruyère et de l'airelle.

– Notre religion est anéantie, ajouta le pasteur épiscopal de Kirkwhistle, remarquable par son nez bourgeonné.

– Nous ne pourrons bientôt plus tirer un daim, ou embrasser une jolie fille, sans un permis du presbytère et du trésorier de l’église, continua Mareschal.

– Ou boire un verre d’eau-de-vie le matin sans une licence du commis de l’excise, reprit le contrebandier.

– On nous promener au clair de la lune sans l’agrément du jeune Earnscliff, ou de quelque juge de paix à l’anglaise, dit Westburnflat. C’était le bon temps, quand nous n’avions ni paix ni juges.

– Souvenons-nous du massacre de Glencoë¹, continua Ellieslaw, et prenons les armes pour défendre nos droits, nos biens, notre vie et nos familles.

– Songez à la véritable ordination épiscopale, sans laquelle il n’y a point de clergé légitime, dit le prêtre.

– Songez aux pirateries commises sur notre commerce des Indes occidentales par les corsaires anglais, poursuivit William Willieson, propriétaire par moitié et seul patron d’un petit brick.

– Souvenez-vous de vos privilèges, dit encore Mareschal, qui semblait prendre un malin plaisir à

¹ Glencoë, fameux par le massacre des partisans de Jacques II.

souffler le feu de l'enthousiasme allumé par lui, comme un écolier espiègle qui, ayant levé l'écluse d'un moulin à eau, s'amuse du bruit des roues qu'il a mises en mouvement, sans penser au mal qu'il peut produire. – Souvenez-vous de vos privilèges et de vos libertés ! Maudites soient les taxes, la presse et le presbytérianisme, et avec eux la mémoire du vieux Guillaume qui nous les apporta le premier !

– Au diable le jaugeur de l'excise ! s'écria le vieux Rewcastle ; je l'assommerai de ma propre main.

– Au diable le garde des forêts et le constable ! reprit sur le même ton Westburnflat ; j'ai deux balles au service de chacun d'eux.

– Nous sommes donc tous d'accord que cet état de choses ne peut se supporter plus longtemps ? demanda Ellieslaw après un moment de calme.

– Tous..., sans exception..., jusqu'au dernier !... tel fut le cri général.

– Pas tout à fait, messieurs, dit M. Ratcliffe qui n'avait pas ouvert la bouche depuis le commencement du dîner. Je ne prétends pas vouloir calmer les violents transports qui viennent de s'emparer de vous si subitement ; mais autant que peut valoir l'opinion d'un seul homme, je dois vous déclarer que je n'adopte pas tout à fait les principes que vous venez de manifester ;

je proteste donc formellement contre les mesures insensées que vous paraissez disposés à prendre pour faire cesser des sujets de plainte dont la justice ne me paraît pas encore bien démontrée. Je suis très porté à attribuer à la chaleur du festin, peut-être même à l'envie de faire une plaisanterie, tout ce qui vient de se passer ; mais il faut songer que certaines plaisanteries peuvent devenir dangereuses quand elles transpirent, et que souvent les murs ont des oreilles.

– Les murs peuvent avoir des oreilles, monsieur Ratcliffe, s'écria Ellieslaw en lançant sur lui un regard de fureur, mais un espion domestique n'en aura bientôt plus, s'il ose rester plus longtemps dans une maison où son arrivée fut une insulte, où sa conduite a toujours été celle d'un homme présomptueux qui se mêle de donner des avis qu'on ne lui demande pas, et d'où il sera chassé comme un misérable s'il ne se rend justice en sortant sur-le-champ.

– Je sais parfaitement, monsieur, répondit Ratcliffe avec un sang-froid méprisant, que la démarche inconsiderée que vous allez faire vous rend ma présence inutile, et que désormais mon séjour ici serait aussi dangereux pour moi que désagréable pour vous ; mais en me menaçant vous avez oublié votre prudence ; car bien certainement vous ne seriez pas charmé que je fisse à ces messieurs, à des hommes d'honneur, le détail

des causes qui ont amené notre liaison. Au surplus, j'en vois la fin avec plaisir. Cependant, comme je crois que M. Mareschal et quelques autres personnes de la compagnie voudront bien me garantir pour cette nuit mes oreilles et surtout mon cou, pour lequel j'ai quelques raisons de craindre davantage, je ne quitterai votre château que demain matin.

– Soit, monsieur, répliqua Ellieslaw. Vous n'avez rien à redouter, parce que vous êtes au-dessous de mon ressentiment, et non parce que j'ai à craindre que vous ne découvriez quelque secret de famille, quoique, par intérêt pour vous-même, je doive vous engager à bien peser vos paroles. Vos soins et votre entremise sont fort inutiles à un homme qui a tout à perdre ou tout à gagner, suivant le résultat des efforts qu'il va faire pour la cause à laquelle il s'est dévoué. Adieu.

Ratcliffe lança un regard expressif qu'Ellieslaw ne put soutenir sans baisser les yeux, puis, saluant la compagnie, il se retira.

Cette conversation avait produit, sur une partie de ceux qui l'avaient entendue, une impression qu'Ellieslaw se hâta de dissiper en faisant tomber l'entretien sur les affaires du jour. On convint que l'insurrection serait organisée sur-le-champ. Ellieslaw, Mareschal et sir Frédéric Langley en furent nommés les chefs avec pouvoir de diriger toutes les mesures

ultérieures. On fixa, pour le lendemain de bonne heure, un lieu de rendez-vous où chacun se trouverait en armes avec tous les partisans qu'il pourrait rassembler.

Tout ayant été ainsi réglé, Ellieslaw demanda à ceux qui restaient encore à boire avec Westburnflat et le vieux contrebandier la permission de se retirer avec ses deux collègues, afin de délibérer librement sur les mesures qu'ils avaient à prendre. Cette excuse fut acceptée d'autant plus volontiers qu'il y joignit l'invitation de ne pas épargner sa cave. Le départ des chefs fut salué par de bruyantes acclamations, et les santés d'Ellieslaw, de sir Frédéric, et surtout celle de Mareschal, furent portées plus d'une fois en grand chorus pendant le reste de la soirée.

Lorsque les trois chefs se furent retirés dans un appartement séparé, ils se regardèrent un moment avec une sorte d'embarras qui, sur le front soucieux de sir Frédéric, allait jusqu'au mécontentement. Mareschal fut le premier à rompre le silence. – Eh bien, messieurs, dit-il avec un éclat de rire, nous voilà embarqués. Vogue la galère !

– C'est vous que nous devons en remercier, dit Ellieslaw.

– Cela est vrai ; mais je ne sais si vous me remercirez encore quand vous aurez lu cette lettre. Je l'ai reçue au moment de nous mettre à table ; elle avait

été remise à mon domestique par un homme qu'il ne connaît pas, et qui est reparti au grand galop sans vouloir s'arrêter une minute. Lisez.

Ellieslaw prit le papier d'un air d'impatience, et lut ce qui suit :

« Édimbourg.

« Monsieur, – Ayant des obligations à votre famille, et sachant que vous êtes en relation d'affaires avec *Jacques et compagnie*, autrefois négociants à *Londres*, maintenant à *Dunkerque*, je crois devoir me hâter de vous faire part que les vaisseaux que vous attendiez n'ont pu aborder, et ont été obligés de repartir sans avoir pu débarquer aucune marchandise de leur cargaison. Leurs associés de l'ouest ont résolu de séparer leurs intérêts des leurs, les affaires de cette maison prenant une mauvaise tournure. J'espère que vous profiterez de cet avis pour prendre les précautions nécessaires à vos intérêts. Je suis votre très humble serviteur.

NIHIL NAMELESS¹

« À Ralph Mareschal *de Mareschal-Wells*. » (*Très pressé.*)

¹ *Sans nom*. Anonyme.

Sir Frédéric pâlit, et son front se rembrunit encore.

– Si la flotte française qui avait le roi à bord a été battue par celle d’Angleterre, comme ce maudit griffonnage semble le donner à entendre, le principal ressort de notre entreprise se trouve rompu, et nous n’avons pas même de secours à attendre de l’ouest de l’Écosse. Et où en sommes-nous donc ? s’écria Ellieslaw.

– Où nous en étions ce matin, je crois, dit Mareschal toujours riant.

– Pardonnez-moi, monsieur Mareschal : faites trêve, je vous prie, à des plaisanteries fort déplacées. Ce matin nous n’étions pas encore compromis, nous ne nous étions pas déclarés publiquement, comme nous venons de le faire, grâce à votre inconséquence : et dans quel moment ? celui où vous aviez en poche une lettre qui ajoute aux difficultés de notre entreprise et en rend la réussite presque impossible.

– Oh ! je savais bien tout ce que vous alliez me dire ; mais d’abord cette lettre de mon ami anonyme peut ne contenir pas un mot de vérité ; ensuite, sachez que je suis las de me trouver dans une conspiration dont les chefs ne font tout le jour que former des projets qu’ils oublient la nuit. Aujourd’hui le gouvernement est

dans la sécurité, il n'a ni troupes ni munitions, et dans quelques semaines il aura pris ses mesures. Le pays est plein d'ardeur pour une insurrection ; donnez-lui le temps de se refroidir, et nous resterons seuls. J'étais donc bien décidé, comme nous l'avons dit, à me jeter dans le fossé, et j'ai pris soin de vous y faire tomber avec moi. Vous voilà dans la fondrière ; il faudra bien maintenant que vous preniez le parti de vous évertuer pour en sortir.

– Vous vous êtes trompé, monsieur Mareschal, au moins quant à l'un de nous, répondit sir Frédéric en tirant le cordon de la sonnette, car je vais demander mes chevaux.

– Vous ne me quitterez pas, sir Frédéric, dit Ellieslaw ; nous avons notre revue demain matin.

– Je pars à l'instant même, et je vous écrirai mes intentions à mon arrivée chez moi.

– Oui-da ! répliqua Mareschal, et vous les enverrez sans doute par une compagnie de cavalerie de Carlisle qui nous emmènera prisonniers ? Écoutez-moi, sir Frédéric Langley : je ne suis pas un de ces hommes qui se laissent abandonner ou trahir. Si vous sortez aujourd'hui du château d'Ellieslaw, ce ne sera qu'en marchant sur mon cadavre.

– N'êtes-vous pas honteux, Mareschal ? dit M.

Vere : comment pouvez-vous interpréter ainsi les intentions de notre ami ? Il a trop d'honneur pour penser à désertier notre cause ; et d'ailleurs il ne peut oublier les preuves que nous avons de son adhésion à nos projets, de l'activité qu'il a déployée pour leur réussite. Il doit savoir aussi que le premier avis qu'on en donnera au gouvernement sera bien accueilli, et qu'il nous est facile de le gagner de vitesse.

– Dites *moi*, et non pas *nous*, quand vous parlez de gagner de vitesse pour se déshonorer par une trahison, s'écria Mareschal ; quant à moi, jamais je ne monterai à cheval dans un tel dessein. Un joli couple d'amis pour leur confier sa tête ! ajouta-t-il entre ses dents.

– Ce n'est point par des menaces qu'on m'empêche d'agir comme je le juge convenable, dit sir Frédéric, et je partirai bien certainement. Je ne suis point obligé, ajouta-t-il en regardant Ellieslaw, de garder ma parole à un homme qui a manqué à la sienne.

– En quoi y ai-je manqué ? dit celui-ci, imposant silence par un geste à son pétulant cousin ; parlez, sir Frédéric ; de quoi avez-vous à vous plaindre ?

– D'avoir été joué relativement à l'alliance à laquelle vous aviez consenti, et qui, vous ne l'ignorez pas, devait être le gage de notre liaison politique. Cet enlèvement de miss Vere, si admirablement concerté, sa rentrée si miraculeuse, la froideur qu'elle m'a

témoignée, les excuses dont vous avez cherché à la couvrir, ce sont là autant de prétextes dont vous êtes bien aise de vous servir pour conserver la jouissance des biens qui lui appartiennent, et auxquels vous devez renoncer en la mariant. Vous avez voulu faire de moi un jouet pour vous en servir dans une entreprise désespérée, et voilà pourquoi vous m'avez donné des espérances sans avoir l'intention de les réaliser.

– Sir Frédéric, je vous proteste par tout ce qu'il y a de plus sacré...

– Je n'écoute pas vos protestations, elles ne m'ont que trop longtemps abusé.

– Mais songez donc que si nous nous divisons, votre ruine est aussi certaine que la nôtre. De notre union seule dépend notre sûreté.

– Laissez-moi le soin de la mienne ; mais, ce que vous dites fût-il vrai, j'aimerais mieux mourir que d'être encore votre dupe.

– Rien ne saurait-il vous convaincre de ma sincérité ? Ce matin j'aurais repoussé vos injustes soupçons comme une insulte ; mais dans la position où nous nous trouvons...

– Vous vous trouvez obligé d'être sincère ? interrompit sir Frédéric en ricanant ; vous n'avez qu'un moyen de m'en convaincre, c'est de célébrer, dès ce

soir, mon mariage avec votre fille.

– Si promptement ? impossible ! songez à l’alarme qu’elle vient d’éprouver, à l’entreprise qui exige tous nos soins.

– Je n’écoute rien. Il y a une chapelle dans ce château ; le docteur Hobbler est au nombre de vos hôtes : donnez-moi cette preuve de votre bonne foi, mon cœur et mon bras sont à vous. Si vous me la refusez en ce moment où votre intérêt doit vous porter à consentir à ma demande, comment puis-je espérer que vous me l’accorderez demain, quand j’aurai fait une seconde démarche qui ne me laissera nulle possibilité de revenir sur mes pas ?

– Et si je consens à vous nommer mon gendre ce soir, notre amitié se trouvera-t-elle solidement renouée ?

– Très certainement, et de la manière la plus inviolable.

– Eh bien, quoique votre demande soit prématurée, peu délicate, injuste à mon égard, donnez-moi la main, sir Frédéric, ma fille sera votre épouse.

– Ce soir ?

– Ce soir, avant que l’horloge ait sonné minuit.

– De son consentement, j’espère, s’écria Mareschal :

car je vous préviens, messieurs, que je ne resterais pas paisible spectateur d'une violence exercée contre les sentiments de mon aimable cousine.

– Maudit cerveau brûlé ! pensa Ellieslaw. Pour qui me prenez-vous, Mareschal ? dit-il ; croyez-vous que ma fille ait besoin de protection contre son père ; que je veuille forcer ses inclinations ? Soyez persuadé qu'elle n'a aucune répugnance pour sir Frédéric.

– Ou plutôt pour être appelée *lady* Langley ; bien des femmes pourraient penser de même. Excusez-moi ; mais une affaire de cette nature traitée et conclue si subitement, m'avait alarmé pour elle.

– La seule chose qui m'embarrasse, poursuivit Ellieslaw, c'est le peu de temps qui nous reste ; mais si elle faisait trop d'objections, je me flatte que sir Frédéric lui accorderait...

– Pas une heure, monsieur Vere. Si je n'obtiens pas la main de votre fille ce soir, je pars, fût-ce à minuit. Voilà mon ultimatum.

– Eh bien, j'y consens ; occupez-vous tous deux de nos dispositions militaires, et je vais préparer ma fille à un événement auquel elle ne s'attend pas.

À ces mots M. Vere sortit.

Chapitre XIV

Mais que devins-je, hélas ! quand, au lieu de
Tancrède

Il amène à l'autel, quel changement affreux !
Le détestable Osmond pour recevoir mes
vœux !

Thomson, *Tancrède et Sigismonde*.

Une longue pratique dans l'art de la dissimulation avait donné à M. Vere un empire absolu sur ses traits, ses gestes et ses paroles ; sa démarche même était calculée pour tromper. En quittant ses deux amis pour se rendre chez sa fille, son pas ferme et alerte annonçait un homme occupé d'une affaire importante, mais dont le succès ne lui semblait pas douteux ; mais lorsqu'il jugea qu'ils ne pouvaient plus l'entendre, il ne s'avança plus que d'un pas lent et irrésolu, en harmonie avec ses craintes et son inquiétude. Enfin il s'arrêta dans une antichambre pour recueillir ses idées et préparer son plan d'argumentation.

– Dilemme plus embarrassant se présenta-t-il jamais à un malheureux ! se dit-il. Si nous nous divisons, nul doute que le gouvernement ne me sacrifie comme le

promoteur de l'insurrection. Supposons même que je parvienne à sauver ma tête par une prompte soumission, je n'en suis pas moins perdu sans ressource. J'ai rompu avec Ratcliffe, et je n'ai à espérer de ce côté qu'insultes et persécutions. Je serai donc réduit à vivre dans l'indigence et le déshonneur, méprisé des deux partis que j'aurai trahis tour à tour ! Cette idée n'est pas supportable ; et cependant je n'ai à choisir qu'entre cette destinée et la honte de l'échafaud, à moins que Mareschal et sir Frédéric ne continuent à faire cause commune avec moi. Pour cela il faut que ma fille épouse l'un ce soir, et j'ai promis à l'autre de ne pas employer la violence : il faut que je la décide à recevoir la main d'un homme qu'elle n'aime pas, dans un délai qu'elle trouverait trop court pour se déterminer à devenir l'épouse de celui qui aurait su gagner son affection. Mais je dois compter sur sa générosité romanesque, et il me suffira de la mettre en jeu en peignant sous de sombres couleurs les suites probables de sa désobéissance.

Après avoir fait ces réflexions, il entra dans l'appartement de sa fille, bien préparé au rôle qu'il s'appropriait à jouer. Quoique égoïste et ambitieux, son cœur n'était pas entièrement fermé à la tendresse paternelle, et il sentit quelques remords de la duplicité avec laquelle il allait abuser de l'amour filial d'Isabelle ; mais il les apaisa en songeant qu'après tout

il procurait à sa fille un mariage avantageux, et l'idée qu'il était perdu s'il y échouait acheva de dissiper ses scrupules. Il la trouva assise près d'une des fenêtres de sa chambre, la tête appuyée sur une main ; elle sommeillait ou était plongée dans de si profondes réflexions, qu'elle ne l'entendit pas entrer. Donnant alors à sa physionomie une expression de chagrin et d'attendrissement, il s'assit auprès d'elle, et ne l'avertit de son arrivée que par un profond soupir qu'il poussa en lui serrant la main.

– Mon père ! s'écria Isabelle en tressaillant, d'un ton qui annonçait la surprise, la crainte et la tendresse.

– Oui, ma fille, votre malheureux père, qui vient les larmes aux yeux vous demander pardon d'une injure dont son affection l'a rendu coupable envers vous, et vous faire ses adieux pour toujours.

– Une injure, mon père ! Vos adieux ! Que voulez-vous dire ?

– Dites-moi d'abord, Isabelle, si vous n'avez pas quelque soupçon que l'étrange événement qui vous est arrivé hier matin n'ait eu lieu que par mes ordres ?

– Par... vos ordres... mon père ? dit-elle en bégayant, car la honte et la crainte l'empêchaient d'avouer que plus d'une fois cette idée s'était présentée à son esprit ; idée humiliante et si peu naturelle de la part d'une fille.

– Vous hésitez à me répondre, et par là vous me confirmez dans l’opinion que j’avais conçue. Il me reste donc la tâche pénible de vous avouer que vous ne vous trompez pas. Mais, avant de condamner trop rigoureusement votre père, écoutez les motifs de sa conduite. Dans un jour de malheur, je prêtai l’oreille aux propositions que me fit sir Frédéric Langley, étant bien loin de croire que vous pussiez élever la moindre objection contre un mariage qui vous était avantageux à tous égards : dans un instant plus fatal encore, je pris, de concert avec lui, des mesures pour rétablir sur son trône notre monarque banni, et rendre à l’Écosse son indépendance ; maintenant ma vie est entre ses mains.

– Votre vie, mon père ! dit Isabelle ayant à peine la force de parler.

– Oui, Isabelle, la vie de celui à qui vous devez la naissance. Je dois rendre justice à Langley : ses menaces, ses fureurs n’ont d’autre cause que la passion qu’il a conçue pour vous ; mais lorsque je vis que vous ne partagiez pas ses sentiments, je ne trouvai d’autre moyen pour me tirer d’embarras que de vous soustraire à ses yeux pour quelque temps. J’avais donc formé le projet de vous envoyer passer quelques mois dans le couvent de votre tante à Paris, et, pour que sir Frédéric ne pût me soupçonner, j’imaginai ce prétendu enlèvement par de soi-disant brigands. Le hasard et un

conours de circonstances malheureuses ont rompu toutes mes mesures en vous tirant de l'asile momentané que je vous avais assuré. Ma dernière, mon unique ressource est de vous faire partir du château avec M. Ratcliffe, qui va le quitter ce soir même, après quoi je saurai subir ma destinée.

– Bon Dieu ! est-il possible, mon père ? s'écria douloureusement Isabelle ; pourquoi ai-je été délivrée ? pourquoi ne m'avoir pas fait connaître vos projets ?

– Pourquoi ? Réfléchissez un instant, ma fille. J'avais désiré votre union avec sir Frédéric, parce que je croyais qu'elle devait assurer votre bonheur. J'avais approuvé sa recherche, je lui avais promis de l'appuyer de tout mon pouvoir ; devais-je lui nuire dans votre esprit en vous disant que sa passion, portée au delà des bornes de la raison, ne me laissait d'autre alternative que de sacrifier le père ou la fille ? Mais mon parti est pris. Mareschal et moi nous sommes décidés à périr avec courage, et il ne me reste qu'à vous faire partir sous bonne escorte.

– Juste ciel ! N'y a-t-il donc aucun remède à ces moyens extrêmes ?

– Aucun, mon enfant, reprit M. Vere avec douleur ; un seul, peut-être, mais vous ne voudriez pas me le voir employer, celui de dénoncer nos amis, d'être le premier à les trahir.

– Non, jamais ! s'écria Isabelle avec horreur. Mais ne peut-on, à force de larmes, de prières ?... Je veux me jeter aux pieds de sir Frédéric, implorer sa pitié.

– Ce serait vous dégrader inutilement. Sa résolution est prise ; il n'en changerait qu'à une condition, et cette condition vous ne l'apprendrez jamais de la bouche de votre père.

– Quelle est-elle, mon père ? dites-le-moi, je vous en conjure. Que peut-il demander que nous ne devons lui accorder pour prévenir les malheurs dont nous sommes menacés ?

– Vous ne la connaîtrez, Isabelle, dit Ellieslaw d'un ton solennel, que lorsque la tête de votre père aura roulé sur l'échafaud. Alors peut-être vous apprendrez par quel sacrifice il était encore possible de le sauver.

– Et pourquoi ne pas m'en instruire tout de suite ? Croyez-vous que je ne ferais pas avec joie le sacrifice de toute ma fortune pour vous sauver ? Voulez-vous attacher le désespoir et le remords au reste de ma vie, quand j'apprendrai qu'il existait un moyen d'assurer vos jours, et que je ne l'ai pas employé ?

– Eh bien, ma fille, dit Ellieslaw comme vaincu par ses instances, apprenez donc ce que j'avais résolu de couvrir d'un éternel silence ; sachez que le seul moyen de le désarmer est de consentir à l'épouser ce soir

même, avant minuit.

– Ce soir, mon père ?... épouser un tel homme !... un homme ! c'est un monstre ! vouloir obtenir la main d'une fille en menaçant les jours de son père !... C'est impossible.

– Vous avez raison, ma fille, c'est impossible : je n'ai ni le droit ni même la pensée de vous demander un tel sacrifice. Il est d'ailleurs dans le cours de la nature qu'un vieillard meure et soit oublié, que ses enfants lui survivent et soient heureux.

– Moi ! je verrais mourir mon père, quand j'aurais pu le sauver !... Mais, non, non, mon père, c'est impossible. Quelque mauvaise opinion que j'aie de sir Frédéric, je ne puis le croire scélérat à ce point. Vous croyez me rendre heureuse en me donnant à lui, et tout ce que vous venez de me dire n'est qu'une ruse pour obtenir mon consentement.

– Quoi ! dit Ellieslaw d'un ton où l'autorité blessée semblait le disputer à la tendresse paternelle, ma fille me soupçonne d'inventer une fable pour influencer ses sentiments !... Mais je dois encore supporter cette nouvelle épreuve. Je veux bien même descendre jusqu'à me justifier. Vous connaissez l'honneur inflexible de notre cousin Mareschal ; faites attention à ce que je vais lui écrire, et vous jugerez par sa réponse si les périls qui nous menacent sont moins grands que je ne vous les ai

représentés, et si j'ai à me reprocher d'avoir rien négligé pour les détourner.

Il s'assit, écrivit quelques lignes à la hâte, et présenta son billet à Isabelle, qui lut ce qui suit :

« MON CHER COUSIN, – J'ai trouvé ma fille, comme je m'y attendais, désespérée d'avoir à contracter une union avec sir Frédéric d'un manière si subite et si inattendue. Elle ne conçoit pas même le péril dans lequel nous nous trouvons, et jusqu'à quel point nous nous sommes compromis ; employez toute votre influence sur sir Frédéric pour l'engager à modifier ses exigences. Je n'ai ni le pouvoir ni même la volonté d'engager ma fille à une démarche dont la précipitation est contraire à toutes les règles des convenances et de la délicatesse.

Vous obligerez votre cousin

R. V. »

Dans le trouble qui l'agitait, les yeux obscurcis par les larmes, l'esprit en proie aux alarmes et aux soupçons, Isabelle comprit à peine le sens de ce qu'elle venait de lire, et ne remarqua pas qu'au lieu d'appuyer sur la répugnance que lui causait ce mariage, son père

ne parlait que du délai trop court qu'on lui accordait pour s'y décider.

Ellieslaw tira le cordon d'une sonnette, et remit la lettre à un domestique, avec ordre de lui rapporter sur-le-champ la réponse de M. Mareschal. En attendant, il se promena en silence d'un air fort agité. Enfin le domestique revint, porteur d'un billet ainsi conçu :

« MON CHER COUSIN, – Je n'avais pas attendu votre lettre pour faire à sir Frédéric les objections dont vous me parlez. Je viens de renouveler mes instances, et je l'ai trouvé inébranlable comme le mont Cheviot. Je suis fâché qu'on presse ma belle cousine de renoncer d'une manière si subite aux droits de sa virginité. Sir Frédéric consent pourtant à partir avec moi, aussitôt que la cérémonie sera terminée ; et, comme nous nous mettons demain en campagne, et que nous courons la chance d'y attraper quelques bons horions, il est possible qu'Isabelle se trouve lady Langley à *très bon marché*. Du reste, tout ce que j'ai à vous dire, c'est que, si elle peut se déterminer à ce mariage, ce n'est pas l'instant d'écouter des scrupules de délicatesse. L'affaire est trop sérieuse et trop urgente. Il faut qu'elle saute à pieds joints par-dessus ce qu'on appelle les convenances, et qu'elle se marie à la hâte, ou bien nous nous en repentirons tous à loisir, ou pour mieux dire, nous

n'aurons pas le temps de nous en repentir. Voilà tout ce que peut vous mander votre affectionné

R.M.

« P. S. N'oubliez pas de dire à Isabelle que, tout bien considéré, je me couperai la gorge avec son chevalier, plutôt que de la voir l'épouser contre son gré. »

À la lecture de cet écrit, le papier s'échappa des mains d'Isabelle ; elle serait même tombée à la renverse, si son père ne l'eût soutenue et ne l'eût placée sur un fauteuil.

– Grand Dieu, elle en mourra ! s'écria Ellieslaw dans le cœur de qui les sentiments de la nature firent taire instantanément l'égoïsme. Regardez-moi, Isabelle, regardez-moi, mon enfant ; quoi qu'il puisse en arriver, vous ne serez pas sacrifiée. Je mourrai avec la consolation de vous savoir heureuse. Ma fille pourra pleurer sur ma tombe ; mais elle ne maudira pas la mémoire de son père.

Il appela un domestique.

– Dites à M. Ratcliffe que je désire le voir sur-le-champ.

Pendant cet intervalle, le visage d'Isabelle se couvrit

d'une pâleur mortelle, ses lèvres tremblaient, convulsivement agitées ; elle se tordait les mains, comme si la contrainte qu'elle imposait aux sentiments de son cœur s'étendait sur tout son être. Enfin, levant les yeux au ciel et rassemblant toutes ses forces : – Mon père, dit-elle, je consens à ce mariage.

– Non, mon enfant, ne parlez pas ainsi : ma chère fille, je vois combien ce consentement vous coûte. Vous ne vous dévouerez pas à un malheur certain pour me sauver d'un danger qui n'est peut-être pas inévitable.

Étrange inconséquence de la nature humaine ! le cœur d'Ellieslaw était d'accord avec sa bouche lorsqu'il parlait ainsi.

– Mon père, dit encore l'infortunée miss Vere, je consens à épouser sir Frédéric.

– Non, ma fille, non. Et cependant, si vous pouviez vaincre une répugnance qui ne se base sur aucun motif raisonnable, ce mariage n'offre-t-il pas tous les avantages que nous pouvons désirer ? ne vous assure-t-il pas la richesse, le rang, la considération ?

– J'ai consenti, mon père, répéta Isabelle comme si elle était devenue incapable de prononcer d'autres paroles que celles qui déjà lui avaient coûté un si cruel effort.

– Que le ciel te bénisse donc, ma chère enfant ! et

qu'il te récompense par la richesse, les plaisirs et le bonheur.

Isabelle demanda alors à son père la permission de rester seule dans sa chambre le reste de la soirée.

– Mais ne consentirez-vous pas à voir sir Frédéric ? lui répondit-il d'un air inquiet.

– Je le verrai... quand cela sera nécessaire... dans la chapelle... à minuit. Mais quant à présent, épargnez-moi sa vue.

– Soit, ma chère enfant, vous ne serez pas contrariée. Ne concevez pas de sir Frédéric une trop mauvaise opinion, ajouta-t-il en lui prenant la main ; c'est l'excès de la passion qui le fait agir ainsi. (Elle la retira d'un air d'impatience.) Pardonnez-moi, ma chère fille ; que le ciel vous bénisse et vous récompense ! je vous laisse, et à onze heures, si vous ne me faites pas demander plus tôt, je reviendrai vous voir.

Quand il fut parti, Isabelle se jeta à genoux et demanda au ciel la force dont elle avait besoin pour accomplir son sacrifice. – Pauvre Earnscliff, dit-elle ensuite, qui le consolera ? Que pensera-t-il quand il apprendra que celle qui ce matin même écoutait ses protestations de tendresse, a consenti ce soir à recevoir la main d'un autre ? Il me méprisera ! mais s'il est moins malheureux en me méprisant, il y aura, dans la

perte de son estime du moins, une consolation pour moi.

Elle pleura avec amertume, essayant vainement à plusieurs reprises de commencer la prière qu'elle avait eu dessein de prononcer lorsqu'elle s'était jetée à genoux ; mais elle se sentit incapable de recueillir son âme pour invoquer le ciel. Elle était encore dans cet état de morne désespoir, quand elle entendit ouvrir doucement la porte de sa chambre.

Chapitre XV

... Le temps et le chagrin ont détaché
son cœur, aigri son caractère.
N'importe, il faut le voir, s'offrir à sa colère ;
Conduisez-nous vers lui...

Spencer, *La Reine des fées*.

La personne qui entra était M. Ratcliffe, Ellieslaw, dans le trouble qui l'agitait, ayant oublié de révoquer l'ordre qu'il avait donné de le faire venir. – Vous désirez me voir, monsieur, dit-il en ouvrant la porte ; mais ne voyant qu'Isabelle : – Miss Vere est seule ! s'écria-t-il ; seule, à genoux et en pleurs !

– Laissez-moi, monsieur Ratcliffe, laissez-moi.

– Non ! de par le ciel ! j'ai demandé plusieurs fois la permission de prendre congé de vous, on me l'a refusée : le hasard m'a mieux servi que mes prières. Excusez-moi donc, mais j'ai un devoir important à remplir envers vous.

– Je ne puis vous écouter, monsieur Ratcliffe ! je ne puis vous parler ! ma tête n'est plus à moi ! Recevez mes adieux, et laissez-moi, pour l'amour du ciel !

– Dites-moi seulement s’il est vrai que ce monstrueux mariage doit avoir lieu... et cela, ce soir même. J’ai entendu les domestiques en parler ; j’ai entendu donner l’ordre de disposer la chapelle.

– Épargnez-moi, de grâce, monsieur Ratcliffe : d’après l’état où vous me voyez, jugez combien une pareille question est cruelle.

– Mariée à sir Frédéric Langley ! cette nuit même ?... Cela ne se peut... cela ne doit pas être... cela ne sera pas.

– Il faut que cela soit, monsieur Ratcliffe ! la vie de mon père en dépend.

– J’entends ! Vous vous sacrifiez pour sauver celui qui... Mais que les vertus de la fille fassent oublier les fautes du père. En moins de vingt-quatre heures, je trouverais plus d’un moyen d’empêcher ce mariage. Mais le temps presse ; quelques heures vont décider le malheur de votre vie, et je n’y trouve qu’un seul remède... Il faut, miss Vere, que vous imploriez la protection du seul être humain qui ait le pouvoir de conjurer les maux qu’on vous prépare.

– Et qui peut être doué d’un tel pouvoir sur la terre ? demanda miss Vere respirant à peine.

– Ne tressaillez pas quand je vous l’aurai nommé, répondit Ratcliffe en s’approchant d’elle et en baissant

la voix : c'est celui qu'on nomme Elshender, le solitaire de Mucklestane-Moor.

– Ou vous avez perdu l'esprit, monsieur Ratcliffe, ou vous venez insulter à mon malheur par une plaisanterie bien déplacée !

– Je jouis comme vous de toute ma raison, miss Vere, et vous devez savoir que je ne suis pas homme à me permettre de mauvaises plaisanteries, surtout dans un moment de détresse, et quand il s'agit du bonheur de votre vie. Je vous atteste que cet être, qui est tout autre que vous ne le supposez, a le moyen de mettre un obstacle invincible à cet odieux manage.

– Et d'assurer les jours de mon père ?

– Oui, si vous plaidez sa cause auprès de lui... Mais comment parvenir à lui parler ce soir ?

– J'espère y parvenir, dit Isabelle se rappelant tout à coup la rose qu'il lui avait donnée. Je me souviens qu'il m'a dit que je pouvais recourir à lui dans l'adversité ; que je n'aurais qu'à lui montrer cette fleur, ou seulement une de ses feuilles. J'avais regardé ce discours comme une preuve de l'égarement de son esprit, et j'étais honteuse de l'espèce de sentiment superstitieux qui m'a fait conserver cette rose.

– Heureux événement ! ne craignez plus rien. Mais ne perdons pas de temps. Êtes-vous en liberté ? ne

veille-t-on pas sur vous ?

– Que faut-il donc que je fasse ?

– Sortir du château à l’instant, et courir vous jeter aux pieds de cet être qui, dans une situation en apparence si méprisable, possède une influence presque absolue sur votre destinée. Les convives et les domestiques ne songent qu’à se divertir ; les chefs de la conspiration sont en conférence secrète ; mon cheval est sellé, je vais en préparer un pour vous. La plaine de Mucklestane n’est pas éloignée d’ici ; nous pourrions être de retour avant qu’on se soit aperçu de votre absence. Venez me rejoindre dans deux minutes à la petite porte du jardin... Ne doutez ni de ma prudence ni de ma fidélité. N’hésitez pas à faire une démarche qui peut seule vous préserver du malheur de devenir l’épouse de sir Frédéric Langley.

– Un malheureux qui se noie s’attache au plus faible rameau. D’ailleurs, monsieur Ratcliffe, je vous ai toujours regardé comme un homme plein d’honneur et de probité ; je m’abandonne donc à vos conseils. Je vais aller vous rejoindre à la porte du parc.

Dès que M. Ratcliffe fut sorti, Isabelle tira les verrous de sa porte, et prenant un escalier dérobé qui donnait dans son cabinet de toilette, dont elle ferma pareillement la porte et dont elle mit la clef dans sa poche, elle se rendit dans le jardin. Il fallait, pour y

arriver, qu'elle passât près de la chapelle du château ; elle entendit les domestiques occupés à la préparer, et reconnut la voix d'une servante qui disait : – Épouser un tel homme ! Oh ! ma foi ! tout, plutôt qu'un pareil sort.

– Elle a raison ! pensa Isabelle, elle a raison ! tout plutôt que ce mariage. – Enfin elle arriva à la porte du jardin, où Ratcliffe l'attendait avec deux chevaux, et ils se mirent en marche.

– Monsieur Ratcliffe, dit Isabelle, plus je réfléchis sur ma démarche, plus elle me paraît inconséquente. Le trouble et l'agitation de mon esprit ont pu seuls m'y déterminer. Mais réfléchissez bien, ne ferions-nous pas mieux de retourner au château ?... Je sais que cet homme est regardé par le peuple comme un être doué d'une puissance surnaturelle, comme ayant commerce avec les habitants d'un autre monde ; mais vous devez bien penser que je ne saurais partager de telles idées, et que si j'avais la faiblesse d'y croire, la religion m'empêcherait d'avoir recours à son intervention.

– J'aurais espéré, miss Vere, répondit Ratcliffe, que mon caractère et ma façon de penser vous étaient assez connus pour que vous me crussiez incapable d'ajouter foi à de pareilles absurdités.

– Mais de quelle manière un être en apparence si misérable pourra-t-il me secourir ?

– Miss Vere, dit Ratcliffe après un moment de réflexion, je suis lié par la promesse d'un secret inviolable ; il faut que, sans exiger de moi d'autre explication, vous vous contentiez de l'assurance solennelle que je vous donne qu'il en a le pouvoir, si vous parvenez à lui en inspirer la volonté ; et je ne doute pas que vous n'y réussissiez.

– J'ai en vous une confiance sans bornes, monsieur Ratcliffe ; mais ne pouvez-vous pas vous tromper vous-même ?

– Vous souvenez-vous, ma chère miss, que lorsque vous me priâtes d'intercéder auprès de votre père en faveur de Haswell et de sa malheureuse famille, et que j'obtins de lui une chose qu'il n'était pas facile de lui arracher, le pardon d'une injure, j'y mis pour condition que vous ne me feriez aucune question sur les causes de l'influence que j'avais sur son esprit ? Vous ne vous êtes pas repentie de votre confiance : pourquoi n'en auriez-vous pas autant aujourd'hui ?

– Mais la vie extraordinaire de cet homme, sa retraite absolue, sa figure, son ton amer de misanthropie... Monsieur Ratcliffe, que dois-je penser de lui, s'il a réellement le pouvoir que vous lui attribuez ?

– Je puis vous dire qu'il a été élevé dans la religion catholique, et cette secte chrétienne offre mille

exemples de personnes qui se sont condamnées à une vie aussi dure et à une retraite aussi absolue.

– Mais il ne met en avant aucun motif religieux.

– Cela est vrai : le seul dégoût du monde a fait naître en lui l’amour de la retraite. Je puis encore vous dire qu’il possédait une grande fortune que son père voulait augmenter en l’unissant à une de ses parentes qui était élevée dans sa maison. Vous connaissez sa figure. Jugez de quels yeux la jeune personne dut voir l’époux qu’on lui destinait. Cependant, habituée à lui dès l’enfance, elle ne montrait aucune répugnance ; et les amis de sir... de l’homme dont je parle, ne doutèrent pas que le vif attachement qu’il avait conçu pour elle, les excellentes qualités de son cœur, un esprit cultivé, le caractère le plus noble, n’eussent surmonté l’horreur que son extraordinaire laideur devait naturellement inspirer à une jeune fille.

– Et se trompèrent-ils ?

– Vous allez l’apprendre. Il se rendait justice à lui-même, et savait fort bien ce qui lui manquait. Je suis, me disait-il, c’est-à-dire, disait-il à un homme en qui il avait confiance, je suis, en dépit de tout ce que vous voulez bien me dire, un pauvre misérable proscrit, qu’on eût mieux fait d’étouffer au berceau que de le laisser grandir pour être un épouvantail sur cette terre où je rampe. Celle qu’il aimait s’efforçait en vain de le

convaincre de son indifférence pour les formes extérieures, en lui parlant de l'estime qu'elle faisait des qualités de l'âme et de l'esprit. – Je vous entends, répondait-il ; mais vous parlez le langage du froid stoïcisme, ou du moins celui d'une partielle amitié. Consultez tous les livres que nous avons lus, à l'exception de ceux qui, dictés par une philosophie abstraite, n'ont point d'écho dans notre cœur : un extérieur avantageux, ou du moins une figure qu'on puisse regarder sans horreur, ne sont-ils pas toujours une des premières qualités exigées dans un amant ? Un monstre tel que moi ne semble-t-il pas avoir été exclu par la nature du partage de ses plus douces jouissances ? Sans mes richesses, tout le monde, excepté vous et peut-être Letitia, ne me fuirait-il pas ? Ne me regarderait-on pas comme un être étranger à votre espèce, et plus odieux à cause de mon analogie avec ces êtres que l'homme abhorre comme la caricature insultante de sa figure ?

– Ces sentiments sont ceux d'un insensé, dit Isabelle.

– Nullement : à moins qu'on ne donne le nom de folie à une sensibilité excessive. Je ne nierai pourtant pas que ce sentiment ne l'ait entraîné dans des excès qui semblaient le fruit d'une imagination dérangée. Se trouvant à ses propres yeux comme séparé du reste des

hommes, il se croyait obligé de chercher à se les attacher par des libéralités excessives et souvent mal placées ; il croyait que ce n'était qu'à force de bienfaits qu'il pouvait, malgré sa conformation extérieure, forcer le genre humain à ne pas le repousser de son sein. Il n'est pas besoin de dire que maintes fois sa bienveillance fut déçue, sa confiance trahie, sa générosité payée d'ingratitude ; ces événements ne sont que trop ordinaires : mais son imagination les attribuait à la haine et au mépris que faisait naître, selon lui, sa difformité. Je vous fatigue peut-être, miss Vere ?

– Au contraire, je vous écoute avec le plus vif intérêt.

– Je continue donc. Il finit par devenir l'être le plus ingénieux à se tourmenter. Le rire des gens du peuple qu'il rencontrait dans les rues, le tressaillement d'une jeune fille qui le voyait en compagnie pour la première fois, étaient des blessures mortelles pour son cœur. Il n'existait que deux personnes sur la bonne foi et sur l'amitié desquelles il parût compter : l'une était la jeune fille qu'il devait épouser ; l'autre, un ami qui paraissait lui être sincèrement attaché, et qu'il avait comblé de bienfaits. Le père et la mère de cet être si disgracié de la nature moururent à peu d'intervalle l'un de l'autre, et la célébration du mariage, dont l'époque était déjà fixée, fut retardée. Pourtant la future épouse ne changea pas

de détermination, elle ne fit aucune objection lorsque après les délais convenables il lui proposa de déterminer le jour de leur union. Il recevait presque journellement l'ami dont je vous ai parlé. Sa malheureuse étoile voulut qu'il acceptât l'invitation que lui fit cet ami d'aller passer quelques jours chez lui. Il s'y trouva des hommes qui différaient d'opinions politiques. Un soir, après une longue séance à table, les têtes étaient échauffées par le vin : une querelle sérieuse survint ; plusieurs épées furent tirées à la fois ; le maître de la maison fut renversé et désarmé par un de ses convives ; il tomba aux pieds de son ami. Celui-ci, tout contrefait qu'il est, possède une force peu commune et a des passions violentes ; il crut son ami mort ; il tira son épée, et perça le cœur de son antagoniste. Il fut arrêté, jugé, et condamné à un an d'emprisonnement, comme coupable d'homicide sans préméditation. Cet événement l'affecta d'autant plus vivement, que celui qu'il avait tué jouissait de la meilleure réputation, et qu'il n'avait mis l'épée à la main pour se défendre que poussé à la dernière extrémité. Depuis ce jour-là, je remarquai... je veux dire, on remarqua que sa teinte de misanthropie se rembrunissait de plus en plus ; que le remords, sentiment qu'il était incapable de supporter, ajoutait à sa susceptibilité naturelle ; enfin, que toutes les fois que le meurtre qu'il avait commis dans un premier mouvement de colère se représentait à son

imagination, il tombait dans des accès de frénésie qui faisaient craindre un égarement d'esprit. À l'expiration de sa peine il se flattait de trouver près d'une tendre épouse et d'un ami chéri l'oubli de ses maux, la consolation de ses chagrins : il se trompait ; il les trouva mariés. Il ne put résister à ce coup : c'était le dernier câble qui retient un navire, et qui en se rompant le laisse en butte à la fureur des flots. Sa raison s'aliéna ; il fallut le placer dans une maison destinée aux infortunés qui sont dans cette cruelle position ; mais son faux ami, qui par alliance était devenu son plus proche parent, fit durer la détention de l'infortuné longtemps après que la cause n'en existait plus, afin de conserver la jouissance de son immense fortune. Il existait un homme qui devait tout à cette victime de l'injustice : cet homme n'avait ni crédit, ni puissance, ni richesses, mais il ne manquait ni de zèle ni de persévérance : après de longs efforts, il finit par obtenir justice ; le malheureux fut remis en liberté et rétabli dans la possession de ses biens, qui bientôt après s'augmentèrent même de tous ceux de la femme qu'il devait épouser : elle mourut sans enfants mâles, et ces biens lui revenaient à titre d'héritier substitué. Mais la liberté n'avait plus de prix à ses yeux, et sa fortune, qu'il méprisait, ne fut plus pour lui qu'un moyen de se livrer aux bizarres caprices de son imagination. Il avait abjuré le catholicisme, mais peut-être quelques-unes des doctrines de cette religion

continuaient-elles d'exercer leur influence sur son âme, qui parût désormais ne plus connaître que les inspirations du remords et de la misanthropie. Depuis cette époque, il a mené alternativement la vie errante d'un pèlerin et celle d'un ermite, s'imposant les privations les plus sévères, non par principe de dévotion, mais par haine pour le genre humain. Tous ses discours annoncent l'aversion la plus invétérée contre les hommes, et toutes ses actions tendent à les soulager : jamais hypocrite ne s'est montré plus ingénieux à donner de louables motifs aux actions les plus condamnables, qu'il ne l'est à concilier avec les principes de sa misanthropie des actions qui prennent leur source dans sa générosité naturelle et dans la bonté de son cœur.

– Encore une fois, dit Isabelle, ce portrait est celui d'un homme dont la raison est dérangée.

– Je ne prétends pas vous dire que toutes ses idées soient parfaitement saines. Il tient quelquefois des propos qui feraient croire à tout autre qu'à... qu'à celui qui seul le connaît parfaitement, que son esprit est égaré ; mais non : ce n'est qu'une suite du système qu'il s'est formé, et dont je suis convaincu qu'il ne se départira jamais.

– Mais je le répète, monsieur Ratcliffe, vous tracez là le portrait d'un homme en démence.

– Nullement. Que son imagination soit exaltée, je n'en disconviendrai pas ; je vous ai déjà dit qu'il a eu parfois comme des paroxysmes d'aliénation mentale ; mais je parle de l'état habituel de son esprit : il est irrégulier et non dérangé ; les ombres en sont aussi bien graduées que celles qui séparent la lumière du jour des ténèbres de la nuit. Le courtisan qui se ruine pour un vain titre ou un pouvoir dont il ne saurait user en homme sage, l'avare qui accumule d'inutiles trésors, le prodigue qui dissipe les siens, sont tous un peu marqués au coin de la folie. Les criminels qui le sont devenus malgré leur propre horreur du forfait et la certitude du supplice qui les attend, rentrent dans mon observation ; et toutes les violentes passions, aussi bien que la colère, peuvent être appelées de courtes folies.

– Voilà une excellente philosophie, répondit miss Vere ; mais pardonnez-moi si elle ne suffit pas pour me rassurer. Je tremble de visiter à une pareille heure quelqu'un dont vous ne pouvez vous-même que pallier l'extravagance.

– Recevez donc l'assurance solennelle que vous ne courez pas le moindre danger. Mais je ne vous ai pas encore parlé d'une circonstance qui va peut-être vous alarmer plus que tout le reste ; et c'est même pour cela que je ne l'ai pas mentionnée plus tôt... Maintenant que nous voici près de sa retraite, il ne m'est pas possible de

vous accompagner chez lui ; vous devez vous y présenter seule.

– Seule ? Je n’ose !

– Il le faut. Je vais rester ici et vous attendre.

– Vous n’en bougerez pas ? Mais si je vous appelais, croyez-vous que, vous pourriez m’entendre ?

– Bannissez toute crainte, je vous en supplie, et surtout gardez-vous bien de lui en montrer aucune. Il prendrait votre timidité pour l’expression de l’horreur qu’il croit que sa figure cause inmanquablement. Adieu pour quelques instants : souvenez-vous des maux dont vous êtes menacée, et que la crainte qu’ils doivent vous inspirer triomphe de vos scrupules et de vos terreurs.

– Adieu, monsieur Ratcliffe ; je me confie en votre honneur, en votre probité, il est impossible que vous vouliez me tromper.

– Sur mon honneur, sur mon âme, cria Ratcliffe en élevant la voix à mesure qu’elle s’éloignait, vous ne courez aucun risque.

Chapitre XVI

Dans l'antre ténébreux qui lui servait d'asile
Ils le trouvent l'air morne et le regard baissé,
Par d'affreux souvenirs paraissant oppressé.
Ancienne comédie.

Les sons de la voix de Ratcliffe ne parvenaient plus aux oreilles d'Isabelle ; elle se retournait fréquemment pour le chercher des yeux : la clarté de la lune lui donna pendant quelques instants la consolation de l'apercevoir ; mais avant d'être arrivée à la cabane du solitaire, elle l'avait entièrement perdu de vue. Deux fois elle avança la main pour frapper à la porte, et deux fois elle se sentit incapable de cet effort. Enfin elle heurta bien doucement, mais aucune réponse ne se fit entendre. La crainte de ne pas obtenir la protection que Ratcliffe lui avait promise faisant taire sa timidité, elle recommença deux fois encore, et toujours de plus fort en plus fort, mais sans plus de succès. Enfin, elle appela le Nain par son nom, le conjurant de lui répondre et de lui ouvrir.

– Quel est l'être assez misérable, répondit la voix aigre du solitaire, pour venir demander ici un asile ?

Va-t'en ! quand l'hirondelle a besoin de refuge, elle ne le cherche pas sous le nid du corbeau.

– Je viens vous trouver à l'heure de l'adversité, comme vous m'avez engagée vous-même à le faire. Vous m'avez promis que votre cœur et votre porte s'ouvriraient à ma voix ; mais je crains...

– Ah ! tu es donc Isabelle Vere ? donne-moi une preuve que tu l'es véritablement.

– Je vous rapporte la rose que vous m'avez donnée. Elle n'a pas eu le temps de se flétrir entièrement depuis que vous m'avez en quelque sorte prédit mes malheurs.

– Puisque tu n'as pas oublié ce gage, je me le rappelle aussi ; fermés pour tout l'univers, ma porte et mon cœur s'ouvriront pour toi.

Isabelle entendit tirer les verrous l'un après l'autre, et son cœur battait plus vivement à mesure qu'elle voyait approcher l'instant où elle allait paraître devant cet être extraordinaire. La porte s'ouvrit, et le solitaire s'offrit à ses yeux, tenant en main une lampe dont la clarté rejaillissait sur ses traits difformes et repoussants. – Entre, fille de l'affliction, lui dit-il, entre dans le séjour du malheur.

Elle entra en tremblant et d'un pas timide. Le premier soin du solitaire fut de pousser les verrous. À ce bruit, qui lui parut une précaution d'un augure peu

favorable, miss Vere tressaillit ; mais se rappelant les avis de Ratcliffe, elle s'efforça de ne laisser paraître ni crainte, ni agitation.

Le Nain lui montra du doigt une escabelle placée près de la cheminée, lui fit signe de s'asseoir, puis, ramassant quelques morceaux de bois sec, il alluma un feu dont la clarté, plus favorable que celle de la lampe, permit à Isabelle de voir la demeure où elle se trouvait.

Sur deux planches fixées à droite de la cheminée étaient rangés quelques livres, avec différents paquets d'herbes sèches, deux verres, un vase et quelques assiettes ; à gauche, se trouvaient divers outils et instruments de jardinage. Une espèce de cadre en bois, à demi rempli de mousse, qui tenait lieu de lit ; une table et deux sièges de bois complétaient le mobilier. La chambre ne paraissait avoir qu'environ dix pieds de long sur six de large.

Tel était le lieu où Isabelle se trouvait enfermée avec un homme dont l'histoire, qu'elle venait d'apprendre, n'offrait rien de très rassurant, et dont la conformation hideuse était bien capable d'inspirer une terreur superstitieuse. Assis vis-à-vis d'elle, à l'angle opposé de la cheminée, le Nain la regardait en silence, d'un air qui annonçait que des sentiments opposés se livraient dans son cœur un violent combat.

Isabelle, pâle comme la mort, restait immobile ; ses

longs cheveux, qui par l'effet de l'humidité de la nuit avaient perdu les formes gracieuses de leurs boucles, tombaient sur ses épaules et sur son sein, semblables aux pavillons d'un navire que la pluie d'orage a pliés autour de leurs mâts.

Le Nain fut le premier à rompre le silence. – Jeune fille, dit-il, quel mauvais destin t'a amenée dans ma demeure ?

– Le danger de mon père, et la permission que vous m'avez donnée de m'y présenter, répondit-elle du ton le plus ferme qu'il lui fut possible de prendre.

– Et tu te flattes que je pourrai te secourir ?

– Vous me l'avez fait espérer.

– Et comment as-tu pu le croire ? Ai-je l'air d'un redresseur de torts ? habité-je un château où la beauté puisse venir en suppliante implorer mes secours ? Vieux, pauvre, hideux, que puis-je pour toi ? Je t'ai raillée en te faisant une telle promesse.

– Il faut donc que je parte, et que je subisse ma destinée ? répondit-elle en se levant.

– Non, dit Elshender en se plaçant entre elle et la porte et en lui faisant un signe impératif de se rasseoir ; non, nous ne nous séparerons pas ainsi : j'ai encore à te parler. Pourquoi l'homme a-t-il besoin du secours des autres hommes ? pourquoi ne sait-il pas se suffire à lui-

même ? Regarde autour de toi : l'être le plus méprisé de l'espèce humaine n'a demandé à personne ni aide ni compassion. Cette maison, je l'ai construite ; ces meubles, je les ai fabriqués ; et avec ceci (il tirait à demi un long poignard qu'il portait à son côté, et dont la lame brilla à la lueur du feu) ; avec ceci (répéta-t-il en le replongeant dans le fourreau), je puis défendre l'étincelle de vie qui anime un misérable comme moi, contre quiconque viendrait m'attaquer.

Rien n'était moins rassurant pour la pauvre Isabelle ; elle réussit pourtant à cacher sa frayeur et son agitation.

– Voilà la vie de la nature, continua le solitaire. Vie indépendante et qui se suffit à elle-même. Le loup n'appelle pas le loup à son aide pour creuser son antre ; pour saisir sa proie, le vautour n'attend pas l'assistance du vautour.

– Et quand ils ne peuvent y réussir, dit Isabelle dans l'espérance de se faire écouter plus favorablement en employant le même style métaphorique, que faut-il qu'ils deviennent ?

– Qu'ils meurent et qu'ils soient oubliés ! N'est-ce pas le sort général de tout ce qui respire ?

– C'est le sort des êtres dépourvus de raison, mais il n'en est pas de même au genre humain. Les hommes

disparaîtraient bientôt de la terre, s'ils cessaient de s'entraider les uns les autres. Le faible a droit à la protection du plus fort, et celui qui peut secourir l'opprimé commet un crime s'il lui refuse son assistance.

– Et c'est dans cet espoir frivole, pauvre fille ! que tu viens trouver au fond du désert un être que la race humaine a rejeté de son sein, un être dont le seul désir serait de la voir disparaître de la surface du globe, comme tu viens de le dire ? N'as-tu pas frémi en te présentant ici ?

– Le malheur ne connaît pas la crainte, répondit-elle avec fermeté.

– N'as-tu donc pas entendu dire que je suis ligué avec des êtres surnaturels aussi difformes que moi, et autant que moi ennemis du genre humain ? Comment as-tu osé venir de nuit dans ma retraite ?

– Le Dieu que j'adore me soutient contre de vaines terreurs, répliqua miss Vere dont le sein de plus en plus ému démentait son apparente tranquillité.

– Oh ! oh ! tu prétends avoir de la philosophie ! mais, jeune et belle comme tu l'es, n'aurais-tu pas dû craindre de te livrer au pouvoir d'un être si dépité contre la nature, que la destruction d'un de ses plus beaux ouvrages doit être un plaisir pour lui ?

Les alarmes d'Isabelle croissaient à chaque mot qu'il prononçait. Elle lui répondit pourtant avec fermeté : – Quelques injures que vous puissiez avoir éprouvées dans le monde, vous êtes incapable de vouloir vous en venger sur quelqu'un qui ne vous a jamais offensé.

– Tu ignores donc, reprit-il en fixant sur elle des yeux où brillait une affreuse malignité ; tu ignores donc les plaisirs de la vengeance ? Crois-tu que l'innocence de l'agneau calme la fureur du loup altéré de sang ?

– Homme ! dit Isabelle avec dignité, les horribles idées que vous me présentez ne peuvent entrer dans mon esprit. Qui que vous puissiez être, vous ne voudriez pas, vous n'oseriez pas faire insulte à une malheureuse que sa confiance en vous a amenée sous votre toit.

– Tu as raison, jeune fille, répondit-il d'un ton calme ; je ne le voudrais ni ne l'oserais. Retourne chez toi. Quels que soient les maux qui te menacent, cesse de les craindre. Tu m'as demandé ma protection, tu en éprouveras les effets.

– Mais c'est cette nuit même que je dois consentir à épouser un homme que je déteste, ou à mettre le sceau à la perte de mon père !

– Cette nuit même ?... À quelle heure ?

– À minuit.

– Il suffit. Ne crains rien, ce mariage ne s’accomplira pas.

– Et mon père ? dit Isabelle d’un ton suppliant.

– Ton père ? s’écria le Nain en fronçant le sourcil : il a été et il est encore mon plus cruel ennemi. Mais, ajouta-t-il d’un ton plus doux, les vertus de sa fille le protégeront. Maintenant, retire-toi : si tu restais davantage auprès de moi, je craindrais de retomber dans ces rêves absurdes sur les vertus humaines, après lesquels le réveil est si pénible. Je te le répète, ne crains rien. Présente-toi devant l’autel, c’est là que tu verras mes promesses se réaliser. Adieu ; le temps presse, il faut que je prenne mes dispositions.

Il ouvrit la porte de sa hutte, et laissa miss Vere remonter à cheval sans paraître autrement s’inquiéter d’elle. Mais en partant elle l’entrevit à la lucarne qui lui servait de fenêtre ; et il y resta jusqu’à ce qu’il l’eût perdue de vue.

Isabelle pressa le pas de son cheval, et elle eut bientôt rejoint M. Ratcliffe qui l’attendait, non sans inquiétude, à l’endroit où elle l’avait laissé. – Eh bien, lui dit-il dès qu’il l’aperçut, avez-vous réussi ?

– Il m’a fait des promesses, répondit-elle ; mais comment pourra-t-il les accomplir ?

– Dieu soit loué ! s’écria Ratcliffe : ne doutez pas qu’il les accomplisse.

En ce moment un coup de sifflet se fit entendre. – C’est moi qu’il appelle, continua-t-il. Miss Vere, il faut que je vous quitte, et que vous retourniez seule au château ; votre intérêt l’exige. Ayez soin de ne pas refermer la porte du jardin.

Un second coup de sifflet, plus fort et plus prolongé, retentit de nouveau. – Adieu ! dit Ratcliffe, et il partit au galop.

Miss Vere regagna le château avec toute la célérité possible, et n’oublia pas de laisser ouverte la porte du parc, comme Ratcliffe le lui avait recommandé ; puis, étant remontée dans son appartement par l’escalier dérobé, elle tira les verrous, et sonna pour avoir de la lumière.

Son père arriva quelques instants après. – Je suis venu plusieurs fois pour vous voir, ma chère enfant, lui dit-il : trouvant votre porte fermée, je craignais que vous ne fussiez indisposée ; mais j’ai pensé que vous désiriez être seule, et je n’ai pas voulu vous contrarier.

– Je vous remercie, mon père, répondit-elle, mais permettez-moi de réclamer l’exécution de la promesse que vous m’avez faite. Souffrez que je jouisse en paix et dans la solitude des derniers moments de liberté qui

m'appartiennent. À minuit je serai prête à vous suivre.

– Tout ce qu'il vous plaira, ma chère Isabelle. Mais ces cheveux en désordre ! cette parure négligée !... Mon enfant, pour que le sacrifice soit méritoire, il doit être volontaire : que je ne vous retrouve pas ainsi, je vous prie, quand je reviendrai.

– Le désirez-vous, mon père ? je vous obéirai : vous trouverez la victime parée pour le sacrifice.

Chapitre XVII

Cela ne ressemble guère à une noce.

Shakespeare, *Beaucoup de bruit pour rien*.

Le château d'Ellieslaw était fort ancien, mais la chapelle où devait se célébrer la cérémonie fatale remontait à une antiquité beaucoup plus reculée. En effet, avant que les guerres entre l'Écosse et l'Angleterre fussent devenues si fréquentes que presque tous les manoirs situés sur les frontières des deux pays se convertirent en forteresses, il y avait à Ellieslaw un petit couvent de moines qui dépendait, à ce que prétendent les antiquaires, de la riche abbaye de Jedburgh. Les ravages de la guerre et les révolutions politiques avaient changé la face de ce domaine : un château fortifié s'était élevé sur les ruines du cloître, mais la chapelle avait été conservée.

Cet édifice avait un aspect sombre et lugubre ; la forme demi-circulaire de ses arceaux, la simplicité de ses piliers massifs, en faisaient remonter la construction aux temps de ce qu'on appelle l'architecture saxonne : il avait servi de sépulture aux moines et aux barons qui

en étaient devenus successivement propriétaires. Quelques torches qu'on avait allumées près de l'autel écartaient l'obscurité plutôt qu'elles ne répandaient la lumière, et l'œil ne pouvait mesurer l'étendue de cette enceinte. Des ornements assez mal choisis pour la circonstance ajoutaient encore à son aspect lugubre ; et de vieux lambeaux de tapisserie, arrachés aux murailles de divers appartements, puis disposés à la hâte autour de celles de la chapelle, ne cachaient qu'à demi les écussons et les emblèmes funéraires dont elle était enrichie. De chaque côté de l'autel s'élevait un tombeau dont la forme prêtait à un contraste non moins étrange. Sur l'un était la figure en pierre d'un vieux ermite ou moine, mort en odeur de sainteté. On l'avait représenté incliné, dans une attitude pieuse, avec son froc et son scapulaire, et à ses mains jointes pendait un chapelet. L'autre, construit dans le goût italien, du plus beau marbre statuaire, et regardé par tous les connaisseurs comme un véritable chef-d'œuvre, avait été élevé à la mémoire de la mère d'Isabelle : elle y était figurée à son moment suprême, et un chérubin affligé éteignait une lampe en détournant les yeux, symbole d'une mort prématurée. Bien des gens étaient surpris qu'Ellieslaw, dont la conduite envers son épouse n'avait été rien moins qu'exemplaire, lui eût fait ériger un monument si dispendieux ; mais quelques personnes éloignaient de lui tout soupçon d'hypocrisie, et disaient tout bas que ce

tombeau avait été élevé par les ordres et aux dépens de M. Ratcliffe.

C'est en ce lieu que se rassemblèrent, quelques minutes avant minuit, les personnes dont la présence était indispensable pour la cérémonie qui allait être célébrée. M. Vere, désirant ne pas avoir d'autres témoins que les témoins strictement nécessaires, avait laissé dans la salle du festin ceux de ses hôtes qui n'avaient pas encore quitté le château, et il était monté dans l'appartement de sa fille pour l'amener à l'autel. Sir Frédéric Langley et Mareschal, suivis de quelques domestiques, l'avaient précédé et l'attendaient dans la chapelle. Sir Frédéric était sérieux et pensif ; l'étourderie et la gaieté imperturbable de Mareschal semblaient faire ressortir encore le sombre nuage qui couvrait la figure du baronnet.

– La mariée n'arrive pas, dit tout bas Mareschal à sir Frédéric : j'espère que ma jolie cousine n'aura pas été enlevée deux fois en deux jours, quoique je ne connaisse personne qui mérite mieux cet honneur.

Sir Frédéric ne répondit rien, fredonna quelques notes, et jeta les yeux d'un autre côté.

– Ce délai n'arrange pas le docteur Hobbler, continua Mareschal ; mon cousin est venu l'interrompre dans le moment où il débouchait sa troisième bouteille, et il voudrait bien que la cérémonie fût terminée pour

aller la retrouver. J'espère que... Ah ! j'aperçois Ellieslaw et ma jolie cousine plus jolie que jamais, sur ma foi ! Mais comme elle est pâle ! elle peut à peine se soutenir ! Sir Frédéric, songez bien que si elle ne dit pas un OUI bien ferme, bien prononcé, il n'y a point de mariage.

– Point de mariage, monsieur ! répéta sir Frédéric d'un ton qui annonçait qu'il avait peine à contenir sa colère.

– Non, point de mariage ! j'en jure sur mon honneur.

– Mareschal, lui dit à voix basse sir Frédéric en lui serrant la main fortement, vous me rendrez raison de ce propos.

– Très volontiers : ma bouche n'a jamais prononcé un mot que mon bras ne fût prêt à le soutenir... Puis, élevant la voix : – Ma belle cousine, ajouta-t-il, parlez-moi librement, franchement : est-ce bien volontairement que vous venez accepter sir Frédéric pour époux ? Si vous avez la centième partie d'un scrupule, n'allez pas plus loin : il est encore temps de reculer, et fiez-vous à moi pour le reste.

– Êtes-vous fou, monsieur Mareschal ? lui dit Ellieslaw, qui ayant été son tuteur prenait quelquefois avec lui un ton d'autorité ; croyez-vous que j'amènerais

ma fille à l'autel contre son gré ?

– Allons donc, regardez-la ; ses yeux sont rouges, ses joues plus blanches que sa robe ! Au nom de l'humanité, j'insiste pour que la cérémonie soit remise à demain. D'ici là, nous verrons ! continua-t-il entre ses dents.

– Il faut donc, jeune écervelé, que vous vous mêliez toujours de ce qui ne vous concerne en rien ? dit Ellieslaw en colère. Au surplus, elle va nous dire elle-même qu'elle désire que la cérémonie ait lieu sur-le-champ. Parlez, ma chère enfant, le voulez-vous ainsi ?

– OUI, dit Isabelle ayant à peine la force de parler, puisque je ne puis attendre de secours ni de Dieu ni des hommes.

Elle ne prononça distinctement que le premier mot, et personne ne put entendre les autres. Mareschal leva les épaules, et se détourna d'un autre côté en maudissant les caprices des femmes. Ellieslaw conduisit sa fille devant l'autel ; sir Frédéric vint se placer auprès d'elle. Alors le docteur ouvrit son livre, et regarda Ellieslaw comme pour lui dire qu'il attendait ses ordres.

– Commencez, dit Ellieslaw.

Tout à coup une voix aigre et forte, qui semblait sortir du tombeau de la mère d'Isabelle, et qui retentit

sous les voûtes de la chapelle, s'écria : – Arrêtez ! Chacun resta muet, immobile, et au même instant un bruit éloigné, semblable à un cliquetis d'armes, se fit entendre dans les appartements du château. Il ne dura qu'une minute ou deux.

– Que signifie tout ceci ? dit sir Frédéric en regardant Mareschal et Ellieslaw d'un air qui annonçait la méfiance et le soupçon.

– Quelque dispute parmi nos convives, répondit Ellieslaw affectant une tranquillité qu'il était loin d'avoir : nous le saurons après la cérémonie. Continuez, docteur.

Mais avant que le docteur pût lui obéir, la même voix prononça une seconde fois, et plus fortement encore, le mot : – Arrêtez ! et le Nain, sortant de derrière le monument, se plaça en face de M. Ellieslaw. Cette apparition subite effraya tous les spectateurs, mais elle parut anéantir le père d'Isabelle : il laissa échapper la main de sa fille, et, s'appuyant contre un pilier, y reposa sa tête sur ses mains, comme pour s'empêcher de tomber.

– Que veut cet homme ? dit sir Frédéric ; qui est-il ?

– Quelqu'un qui vient vous annoncer, repartit le Nain avec le ton d'aigreur qui lui était ordinaire, qu'en épousant miss Isabelle Vere, vous n'épousez pas

l'héritière des biens de sa mère, parce que j'en suis seul propriétaire. Elle ne les obtiendra qu'en se mariant avec mon consentement ; et ce consentement, jamais il ne sera donné pour vous. À genoux, misérable, à genoux ; remercie le ciel, remercie-moi, moi qui viens te préserver du malheur d'épouser la jeunesse, la beauté, la vertu sans fortune. – Et toi, vil ingrat, dit-il à Ellieslaw, quelle excuse me donneras-tu ? Tu voulais vendre ta fille pour te sauver d'un danger, comme tu aurais dévoré ses membres, dans un temps de famine, pour assouvir ta faim. Oui, cache-toi, tu dois rougir de regarder un homme dont la main s'est souillée d'un meurtre pour toi, que tu as chargé de chaînes en récompense de ses bienfaits, et que tu as condamné au malheur pour toute sa vie. La vertu de celle qui t'appelle son père peut seule obtenir ton pardon. Retire-toi, et puissent les bienfaits que je t'accorderai encore se convertir en charbons ardents sur ta tête ! Puisses-tu, à la lettre, te sentir dévoré par leur feu comme je le suis moi-même !

Ellieslaw sortit de la chapelle en faisant un geste de désespoir.

– Je n'entends rien à tout cela, dit sir Frédéric Langley. Nous sommes ici un corps de gentilshommes qui avons pris les armes au nom et sous l'autorité du roi Jacques ; ainsi, monsieur, que vous soyez réellement ce

sir Édouard Mauley qu'on a cru mort depuis si longtemps, ou peut-être un imposteur qui veut s'emparer de son nom et de ses biens, nous prendrons la liberté de vous retenir en prison jusqu'à ce que vous ayez donné des preuves bien claires de ce que vous pouvez être. – Saisissez-le, mes amis.

Sir Frédéric, voyant qu'il n'était pas obéi, car les domestiques reculaient d'un air de doute et d'inquiétude, s'avança vers le Nain pour le saisir lui-même ; mais il n'eut pas fait trois pas qu'il fut arrêté par le canon d'une pertuisane qui brilla sur sa poitrine. C'était le robuste Hobbie Elliot qui la lui présentait.

– Un instant, dit celui-ci ; avant que vous le touchiez, je verrai le jour à travers votre corps. Personne ne mettra la main sur Elshie, tant que je vivrai : il faut secourir ceux qui nous ont secourus. Ce n'est pas qu'il en ait besoin ; s'il vous serrait le bras, il vous ferait sortir le sang par les ongles. C'est un rude joueur, j'en sais quelque chose : son poing vaut les meilleures tenailles.

– Et par quel hasard vous trouvez-vous ici, Hobbie ? lui demanda Mareschal.

– En conscience, Mareschal Wells, j'y suis venu avec une trentaine de bons compagnons du roi, ou de la reine, comme on l'appelle, pour maintenir la paix, pour secourir Elshie au besoin, et pour payer mes dettes à M.

Ellieslaw. On m'a donné un fameux déjeuner il y a quelques jours, et je sais qu'il y était pour quelque chose : eh bien, je suis venu lui servir à souper. Ne portez pas ainsi la main sur vos épées, messieurs : le château est à nous à bon marché. Les portes étaient ouvertes ; vos gens avaient bu du punch ; nous leur avons enlevé les armes des mains aussi aisément que nous aurions écosé des pois.

Mareschal sortit précipitamment de la chapelle, et y rentra presque aussitôt. – De par le ciel, sir Frédéric, cela n'est que trop vrai ! dit-il, le château est rempli de gens armés ; nos ivrognes sont tous désarmés ; nous n'avons d'autre ressource que de nous faire jour l'épée à la main.

– Là, là, dit Hobbie, pas de violence ! Écoutez-moi un peu : nous ne voulons de mal à personne. Vous êtes en armes pour le roi Jacques, dites-vous ? Eh bien, quoique nous les portions pour la reine Anne, si vous voulez vous retirer paisiblement, nous ne vous arracherons pas un cheveu de la tête. C'est ce que vous pouvez faire de mieux ; car je veux bien vous dire qu'il est arrivé des nouvelles de Londres. L'amiral Bang... Bing... je ne sais comment on l'appelle... a empêché la descente des Français : ils ont remmené leur jeune roi, et vous ferez bien de vous contenter de notre vieille Anne, à défaut d'une meilleure. Ratcliffe, qui entrait

dans la chapelle, confirma cette nouvelle si peu favorable aux jacobites, et sir Frédéric s'esquiva sans prendre congé de personne.

– Quelles sont vos intentions maintenant, monsieur Mareschal ? dit Ratcliffe.

– Ma foi ! répondit-il en souriant, je n'en sais rien. J'ai le cœur trop fier et la fortune trop basse pour suivre notre brave fiancé : ce n'est pas mon caractère. je ne me donnerai pas la peine d'y penser.

– Croyez-moi, dispersez promptement vos gens, calmez l'esprit des mécontents, restez tranquillement chez vous, et, comme il n'y a pas eu d'acte public de rébellion, vous ne serez pas inquiétés.

M. Mareschal suivit son avis, et n'eut pas lieu de s'en repentir.

– Eh oui ! reprit Hobbie : que ce qui est passé soit passé, et soyons tous amis. Le diable m'emporte si j'en veux à personne qu'à Westburnflat ; mais il vient de l'échapper belle. Je n'avais échangé avec lui que deux ou trois coups de claymore, qu'il a sauté dans le fossé du château par une fenêtre, et s'est échappé en nageant comme un canard. C'est un fier gaillard, vraiment ! enlever une jeune fille le matin et une autre le soir, cela lui suffit à peine ; mais s'il ne s'absente du pays, je lui en ferai voir de cruelles ; notre rendez-vous de

Castleton est manqué, ses amis ne l'y accompagneront pas.

Pendant cette scène de confusion, Isabelle s'était jetée aux pieds de son parent, sir Édouard Mauley (car c'est ainsi que nous appellerons désormais le solitaire), afin de lui témoigner sa reconnaissance et d'implorer le pardon de son père. À genoux devant la tombe de sa mère, avec les traits de laquelle les siens avaient beaucoup de ressemblance, elle tenait la main de sir Édouard, la baisait, la baignait de larmes. Celui-ci, debout et immobile, portait alternativement ses yeux sur Isabelle et sur la statue. Enfin de grosses larmes qui sortaient de ses yeux l'obligèrent à retirer sa main pour les essuyer.

– Je croyais, dit-il, ne pouvoir plus connaître les larmes ; mais nous en versons à l'heure de notre naissance, et il paraît que la source ne s'en tarit que dans la tombe. Cet attendrissement n'ébranlera pourtant pas ma résolution. Je fais mes derniers adieux aux objets dont le souvenir (il jetait un coup d'œil sur le monument) et dont la présence (ajoutait-il en serrant la main d'Isabelle) me sont encore bien chers. Ne me parlez pas ! n'essayez pas de changer ma détermination ! elle est invariable. Cette figure hideuse ne se présentera plus à vos yeux. Je veux être mort pour vous, comme si j'étais étendu dans la tombe, et je veux

que vous ne pensiez à moi que comme à un ami débarrassé du fardeau de l'existence et du spectacle des crimes qui l'accompagnent.

Sir Édouard embrassa Isabelle sur le front, en fit autant à la statue de sa mère, aux pieds de laquelle elle était agenouillée, puis il sortit de la chapelle, suivi de Ratcliffe.

Épuisée par les émotions qu'elle avait éprouvées dans le cours de cette journée si fertile en événements, miss Vere se retira dans son appartement, appuyée sur le bras d'une femme de chambre, pour essayer de prendre un peu de repos.

Quelques-uns des hôtes qu'avait rassemblés Ellieslaw se trouvaient encore dans le château : mais ils se retirèrent après avoir exprimé à qui voulut les entendre combien ils étaient éloignés de vouloir prendre part à aucune conspiration contre le gouvernement.

Hobbie Elliot prit le commandement du château pour la nuit, et y établit une garde régulière. Il se fit gloire de la promptitude avec laquelle il s'était rendu, ainsi que ses amis, à l'avis qu'Elshie lui avait fait donner par le fidèle Ratcliffe. Le hasard y avait contribué pour beaucoup ; car ayant appris que Westburnflat n'avait pas dessein de se trouver au rendez-vous assigné, il avait réuni ses amis, ce soir-là même, à Heugh-Foot, dans le dessein d'aller faire une

visite à la tour du bandit. Ils s'étaient donc trouvés prêts à partir, aussitôt que M. Ratcliffe fut arrivé auprès d'eux.

Chapitre XVIII

Tel est le dénouement de cette étrange histoire.

Shakespeare, *Comme il vous plaira*.

Le lendemain matin M. Ratcliffe remit à Isabelle une lettre de son père ; elle contenait ce qui suit :

« MA CHÈRE FILLE, – L'iniquité d'un gouvernement persécuteur me force à passer en pays étranger pour sauver mes jours. Il est vraisemblable que j'y resterai quelque temps. Je ne vous engage pas à m'y suivre : il convient mieux à mes intérêts et aux vôtres que vous restiez en Écosse.

« Il me paraît inutile d'entrer dans un détail circonstancié des causes des événements étranges qui sont arrivés hier. Je crois avoir à me plaindre de la conduite inexplicable de sir Édouard Mauley, votre plus proche parent du côté de votre mère ; mais, comme il vous fait son héritière, et qu'il va vous mettre en possession immédiate d'une partie de son immense fortune, je me contente de cette réparation. Je sais qu'il

ne m'a jamais pardonné la préférence que m'avait accordée votre mère, contrairement à je ne sais quelle convention de famille qui avait tyranniquement voulu décider de son sort. Cela suffit pour déranger son esprit, et à la vérité il n'avait jamais été en parfait équilibre. Comme mari de sa plus proche parente et de son héritière, le soin de sa personne et de ses biens me fut dévolu ; mais des juges, croyant lui rendre justice, le réintégrèrent dans l'administration de sa fortune. Cependant si l'on veut examiner avec impartialité la conduite qu'il a tenue depuis cette époque, on conviendra que, pour son propre avantage, il eût mieux valu qu'il restât soumis à une contrainte salutaire.

« Je dois pourtant reconnaître qu'il montra quelque égard pour les liens du sang, et qu'il sembla convaincu lui-même qu'il n'était pas en état de gérer ses affaires. Il se séquestra entièrement du monde, changea de nom, prit divers déguisements, exigea qu'on répandît le bruit de sa mort, ce à quoi je consentis par complaisance, et il laissa à ma disposition le revenu de tous les domaines qui avaient appartenu à ma femme, et qui lui appartenaient à lui, comme son seul héritier dans la ligne masculine. Il croyait sans doute faire un grand acte de générosité ; mais tout homme équitable jugera qu'il ne fit qu'accomplir un véritable devoir, puisque, d'après le vœu de la nature, en dépit des lois ridicules faites par les hommes, vous étiez l'héritière de votre

mère, et que j'étais l'administrateur légal de vos biens. Je suis donc bien éloigné de croire qu'en ce point j'aie contracté une obligation envers sir Édouard Mauley ; au contraire, j'ai à me plaindre qu'il ait chargé M. Ratcliffe de la gestion de ses intérêts ; qu'il ait voulu que je ne pusse toucher les revenus que par les mains de ce dernier, et que par là il m'ait soumis aux caprices d'un subordonné. Il en est résulté que toutes les fois que j'avais besoin d'argent, M. Ratcliffe exigeait de moi une sûreté sur mon domaine d'Ellieslaw ; de manière qu'on peut dire qu'il s'insinua malgré moi dans l'administration de tous mes domaines. Les prétendus services de sir Édouard n'avaient donc pour but que de se rendre maître de mes affaires et de me ruiner quand il le jugerait convenable. Un tel projet me dispense, je crois, de toute reconnaissance envers lui.

« Dans le cours de l'automne dernier, M. Ratcliffe me fit l'honneur de prendre ma maison pour la sienne, sans m'en donner d'autre motif, sinon que telle était la volonté de sir Édouard. Je n'en ai appris qu'aujourd'hui la véritable cause. L'imagination dérégulée de notre parent lui avait inspiré le désir de voir le monument qu'il avait fait élever à votre mère. Il fallait pour cela que M. Ratcliffe fût au château. Il eut la complaisance de l'introduire dans la chapelle pendant une de mes absences, et il en résulta une attaque de frénésie qui dura plusieurs heures, à la suite de laquelle il s'enfuit

dans les montagnes voisines, puis finit par se fixer dans l'endroit le plus désert, le plus sauvage, le plus affreux de nos environs. M. Ratcliffe aurait dû m'informer de cette circonstance, et j'aurais fait donner au parent de mon épouse les soins qu'exigeait le malheureux état de sa raison ; au contraire, il entra dans tous ses plans, et eut la faiblesse de lui promettre le secret et de tenir parole. Il alla voir sir Édouard presque tous les jours ; il l'aida dans le ridicule projet de se construire lui-même un ermitage. Un souterrain, qu'ils creusèrent derrière un pilier, servait à cacher Ratcliffe lorsque quelqu'un paraissait tandis qu'il était avec son maître : enfin, ils semblaient craindre par-dessus toute chose d'être découverts.

« Vous penserez sans doute comme moi, ma chère enfant, qu'un pareil mystère devait cacher un intérêt puissant. Il est à remarquer encore que je croyais mon malheureux ami chez les moines de la Trappe, tandis qu'il était à cinq milles de ma demeure, instruit de tous mes projets, soit par Ratcliffe, soit par Westburnflat et d'autres qu'il soudoyait comme ses agents.

« Il me fait un crime d'avoir voulu vous marier à sir Frédéric ; mais ce mariage vous était avantageux. S'il pensait autrement, pourquoi ne m'a-t-il pas fait connaître franchement son opinion ? pourquoi ne m'a-t-il pas déclaré son intention de vous faire son héritière ?

pourquoi n'a-t-il pas pris ouvertement à vous l'intérêt que sa qualité de proche parent lui donnait le droit de prendre ?

« Et cependant, quoiqu'il ait tardé si longtemps à me faire connaître ses désirs, je n'ai pas le dessein d'y opposer mon autorité. Il souhaite que vous preniez pour époux le dernier homme sur lequel j'aurais cru qu'il pût jeter les yeux, le jeune Earnscliff : j'y donne mon consentement, pourvu que vous n'y refusiez pas le vôtre et qu'on fasse à votre profit des stipulations qui ne vous laissent pas dans l'état de dépendance que j'ai éprouvé si longtemps, et dont j'ai tant de raisons de me plaindre. Je vous confie donc, ma chère Isabelle, à la Providence et à votre propre prudence. Je vous engage seulement à ne pas perdre de temps pour vous assurer les avantages dont l'esprit versatile de votre parent me prive en votre faveur.

« M. Ratcliffe m'a annoncé que l'intention de sir Édouard était aussi de me faire le paiement annuel d'une somme considérable pour assurer mon existence en pays étranger ; mais je suis trop fier pour rien accepter de lui. J'ai répondu que j'avais une fille affectionnée, et que j'étais sûr qu'elle ne souffrirait jamais que son père vécût dans la pauvreté, tandis qu'elle-même serait dans l'opulence ; cependant j'ai cru pouvoir lui insinuer que sir Édouard, en vous dotant,

devait faire attention à cette charge naturelle et indispensable. Pour vous prouver ma tendresse paternelle, et mon désir de contribuer à votre établissement, j'ai laissé un pouvoir pour vous constituer en dot le château et le domaine d'Ellieslaw. Il est vrai que l'intérêt des dettes dont il est grevé dépasse le revenu ; mais comme sir Édouard est le seul créancier, je ne crois pas qu'il vous inquiète beaucoup à ce sujet.

« Je dois maintenant vous prévenir que, quoique j'aie fort à me plaindre personnellement de M. Ratcliffe, je ne l'en regarde pas moins comme un homme aussi intègre qu'éclairé ; je crois donc que vous ferez bien de lui confier le soin de vos affaires ; ce sera d'ailleurs un moyen de vous conserver la bienveillance de sir Édouard.

« Rappelez-moi au souvenir de Mareschal. J'espère qu'il ne sera pas inquiété par suite de nos dernières affaires. Je vous écrirai plus au long quand je serai sur le continent. En attendant, je suis toujours votre affectionné père.

RICHARD VERE. »

Cette épître contient toutes les lumières que nous ayons pu nous procurer sur les événements antérieurs à

l'époque où a commencé notre narration. L'opinion de Hobbie, et c'est peut-être celle de la plupart de nos lecteurs, était que le solitaire de Mucklestane-Moor n'avait l'esprit éclairé que de cette espèce de clarté douteuse qui suit la nuit et qui précède le jour, et que les ténèbres de son imagination n'étaient interrompues que par des éclairs aussi fugitifs que brillants ; qu'il ne savait pas trop lui-même quel but il désirait atteindre, et qu'il n'y marchait pas par le chemin le plus court et le plus direct ; enfin, que vouloir expliquer sa conduite, c'était chercher une route dans un marais où l'on voit des pas tracés dans toutes les directions, sans trouver un seul sentier battu.

Quand Isabelle eut pris lecture de la lettre de son père, elle demanda à le voir ; mais elle apprit qu'il était parti de très bonne heure, après une longue conférence avec M. Ratcliffe, pour se rendre dans un port voisin, et de là passer sur le continent.

Où était sir Édouard Mauley ? personne ne l'avait vu depuis l'instant où il était sorti de la chapelle, la veille au soir.

– Serait-il arrivé quelque malheur au pauvre Elshie ? s'écria Hobbie : je m'en consolerais moins vite que de l'incendie de ma ferme.

Il monta à cheval, et courut à la demeure du Nain. La porte en était ouverte ; le feu du foyer était éteint ;

tout y était dans l'état où Isabelle l'avait trouvé la veille, et il paraissait évident que le solitaire n'y était pas rentré. Hobbie revint consterné.

– Je crains que nous n'ayons perdu le bon Elshie, dit-il à M. Ratcliffe.

– Vous ne vous trompez pas, répondit celui-ci en lui remettant un papier ; mais vous n'aurez pas à regretter de l'avoir connu.

Ce papier était un acte par lequel sir Édouard Mauley, autrement dit Elshender le Reclus, faisait donation à Hobbie Elliot et à Grace Armstrong de la somme qu'il avait prêtée au jeune fermier.

– C'est une chose singulière, dit Hobbie en pleurant de joie et de reconnaissance ; mais je ne puis jouir de mon bonheur, quand j'ignore si le pauvre homme qui me le procure est heureux lui-même.

– Quand nous ne pouvons nous-mêmes être heureux, dit Ratcliffe, le bonheur que nous procurons aux autres en devient un pour nous. Telle sera la jouissance de celui que vous nommez Elshie. S'il avait placé tous ses bienfaits sur des êtres qui le méritassent autant que vous, sa situation serait probablement toute différente. Mais la profusion qui fournit des aliments à la cupidité et à la dissipation ne produit aucun bien, et n'est pas récompensée par la reconnaissance. C'est

semer le vent pour recueillir la tempête.

– Pauvre récolte ! dit Hobbie. Mais si la jeune dame voulait le permettre, je mettrais les essaims d’Elshie dans le parterre de Grace, et je vous promets bien qu’on ne les tuerait pas pour prendre leur miel ; je mettrais aussi sa chèvre dans notre verger ; nos chiens feraient connaissance avec elle et ne lui feraient pas de mal, et Grace aurait soin de la traire elle-même pour l’amour d’Elshie ; car, quoiqu’il fût un peu bourru, je sais qu’il aimait ces pauvres créatures.

On lui accorda sans difficulté toutes ses demandes, inspirées par le désir de prouver sa reconnaissance, et il fut enchanté quand Ratcliffe l’assura que son bienfaiteur n’ignorerait pas les soins qu’il voulait prendre des compagnes de sa solitude.

– Dites-lui surtout que ma mère, mes sœurs, Grace et moi, nous sommes heureux, bien portants, et que c’est son ouvrage. Je suis sûr que cela lui fera plaisir.

Hobbie Elliot se retira à Heugh-Foot, épousa Grace, fit rebâtir sa ferme, et fut aussi heureux que le méritaient sa probité, son bon cœur et sa bravoure.

Il n’existait plus d’obstacle au mariage d’Earnscliff avec Isabelle. Sir Édouard Mauley, représenté par M. Ratcliffe, assura à sa parente une fortune qui aurait pu satisfaire la cupidité d’Ellieslaw lui-même. Mais

Isabelle et Ratcliffe crurent devoir cacher à Earnscliff qu'un des motifs de la générosité de sir Édouard était de réparer, autant qu'il dépendait de lui, le crime dont, bien des années auparavant, il s'était rendu coupable en versant le sang du père de ce jeune homme. S'il est vrai, comme l'affirma Ratcliffe, que sa misanthropie devint un peu moins farouche, la connaissance qu'il eut d'un bonheur dont il était la cause y contribua sans doute, mais le souvenir du meurtre presque involontaire qu'il avait commis fut probablement le motif pour lequel il ne voulut jamais jouir du spectacle de leur félicité. Les années, en s'accumulant sur la tête des deux époux, ne firent qu'ajouter à leur tendresse réciproque.

Mareschal chassa, but du bordeaux, s'ennuya du pays, partit pour l'étranger, fit trois campagnes, revint, et épousa Lucy Ilderton.

Sir Frédéric Langley, toujours ambitieux, s'engagea dans la malheureuse insurrection de 1715. Il fut fait prisonnier à Preston dans le comté de Lancastre, avec le comte de Derwentwater ; sa défense et le discours qu'il prononça avant de mourir figurent dans le recueil des procès d'État.

M. Vere fixa sa résidence à Paris, et y vécut dans l'opulence, grâce à la libéralité de sa fille. Il y fit une fortune brillante, dans le temps du système de Law,

sous la régence du duc d'Orléans ; mais cette fortune s'écroula aussi rapidement que tant d'autres venues de la même source, et le chagrin qu'il en conçut détermina une attaque de paralysie qui mit fin à ses jours.

Willie de Westburnflat échappa au ressentiment de Hobbie Elliot, comme ses chefs eux-mêmes avaient échappé à la vindicte des lois. Son patriotisme l'engageait fortement à aller servir son pays dans les guerres étrangères, tandis que, d'une autre part, sa répugnance à quitter la terre natale lui inspirait la ressource d'y vivre en faisant métier de collectionner sur les grandes routes, bourses, montres et bijoux. Heureusement, la première impulsion l'emporta. Il alla joindre l'armée de Marlborough, obtint un grade en récompense des services que, grâce à son talent pour trouver le bétail, il rendit à la commission des vivres, revint en Écosse au bout de quelques années, avec une fortune acquise Dieu sait comment, démolit sa tour de Westburnflat, et bâtit à la place une maisonnette de trois étages avec deux cheminées. Il but le brandevin avec ceux qu'il avait pillés dans sa jeunesse, mourut dans son lit ; et son épitaphe, qu'on lit encore dans l'église de Kirkwhistle, atteste qu'il a toujours vécu en brave soldat, en bon voisin et en chrétien sincère.

M. Ratcliffe continua de demeurer à Ellieslaw-Castle avec Earnscliff et Isabelle. Il faisait

régulièrement une absence d'un mois au commencement du printemps et de l'automne ; mais quoiqu'il gardât un silence absolu sur le motif et le but de ce voyage périodique, on jugeait avec raison qu'il allait visiter sir Édouard. Après une de ces absences, on le vit revenir l'air triste et en habits de deuil. Ce fut ainsi qu'Earnscliff et Isabelle apprirent que leur bienfaiteur n'existait plus ; mais ils ne surent jamais ni quelle avait été sa résidence, ni en quel lieu reposaient ses cendres. Avant de mourir, sir Édouard avait fait promettre le secret à son unique confident.

La disparition subite d'Elshie servit à confirmer les bruits qui avaient couru sur son compte. Les uns crurent qu'ayant osé entrer dans un lieu consacré, malgré le pacte qu'il avait fait avec le diable, l'esprit malin, pour l'en punir, l'avait emporté comme il retournait vers sa chaumière ; mais le plus grand nombre pensent qu'il ne disparut que pour un temps, et qu'on le revoit encore parfois dans les montagnes. Le souvenir des expressions exaltées de son désespoir a survécu, selon l'usage, à celui de ses bienfaits ; ce qui fait qu'on le confond ordinairement avec ce mauvais démon appelé *l'homme des marécages*, dont voulait parler mistress Elliot à son petit-fils. Il est donc représenté comme jetant un charme sur les troupeaux, faisant avorter les brebis, ou détachant les avalanches de la montagne pour les précipiter sur ceux qui pendant l'orage se réfugient

près du torrent ou sous un rocher dans la ravine. En un mot, tous les malheurs qu'ils peuvent éprouver, les habitants de cette contrée ne manquent jamais de les attribuer au *Nain noir*.

Cet ouvrage est le 588^{ème} publié
dans la collection *À tous les vents*
par la Bibliothèque électronique du Québec.

La Bibliothèque électronique du Québec
est la propriété exclusive de
Jean-Yves Dupuis.